



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



Vet. Fr. II A 1180



**ZAHAROFF
FUND**



4 vols.

m3

[Dulaurens (Henri Joseph)]

Gay I/637

Bought from Blackwell.

Gay I, 637

LE COMPERE
MATHIEU,

O U

LES BIGARRURES
DE L'ESPRIT HUMAIN.

TOME I.

Tout ce qui est au dessus de l'intelligence du vul-
gaire est , à ses yeux , ou prophane , ou abo-
minable.

Tome II, pag. 43.

LE COMPERE
MATHIEU,

OU

LES BIGARRURES
DE L'ESPRIT HUMAIN,

NOUVELLE ÉDITION,

Ornée de belles Figures.

TOME PREMIER.



A MALTHE,
AUX DÉPENS DU GRAND-MAITRE.

M. DCC. LXXXVII.





A V I S

D E

L'ÉDITEUR.

IL importe fort peu au public d'apprendre par quel hasard cet ouvrage m'est tombé dans les mains. Il doit savoir que j'ai été plus de quatre ans dans l'irrésolution de le mettre au jour. Je puis compter sur une douzaine d'amis vertueux et éclairés. Quatre d'entr'eux vouloient que je le fisse imprimer ; quatre me pousoient à le brûler , et le reste me disoit d'en faire ce que je jugerois à propos. Un coup déterminâ l'affaire , et ce coup fut pour l'impression.

Voici donc cet ouvrage tel que je l'ai reçu , non-seulement quant aux

'AVIS DE L'ÉDITEUR.

*notes , qui sont de différentes mains ,
et assez souvent mal en ordre. Si cet
ouvrage est bon , je prie le lecteur
bénévole de savoir gré à la fortune
de sa publication ; s'il est mauvais ,
et , qui pis est , méchant , je suis le
premier à joindre ma voix à celle
des hommes zélés qui le décrieront.*



T A B L E

D E S C H A P I T R E S

Contenus dans le Tome premier.

<i>A</i>	<i>V</i>	<i>I</i>	<i>S</i>	<i>d</i>	<i>e</i>	<i>l'</i>	<i>E</i>	<i>d</i>	<i>i</i>	<i>t</i>	<i>e</i>	<i>u</i>	<i>r.</i>	page	▼
CHAPITRE I.	<i>Introduction. Généalogie, arrivée à la Flèche, et ce qui s'y passa</i>														I
CHAP. II.	<i>Départ de la Flèche. Maladie du Compere Mathieu. Son arrivée à Domfront.</i>														5
CHAP. III.	<i>Départ de Domfront. Rencontre d'un Espagnol. Histoire de cet Espagnol.</i>														13
CHAP. IV.	<i>Arrivée du Compere Mathieu à Paris, et son établissement en cette ville.</i>														36
CHAP. V.	<i>Continuation de notre séjour à Paris, Vision de Diego.</i>														43
CHAP. VI.	<i>Le Compere Mathieu se répand dans le monde. Persécution qu'il essuie. Autre persécution. Désespoir de Diego. Son triomphe.</i>														58
CHAP. VII.	<i>Le Compere Mathieu raconte ce qui lui est arrivé depuis son enlève-</i>														

TABLE DES CHAPITRES.

- ment. Il rencontre son condisciple
Wiston. Entretien qu'ils ont ensem-
ble.* page 76
- CHAP. VIII.** *Le Compere résout de quitter
Paris, de partir pour la Hollande.
Aventure qui lui arrive au moment de
son départ. Son arrivée à Senlis* 89
- CHAP. IX.** *Arrivée du Compere Mathieu
à Senlis. Rencontre d'un homme ex-
traordinaire. Histoire de cet homme.* 103
- CHAP. X.** *Continuation de l'histoire de
pere Jean.* 116
- CHAP. XI.** *Continuation de l'histoire de
pere Jean. Réflexions du Compere sur
cette histoire. Événement terrible* 126
- CHAP. XII.** *Notre arrivée à Mons, capi-
tale du Hainault autrichien. Accident
fâcheux qui nous arrive dans cette ville,
et les suites qu'il eut.* 161

Fin de la Table des Chapitres.



LE COMPERE
MATHIEU,

O U

LES BIGARRURES
DE L'ESPRIT HUMAIN.

CHAPITRE PREMIER.

*Introduction. Généalogie. Arrivée à la Fleche
et ce qui s'y passa.*

LECTEUR, tu vas lire l'histoire de mon compere Mathieu, la mienne, et celle de quelques autres personnages, fameux par les différentes aventures de leur vie. Si tu ne t'intéressois qu'au sort de ceux qui, grace aux vertus de quelques ancêtres illustres, portent un nom respectable dans le monde, je te dirois que nous comptons parmi nos aïeux des *Tancrede* et des *Bayard*; mais si tu regardes tous les hommes pétris du même

Tome I.

A

2 L E C O M P E R E

morceau de boue , et tous également dignes de ton attention , je ne t'en imposerai pas ; je t'avouerai franchement qui nous sommes , je ne te déguiserai aucun de cette multitude d'événemens singuliers qui nous touchent , et dont cette histoire est remplie.

Tu me reprocheras peut-être qu'il n'y a ni plan , ni méthode dans cet ouvrage ; que ce n'est qu'une rapsodie d'aventures sans rapports , sans liaisons , sans suite ; que mon style est tantôt trop verbeux , tantôt trop laconique , tantôt égal , tantôt raboteux , tantôt noble et élevé , tantôt plat et trivial.

— Quant au deux premiers articles , je te répondrai que je n'ai pu décrire les événemens dont il est question , que dans leur ordre naturel , ni avec d'autres circonstances que celles qui les ont accompagnées. Quant à mon style , je l'abandonne à tout ce que tu pourras en penser. J'ai toujours été un ignorant , et je le serai vraisemblablement toute ma vie.

Mon *compere Mathieu* et moi naquîmes à *Domfront* , petite ville de Normandie , le premier dimanche d'août 1709. Son pere et le mien étoient cordonniers , mais de ces cordonniers aisés , qui sans se reposer uniquement sur le revenu du métier , trouvent , par quelque *industrie secrete et particuliere* , le moyen de fournir amplement à la dé-

pense du ménage, et de donner une éducation honnête à leurs enfans.

Lorsque nous eûmes atteint l'âge de dix ans, nos parens nous envoyèrent chez les *jesuites* de la *Fleche* pour faire nos études. Le *Compere* y fit plus de progrès les six premiers mois, que je n'en pus faire en six années. Cependant mon pere me laissa continuer, estimant que puisque je n'avois aucune disposition aux études, j'en aurois encore moins encore aux emplois, aux arts, au travail, et que j'en saurois toujours assez pour être moine.

Pendant les neuf années que nous demeurâmes à la *Fleche*, le *compere Mathieu* fit des progrès étonnans dans le grec, le latin, les mathématiques, l'histoire, la philosophie, la théologie, en un mot, dans toutes les sciences qui peuvent orner l'esprit et former le cœur : il donnoit encore une partie du tems de la récréation, ou à la musique, ou au dessin, ou à la lecture des livres excellens et rares, qu'il se procuroit avec l'argent que son pere lui envoyoit pour ses menus plaisirs.

Il y avoit un *Irlandois* du cours du *Compere*, qui ne contribuoit pas peu à piquer ce dernier de la plus vive émulation. Cet *Irlandois*, qu'on nommoit *Whiston*, aimoit l'étude, s'y appliquoit avec toute l'ardeur

4 LE COMPERE

possible, et y faisoit de très-grands progrès, mais le *compere Mathieu* l'emportoit sur son émule par la vivacité de l'esprit, par la force de l'imagination, par sa profonde pénétration dans les sciences, ainsi que par la grace et l'adresse du corps dans les exercices auxquels ils s'adonnoient l'un et l'autre. En revanche, l'*Irlandois* passoit chez les *jésuites* et ses condisciples pour avoir le cœur bon, l'esprit solide, le caractere sociable et docile; et il s'en falloit beaucoup que l'on pensât de même sur le compte du *Compere*: sa vivacité, sa naïveté, ses saillies, ses opinions, sa fermeté lui avoient attiré beaucoup d'ennemis: les *régens*, qu'il contredisoit à tout propos, n'en étoient pas les moindres, et sur-tout le *préfet*, qu'il avoit convaincu d'avoir *cité à faux* dans un sermon. Enfin, trois choses acheverent de le perdre dans l'esprit de ses maîtres: 1^o. il se moqua ouvertement de certaines pratiques pieuses auxquelles *Whiston* s'accommo-
doit, ou par foiblesse ou par bien-séance; 2^o. il ne voulut plus répondre aux *litanies*: 3^o. il fit un enfant (a) dont je fus le parrain. En conséquence de ses crimes, on le chassa. Comme j'aimois mon *Compere*, je partis avec lui.

(a) Le lecteur saura que c'est là l'origine de notre compérage.

CHAPITRE II.

Départ de la Fleche. Maladie du Compere Mathieu. Son arrivée à Domfront.

Nous ne fûmes pas si-tôt hors de la Fleche, que le compere Mathieu enfilala route de Bordeaux, au lieu de prendre celle de Domfront. Il avoit une espece de honte de reparoître dans le lieu de sa naissance, après l'aventure qui venoit de lui arriver. D'ailleurs comme nous avions fait argent de la plus grande partie de nos effets, et que nous empruntâmes encore quelques louis, nous nous trouvions une somme suffisante pour nous conduire au bout du royaume, et pour payer même notre transport en Amérique, si l'idée nous eût pris d'y aller trouver un oncle que j'y avois, et qui étoit fort à son aise. Nous nous arrêtâmes à Bordeaux. Le Compere y fit quelques connoissances, qui lui firent trouver une terrible différence entre le séjour d'une ville où regnent la liberté, les plaisirs, et celui d'un endroit où l'on est sous les yeux de maîtres hargneux, bourrus; prêchant, piaillant sans cesse, et interprétant à mal les

6 L E C O M P E R E

plus innocentes démarches. Au bout de quelques mois, notre bourse se trouva presque vuide. Comme nous n'avions donné aucunes nouvelles à nos parens, le *Compere* résolut de retourner à *Domfront*, et de partir ensuite pour *Paris*.

Lorsque nous fûmes hors de *Bordeaux*, le *Compere* me dit : mon cher *Jerôme*, je viens de faire une démarche ridicule et lâche, qui est bien une suite des préjugés ordinaires dont le monde est rempli. Quelle raison avois-je de ne point retourner droit à *Domfront* ? Au lieu de rougir de ce qui venoit de se passer à *la Fleche*, je devois me glorifier de la persécution que j'y ai essuyée, pour avoir frondé ouvertement les usages que la superstition a introduits dans l'exercice de la religion, et pour avoir rentré dans le droit que nous donne la nature de perpétuer notre espece, où, quand, comment et avec qui nous jugeons à propos, et toutes les fois que l'envie nous en prend. O mon cher *Jerôme* ! mon cher *Jerôme* ! il y a bien du chemin à faire avant que les opinions et les abus que les mœurs, la religion, les loix entraînent après elles, soient bannis de la terre, et que la philosophie dissipe les épaisses ténèbres dont elle est couverte ! — Comme je n'entendois rien à cette espece de déclama-

tion, le *Compere* déclama tout seul, et déclamoit encore lorsque nous arrivâmes à un petit bourg où nous résolûmes de dîner, et de laisser passer la chaleur, qui étoit excessive ce jour-là, et qui fut certainement la cause de l'accident que je vais rapporter.

Au moment que nous allions entrer dans l'auberge le *compere Mathieu* se trouva subitement saisi d'étourdissemens, de nausées, de vomissemens, puis d'un grand mal de tête, auquel succéda une fièvre violente, accompagnée de transports si considérables, qu'en moins de trois heures l'on craignit pour sa vie. L'hôte chez qui nous étions fit son possible pour déterrer le curé et le médecin; mais en vain: il étoit près de minuit lorsqu'on trouva le pasteur chez une jeune veuve, sa pénitente, avec laquelle il avoit passé la journée, et le médecin, chez un vieillard qui venoit de mourir d'une indigestion, parce que ce mal, qu'on prenoit pour une apoplexie, n'avoit point voulu céder à quatre saignées, autant de lavemens, ni à six onces d'*eau-de-Luce*, qu'on lui introduisit dans le nez, la bouche et les oreilles.

Lorsque ces messieurs furent arrivés, le médecin ordonna la saignée, (qui heureusement étoit plus nécessaire dans ce cas-ci

8 LE COMPERE

que dans celui du vieillard) des boissons abondantes, des fomentations froides sur la tête avec la mauve, la mercuriale, la pariétaire, et recommanda sur-tout d'*assumer* (a) le malade, parce que si les redoublemens continuoient, il pouvoit mourir dans la nuit.

En conséquence de cet avis, le curé profita d'un moment où le *Compere* paroissoit assez tranquille, et lui dit : mon cher frere, croyez-vous en Dieu? — Non, répondit le malade, d'une voix languissante. — Ne l'écoutez pas, dis-je aussi-tôt au prêtre, je répons de lui sur cet article. — Bagatelle que cela, repliqua le curé, ce n'est point là l'essentiel.... Mon ami, continuait-il, acceptez-vous la *constitution*? — Le *Compere*, au lieu de répondre, commença à grincer les dents, ses yeux devinrent furieux et étincelans; toutes les veines de son corps se gonflèrent; l'écume lui sortit de la bouche en abondance; ce qui effraya le pasteur pour un moment; puis le zèle de ce prêtre se ranimant, il réitéra la même question : mais le *Compere*, dont le transport étoit parvenu à son période, sauta de

(a) C'est-à-dire, le confesser, lui administrer le viatique et l'extrême-onction.

MATHIEU.

son lit, empoigna le constitutionnel
la gorge, et alloit l'étrangler, sans
secours et celui du médecin, qui
vie n'avoit vu un pareil délire. Au b
cette scene, l'hôte et trois vigoureux
pagnons montèrent, saisirent le m
et l'attachèrent sur son lit. Pend
tems-là, le curé se sauva, le médi
suivit, et moi je demeurai pour a
consolation de voir, dès ce mome
mal de mon pauvre Compere dimin
façon qu'en quatre jours il fut en
continuer sa route.

En sept jours et demi nous nous
mes à Domfront. Nous étions prêts
trer, lorsque nous rencontrâmes le
de la ville, qui alloit saigner les
d'un fermier des environs. Cet ho
qui nous connoissoit, nous apprit
pere du Compere Mathieu et le mien
morts la veille. A cette triste nouve
ne pus m'empêcher de verser un tor
larmes.

— Mon pauvre pere! m'éc
qui m'avez donné la vie, qui m'avez
nourri, élevé, faut-il que je vous
pour jamais?... quoi! dis-je au Co
tu ne pleures pas? et la nature... —
ture est une sottise, interrompit-il bi
ment: je laisse la foiblesse de pleu
femmes et à ceux qui, comme toi



MATHIEU.

9

son lit, empoigna le *constitutionnaire* par la gorge, et alloit l'étrangler, sans mon secours et celui du médecin, qui de sa vie n'avoit vu un pareil délire. Au bruit de cette scene, l'hôte et trois vigoureux compagnons monterent, saisirent le malade, et l'attachèrent sur son lit. Pendant ce tems-là, le curé se sauva, le médecin le suivit, et moi je demurai pour avoir la consolation de voir, dès ce moment, le mal de mon pauvre *Compere* diminuer; de façon qu'en quatre jours il fut en état de continuer sa route.

En sept jours et demi nous nous rendîmes à *Domfront*. Nous étions prêts d'y entrer, lorsque nous rencontrâmes le *barbier* de la ville, qui alloit saigner les bœufs d'un fermier des environs. Cet homme, qui nous connoissoit, nous apprit que le pere du *Compere Mathieu* et le *mien* étoient morts la veille. A cette triste nouvelle, je ne pus m'empêcher de verser un torrent de larmes. — Mon pauvre pere! m'écriai-je, qui m'avez donné la vie, qui m'avez aimé, nourri, élevé, faut-il que je vous perde pour jamais?... quoi! dis-je au *Compere*, tu ne pleures pas? et la nature... — La nature est une sottise, interrompit-il brusquement: je laisse la foiblesse de pleurer aux femmes et à ceux qui, comme toi, sont

infatués du préjugé de la reconnoissance envers leurs parens (*b*). Ecoute : penses-tu que quand l'envie prit à *Guillot* ton pere d'accoler *Perrine*, ta mere, il eût grande envie de procurer la vie à son fils *Jerôme*, dont il n'avoit pas la moindre idée ? Crois-moi, si nos peres nous ont faits, ils en ont eu le plaisir (*c*) : s'ils nous ont élevés, nourris, ils nous ont rendu ce que leurs parens leur avoient prêté. Au reste, as-tu jamais vu un mouton (*d*) pleurer la mort de son pere le bélier, ou de sa mere la brebis ? Pauvre *Jerôme* ! tu ne seras jamais qu'un benêt. — Comme pendant les neuf années que j'avois étudié, je n'avois pu monter qu'en troisieme, que le *Compere Mathieu* avoit appris tout ce qui se peut apprendre dans un college, et bien des choses en sus, je dis en moi-même : *je ne suis qu'un ignorant, la nature a tort, et le Compere a raison.*

A propos l'ami, dit le *Compere* au *barbier*, de quelle mort moururent donc nos peres : — Hélas ! répondit cet homme, hier vers les onze heures du matin, étant

(*b*) *V. les mœurs*, p. 49 et suiv.

(*c*) *Ibid.*

(*d*) *Ibid.* et le livre de l'Esprit.

sur la place, il leur prit un resserrement de gosier, accompagné d'empêchement à la déglutition, d'engorgement dans les vaisseaux capillaires, de sifflemens aux oreilles, de battemens dans les arteres temporales, à quoi succéda une suffocation qui leur ôta la vie, malgré la précaution qu'on avoit prise de les élever à plus de douze pieds de haut, afin qu'ils fussent moins gênés par la presse. — Ha ! j'entends, dit le *Compere* : *mortui sunt patres nostri morte philosophorum*. Hé bien, continua-t-il, ne voilà-t-il pas encore un effet de la tyrannie des loix ? O divine philosophie ! quand est-ce que ton flambeau éclairera les mortels ? Quand viendras-tu dissoudre les entraves où l'univers est plongé ? — O mon pere ! mon cher pere ! m'écriai-je, vous êtes mort, votre mort me prive de mon unique consolation, et me déshonore à jamais aux yeux de tout le monde. O loix ! ô mœurs ! ô raison ! ô philosophie, quand vous accorderiez-vous ?

Lorsque nous fûmes entrés dans la ville, nous trouvâmes que la justice s'étoit accommodée du peu de *bien* des défunts. Etant naturel, selon moi, que ces *biens* nous revinssent, je réclamai celui de mon pere ; mais le procureur du roi, auquel je m'adressai à cet effet, me dit pour toute réponse :

damnatione bona publicantur, cum vita adimitur (e). — N'entendant rien à ce latin-là, je le rapportai au *Compère* pour en avoir l'explication. — Ce latin, me dit-il, signifie que quand *Hercule* vola les bœufs de *Geryon*, il ne fit qu'user du droit que la nature donne au plus fort sur le foible (f). Puis donc que nous n'avons plus rien ici, le plus court est que nous partions au plutôt pour chercher fortune ailleurs.

(e) *L. I, ff. de bon damn.*

(f) *Trasimon* estimoit qu'il n'y a point d'autre droit que celui du plus fort. *V. les essais de MONTAIGNE*, tom. 2, p. 391. --- *Vous agissez*, disoit *Brennus* aux plus déterminés brigands qui aient jamais paru sur la surface de la terre, je veux dire les *Romains*; vous agissez conformément à la plus ancienne de toutes les loix, j'entends celle qui donne au plus fort les biens du plus foible; loi qui s'étend depuis la divinité jusqu'aux bêtes. *PLUTARCH. in Camill. pag. 136, édit. de Wechel.* Voyez encore à ce sujet *THUCYD L. 5, cap. 105. p. 344* --- *DION. HALYCARN. lib. I, cap. 5, p. 5.* --- *PLATO in Gorg. pag. 323.* --- *TIT. LIV. lib. 5, cap. 36.*



C H A P I T R E I I I .

Départ de Domfront. Rencontre d'un Espagnol. Histoire de cet Espagnol.

QUOIQUE selon la saine philosophie , ce soit une chose ridicule , méprisable , et un effet des préjugés du vulgaire , d'être sensible au malheur de ses parens , j'avois lu un passage au *chap. 7 , v. 27 de l'ecclésiastique (a)* , qui me brouilloit la cervelle , et qui faisoit que je ne pouvois me résoudre à quitter *Domfront* , et laisser ma mere dans les pleurs et l'affliction. Le *compere Mathieu* rit de mon embarras ; puis ayant pitié de ma foiblesse , il m'accorda huit jours pour me délivrer de ce scrupule , et consoler ma mere. Au bout de ce tems-là , nous nous procurâmes les papiers dont il est d'usage dans notre pays de se munir lorsqu'on veut voyager. Ces papiers consistoient en un certificat de vie et de mœurs , que le syndic de l'endroit délivre *gratis* , après qu'on

(a) Honore ton pere de tout ton cœur , et n'oublie pas les afflictions de ta mere.

lui a payé bouteille , et un extrait baptistaire que le curé délivre de même , après s'être fait donner trente sous.

Nous partîmes de *Domfront* , le *compere Mathieu* et moi , le 30^e. jour de juin 1728 , et nous enfilâmes la route de *Paris*. Ayant marché jusqu'à deux heures après midi , nous trouvâmes une fontaine à quatre pas de la route , qui nous invita à nous rafraîchir. Il y avoit près de cette fontaine un grand homme maigre , basané , assez mal vêtu , qui mangeoit un morceau de pain d'orge. Le *Compere* demanda à cet homme s'il n'alloit point du côté de *Paris*. — Tant s'en faut , répondit-il , car j'en viens. — Oserois-je demander , reprit le *Compere* , à qui j'ai l'honneur de parler ? — Oui-dà , dit l'étranger , je vais vous satisfaire dans le moment. — Il acheva son croûton , et dit :

Je m'appelle dom *Diego-Arias-Fernando de la Plata , y Rioles , y Bajalos* ; je suis Espagnol de nation , et gentilhomme de naissance. — Monsieur est apparemment quelque aîné de famille , dit le *Compere* ? — Je n'en sais rien , reprit dom *Diego* ; personne n'a jamais connu mon pere ni ma mere. J'avois tout au plus deux jours , lorsqu'un matin l'on me trouva dans un panier à la porte des *RR. PP. cordeliers de Bilbao en Biscaye*. Je fus nourri et

élevé aux dépens de ces chastes et charitables religieux jusqu'à l'âge de huit ans. Alors comme j'étois très-durement mené par le maître chez qui l'on m'avoit mis pour apprendre à écrire, je m'enfuis à *Burgos*, où je mendiai pour vivre. Il y avoit dans cette ville une troupe de *comi-tragi-sauteurs*. Le maître de cette troupe me voyant lesté, bien fait, et propre à remplacer un sien fils qui s'étoit crevé le métacarpe en voulant imiter le saut du *Niagara*, me prit à son service, et en peu de tems je fus en état de gagner mon pain.

La profession de *comi-tragi-sauteur* me plut tellement, que par mon application et des exercices continuels, je parvins, en moins de trois ans, à être le plus excellent *scaramouche*, le plus facétieux *pierrot*, et le plus hardi *voltigeur* que l'on eût vu depuis long-tems.

J'avois déjà fait le tour du *Portugal* et d'une partie de l'*Espagne*, et je n'avois que douze ans lorsque la troupe arriva à *Saragosse*. Le recteur des *jésuites* de cette ville m'ayant vu, eut pitié de l'état où j'étois réduit à gagner ma vie, en la risquant vingt fois dans un jour, et me fit dire qu'il me destinoit un sort plus doux et plus heureux, si je voulois m'attacher à lui.

Piqué de quelques propos durs que mon maître *dom Scabrillas* m'avoit tenus dans la journée, j'acceptai le parti proposé.

Je ne fus pas si-tôt entre les mains du recteur, que le saint homme commença par me faire détester ma vie passée, et par m'affermir dans les principaux points de la religion : ensuite, pour m'ôter certains scrupules qui lui déplaisoient, il m'initia dans la théorie et la pratique de cette science, par laquelle, en s'anéantissant soi-même, l'on peut s'unir à Dieu dans une simple contemplation d'esprit, sans se troubler de tout ce qui se passe dans le corps. Il m'apprit en outre la différence qu'il y a entre *l'ordre naturel* et *l'ordre surnaturel* ; entre les deux *prédestinations* ; entre la *grace prévenante* et la *grace coopérante* ; et quels sont les effets du *concomitant*, de la *science moyenne* et du *congruisme*. — Mon ami, dis-je à *Diego*, vous me feriez plaisir de parler françois : je crois fort que mon *Compere* vous entend, car il est fort savant ; pour moi je ne sais que ma langue naturelle. — *L'Espagnol* me regarda en haussant les épaules, et continua ainsi : au bout de dix-huit mois je perdis mon cher maître ; la mort l'enleva en deux jours de maladie. Il me laissa d'autant plus embarrassé de ma personne, que
l'on

l'on me chassa du couvent, sans que je pusse en deviner la raison.

Je partis donc de *Saragosse*, et je ne savois où aller, lorsque le hasard me fit rencontrer un vieux négociant allant à *Barcelone* pour des affaires de la dernière importance, qui regardoient son commerce. Après avoir conté mes peines et mon embarras à ce vieillard, il me dit, avec une douceur qui m'arracha des larmes : mon enfant, j'ai pitié de votre jeunesse, et de votre destinée : vous êtes abandonné de tout le monde ; vous n'avez personne pour vous gouverner ni pour vous conduire dans un âge où les passions, les mauvais exemples et les mauvaises compagnies peuvent vous plonger dans un précipice affreux. Venez avec moi à *Barcelone*, j'y ai des amis auxquels je vous recommanderai, qui vous donneront de l'emploi si vous voulez vous appliquer, et qui vous mettront en état de ne dépendre un jour que de vous seul. — Je remerciai très-affectueusement le généreux vieillard ; je lui promis tout ce qu'il voulut, et je le suivis.

Cet honnête homme avoit un soin particulier de moi : lorsqu'il s'appercevoit que j'étois fatigué, il descendoit de sa mule, m'y faisoit monter, et me suivoit à pied des

lieues entières. Tout ce qui me faisoit de la peine étoit qu'il témoignoit ne pas aimer les *jésuites* : aussi me donnai-je bien de garde de lui parler de l'*anéantissement* de soi-même, du *concours concomitant*, de la *science moyenne* et du *congruisme*, que défunt le recteur m'avoit enseignés.

Nous avancions à grandes journées, lorsqu'un soir, à l'entrée d'un petit bois, cinq ou six bandits fondirent sur nous : l'un d'eux appliqua un si furieux coup de crosse de fusil sur la poitrine du négociant, qu'il le renversa de sa mule ; les autres s'étant jetés dessus, enleverent son argent, ses papiers, sa monture, le dépouillerent d'une partie de ses habits, et ne nous laisserent qu'après nous avoir cruellement maltraités l'un et l'autre.

Comme cette aventure nous arriva dans un pays où il n'avoit aucunes connoissances, tout ce que je pus faire fut de le conduire à une abbaye de *bénédictins*, près de laquelle nous avions passé une heure auparavant. Arrivés dans cette abbaye, le vieillard dit qui il étoit, conta son désastre, et exposa la nécessité où il se trouvoit de se rendre au plutôt à *Barcelone*. Je ne sais si ce négociant avoit été autrefois un grand pécheur, ou s'il appartenoit à quelque hérétique ; mais le ciel endurecit tellement le

cœur des moines à son égard, qu'il ne reçut, pour tout secours, qu'un peu de pain bis, quelques châtaignes, et cinq ou six *maravédís* (b); après quoi l'on nous envoya coucher sur un peu de litiere qui se trouvoit dans une des remises des carrosses de M. l'abbé.

Le lendemain matin, le vieillard voulut partir à quelque prix que ce fût. Il espéroit trouver quelque personne généreuse qui voulût bien lui procurer les secours nécessaires pour continuer son voyage, quoique ses blessures ne le permissent guere: mais un bailli et deux curés de village, auxquels nous nous adressâmes, furent aussi durs que les *bénédictins*; et le vieillard, exténué de fatigue et de douleur, fut obligé de se réfugier chez une pauvre femme qui n'avoit qu'une chèvre pour tout bien, et qui se prêta, de la meilleure grace du monde, à lui procurer tous les secours qui lui seroient possibles, tandis que j'irois annoncer à ses amis de *Barcelone*, le triste état où il étoit réduit. Je n'eus pas la peine de faire ce voyage; car un instant après que nous fûmes dans la chaumière

(b) Petite monnoie d'Espagne, qui vaut un peu plus qu'un denier de France.

de cette pauvre femme, le malheureux vieillard tomba sans connoissance : le sang lui sortit par la bouche à gros bouillons, et l'étouffa en moins de six minutes, sans que nous eussions pu y apporter aucun remède, et sans avoir pu apprendre le nom de ses amis de *Barcelone*.

Ce déplorable événement me jeta dans une consternation inexprimable. Pour comble de disgraces, le curé de l'endroit ne voulut point enterrer ce pauvre homme, attendu que l'argent qu'on fit du reste des dépouilles que les voleurs lui avoient enlevés, ne suffisoit pas pour son salaire : enfin, la bonne femme, qui avoit eu la charité de nous recevoir, vendit sa chevre, suppléa, du peu qu'elle en tira, à la somme que le pasteur exigeoit, et le vieillard fut enterré. Cependant, pour faire voir que les ecclésiastiques, en soutenant intrépidement le droit de leurs émolumens, ont le cœur aussi généreux, l'ame aussi bienfaisante que les séculiers, le curé voulut bien se charger d'envoyer *gratis* un extrait mortuaire, et le détail de cette aventure aux parens du défunt, si on pouvoit lui en dire le nom et la demeure.

Réduit au même état où ce généreux vieillard m'avoit trouvé, j'enfilai assez

tristement le premier chemin qui se présenta à la sortie du village. J'avois à peine fait une lieue, que je rencontrai deux *peres capucins*, qui se rendoient à Rome sur la convocation d'un chapitre général de leur ordre. L'idée me prit de faire le même voyage, et les bons peres me permirent de les accompagner. Je vis alors qu'il y avoit de vrais *élus* sur la terre, et qu'il y avoit des occasions où la providence se manifestoit d'une façon à ne pas laisser douter aux plus incrédules, que l'effet des promesses que Dieu fit autrefois à Abraham, *et semini ejus*, aura lieu jusqu'à la consommation des siècles. Ces bons peres, ainsi que moi, n'avoient pas le sou, et nous fûmes accueillis, régalez, fêtés, honorés, et presque adorés par-tout où nous passâmes.

Trois jours après notre arrivée dans la capitale du monde chrétien, je me trouvai placé, par le crédit de ces bons religieux, chez *monsignor Tongarini*, évêque de *Mansoura* en *Mansourie*. Mon occupation étoit à peu près la même que celle de la *Sunamite* du prophete royal David; je tenois les pieds chauds à sa *monsignorerie*, dont la chaleur naturelle s'étoit évaporée l'année précédente, dans une querelle qu'elle avoit eue avec le *cardinal Fabroni*.

Pour le coup je crus ma fortune faite à toujours. *Monsignor* m'avoit donné la tonsure ; il m'avoit fait faire un petit habit de soie noire , des chemises à dentelle , et un petit collet des plus à la mode ; il m'avoit promis le premier bénéfice qui seroit à sa disposition , et mille autres choses ; mais le ciel , qui me persécutoit sans doute pour quelques momens d'indocilité que j'avois eus envers le recteur des *jésuites* de *Saragosse* , m'ôta mon nouveau maître au bout d'un an que je fus à son service. Il y avoit quelque tems que l'illustre prélat se plaignoit que la partie , située entre le périnée et le croupion , avoit perdu son élasticité ; une fièvre survint , qui l'emporta.

J'avois amassé quelque argent au service de *monsignor Tongarini* , j'en employai une partie à faire dire des messes pour les ames du purgatoire , afin qu'elles daignassent inspirer à quelque *monsignor refroidi* , de me prendre aux mêmes conditions que défunt son confrère. En attendant l'efficacité de l'œuvre méritoire , je dépensai le reste à faire des pèlerinages , à réprimer mes appétis charnels , et à acheter des indulgences.

Au bout de six mois je me trouvai à sec , et les bonnes ames ne m'avoient

point encore procuré de condition ; ce qui ne laissoit pas de m'inquiéter. Enfin, elles inspirèrent un *juif Vénitien*, nommé *Eléazar*, de me prendre pour son secrétaire. Il ne doutoit pas que je ne susse au moins les premiers élémens du commerce, puisque j'avois été dans le cas d'en entendre parler journellement pendant mon séjour chez les *jesuites* de *Saragosse*.

Le même jour que j'entrai au service de ce *juif*, nous partîmes pour *Ancone*, où nous trouvâmes un bâtiment qui devoit nous transporter à Venise. Au premier vent favorable ce bâtiment partit ; mais la nuit suivante un vent *maestro* occasiona une si terrible tempête qu'à la pointe du jour nous nous trouvâmes à l'embouchure du golfe. Cependant la tempête étoit apaisée, le vent étoit devenu *siroco*, et nous nous disposions à en profiter, lorsque nous aperçûmes un chebec Algérien qui faisoit force de voiles sur nous. En trois heures il nous joignit, nous lâcha quelques bordées, et se disposa à nous aborder ; mais, par un bonheur inespéré, ce chebec s'ouvrit en deux, et la mer l'engloutit.

Ce ne furent certainement pas les coups de canon que nous envoyâmes au corsaire qui le mirent dans le cas de périr, car nous n'avions pour toutes armes que des

fusils et des sabres. L'équipage attribuoit cet événement à la caducité du chebec : deux femmes disoient avoir vu *Notre-Dame de Lorette* entre le corsaire et nous : *Eléazar* soutenoit que *Moïse* avoit fendu ce bâtiment d'un coup de baguette : pour moi je ne fis aucune difficulté d'attribuer notre délivrance à un morceau de la tunique de *saint François*, que je porte par dévotion, et que j'avois attaché au mât de notre vaisseau, au moment que j'apperçus le corsaire.

Le vent continuant à être favorable, nous arrivâmes à *Venise* en deux jours et demi. Le juif *Eléazar* m'installa aussi-tôt dans l'emploi qu'il m'avoit destiné, et dont je me suis acquitté avec applaudissement pendant quatre ans que j'ai été à son service. La première année il me fit faire avec lui deux voyages à *Constantinople* : la seconde, il me mena à *Lisbonne* : quant aux deux autres, il trouva à propos de me laisser chez lui pour veiller de plus près à ses affaires, pendant les longues absences qu'il étoit obligé de faire.

Je fus d'autant plus charmé de la résolution de mon maître, que j'aimois sa fille *Rachel* ; elle n'avoit que douze ans, et ne m'étoit point cruelle. D'ailleurs, j'étois parvenu à être le favori d'une jeune *citadine*,
supérieure

supérieure d'un couvent de filles dans le voisinage ; de sorte qu'uniquement occupé de mon emploi , de mon salut , et des plaisirs inexprimables que je goûtois entre les bras de *Rachel* et de la *citadine* , je pouvois comparer mon état à celui du plus heureux de tous les hommes : mais cet état ne fut point éternel. Sur la fin de la quatrième année , je m'apperçus que la supérieure m'avoit communiqué ce qu'on appelle entre honnêtes gens , *une galanterie*. Je fis part de ce présent à *Rachel* , qui le rendit à un noble , le noble à sa belle-cœur , la belle sœur à son mari , le mari à une *corteggiana* , la *corteggiana* à un dominicain , le dominicain à son prier , et celui-ci à la mere de mon aimable *Israélite* ; tellement que le bon homme *Eléazar* en eut sa part. Pour comble de malheur , mon maître s'avisa de vendre sa fille à un *Turc* (car les *juifs* font argent de tout) ; ma chere *Rachel* fut livrée à mon insu , et je n'appris cette funeste nouvelle que trois heures après son départ.

Dès ce moment je résolus d'abandonner des lieux qui me rappeloient trop le souvenir de mon bonheur passé , pour y vivre désormais tranquille. Je partis pour *Paris* : je pris ma route par l'Autriche , la Baviere , la Franconie , la Westphalie ,

et par la Hollande , que j'avois envie de voir , avant que de me rendre en France ; mais je fis peu de séjour dans cette république , qui n'est presque habitée que par de maudits hérétiques , ne croyant ni aux indulgences , ni aux reliques , et n'ayant aucun respect pour la sainte inquisition. Aussi Dieu les punit bien , car il ne se fait point de miracle chez eux ; et d'ici à plus de trois cents ans , notre saint pere le pape n'en canonisera aucun , payassent - ils le triple de ce que les catholiques paient pour faire canoniser les saints.

Lorsque je fus arrivé à *Paris* , je me mis au large avec les ducats que j'avois apportés de *Venise*. Je commençois même à oublier *Rachel* ; mais je n'en étois pas à ce point à l'égard de la *citadine*. Le présent qu'elle m'avoit fait , me devenoit de plus en plus à charge. Pour comble d'infortune , un médecin , nommé *mercuro - bol - asinos* , entreprit de me guérir , et ne réussit qu'à irriter mon mal , en m'excroquant le reste de mon argent (c). Cependant , comme

(c) *Quippe aliquam quicumque artem bene novit, agendo , Aut numquam , aut saltem rarò peccabit : at ISTI, DE QUIBUS EST SERMO , de centum vix erit unus Quem sanare queant , quem non fortasse trucident.*

il falloit vivre , je fus alternativement laquais , écrivain , cocher , poëte , suisse et colporteur. J'étois résolu de m'en tenir au colportage , lorsque mon mal redoubla , de façon que je me trouvai hors d'état de colporter. J'avois derechef amassé quelque argent ; je fus encore assez dupe pour le donner à un maudit charlatan , qui ne réussit pas mieux que son prédécesseur. Enfin , je ne savois que faire , que devenir , lorsque le ciel , prenant pitié de moi , me fit connoître le tort que j'avois de mendier les secours des hommes , tandis qu'il y en a de divins sur la terre.

*Unde istud ? nisi quòd pars horum maxima nescit
 Quid faciat , quid sit prorsùs medecina : sed ipsi
 Dum tantùm incumbunt sophiæ , et dialectica discunt
 Vincula , quibus voleant indoctum nectere vulgus ,
 Vix elementa artis medicæ et primordia libant.
 Sic labyrinthæis ambagibus ac sua tecta
 Instructi redeunt , atque enthymemata vibrant ;
 Hinc tumidi incedunt , hinc publica præmia poscunt :
 Id satis esse putant (nec decipiuntur) ad hoc tu ,
 Carnifices hominum sub honesto nomine fiant.
 O miseræ leges , quæ talia crimina fertis !
 O cæci reges , qui rem non cernitis istam !
 Vos quibus imperium est , qui mundi fræna tenetis ,
 Ne tantum tolerate nefas , hanc tollite pestem ;
 Consulite humano generi , quod nocte dieque
 Horum carnificum culpâ mittuntur ad orcum ?
 Vel perfectè artem discant , vel non medeantur.*

PALINGEN. in Leon. pag. 93.

C 2

Je me souvins alors du *bienheureux S. Jacques de Compostelle en Galice* ; je fis vœu à l'instant d'aller le visiter à pieds nus , et de ne vivre que de pain et d'eau , jusqu'à ce qu'il lui plût de me rendre ma première santé. Vous me voyez dans ce voyage ; vous en connoissez la cause : en voici l'effet. — En finissant ces paroles , l'*Espagnol* nous montra son pitoyable *pénis* , au bout duquel pendoit une crête semblable à celle d'un coq d'inde.

Oh ! oh ! dit le *compere Mathieu* , ceci devient sérieux ; c'est un *condylome*. — *Saint Ignace* ! un *condylome* ! s'écria *Diego* en se signant ; un *condylome* ! l'on m'avoit dit que ce n'étoit qu'une *excroissance* formée par la fixation de la lympe , et occasionée par l'habitation charnelle que j'avois eue avec la *citadine*. Ah ! monsieur , faites-moi l'amitié de me dire si ce *condylome* n'est point un sort que la *citadine* a jeté sur cette partie , en vengeance de l'amour qu'elle me soupçonnoit avoir pour *Rachel* ! Hélas ! c'en est un assurément ; car la dernière fois que je l'ai vue , je la trouvai occupée à lire le *petit Albert* et les *clavicules* de *Salomon*. — Désabusez-vous , *seigneur Diego* , dit le *Compere* , votre mal , quoique sérieux , n'est point un sort, La *citadine* n'est rien

moins que sorciere : la galanterie dont elle vous a honoré , est ce que messieurs de la faculté nomment *virus vérolique* : ce *virus* vous a occasioné quelque épaisissement dans la lymphe ; d'où un relâchement dans la partie inférieure de l'extrémité du *pénis* , d'où le *condylome* , ou , si vous le voulez , le *sarcome* , le *marisca* , le *fungus* , le *ficus* , le *thymus* , qui signifient tous à peu près la même chose ; d'où , enfin , tous les maux dont vous vous plaignez. . . . Et ce *virus* , ne seroit-ce point le diable , interrompit *Diego* , ou plutôt ce fléau dont Satan a frappé tant de saints personnages , nommément le prophète *David* , le vieux *Lazare* , le saint homme *Job* , et *François Ier.* — Pour le diable , non , reprit le *Compere* : pour le fléau dont vous parlez , cela se peut. Quoi qu'il en soit , c'est une espece de levain acide , subtil et coagulant , dont je vous déferai sans qu'il vous en coûte une obole , si vous voulez retourner à *Paris* avec moi. — Ah ! si ce n'est que cela , s'écria *Diego* , vous me rendez la vie : je vous avoue que ces mots infernaux de *virus* , de *condylome* , de *sarcome* , de *marisca* , de *fungus* , de *ficus* , de *thymus* , m'avoient effrayé ; que j'ai une peur extrême des revenans , des sorciers , des magiciens , des loups-garous , et sur-

tout des diables. Mais mon voyage de *Compostelle* ? — Quant à votre voyage de *Compostelle*, répondit le *Compere*, vous le ferez toujours assez. Que sait-on si ce n'est point par une faveur particulière du *bienheureux saint Jacques*, que vous m'avez trouvé ici ? — Cela se peut, répliqua *Diego* ; car je n'ai jamais douté de sa toute-puissance envers ceux qui l'invoquent dans leurs tribulations : je le croirois, car je me sens déjà à moitié guéri. — Holà, seigneur, holà, dit le *Compere*, n'allez pas si vite : si j'étois encore un charlatan, que deviendriez-vous ? — Eh ! que me peut-il arriver davantage, répondit *Diego* ! J'ai de tems en tems des douleurs insupportables à la tête, dans les lombes, les cuisses, les jambes et les épaules ; j'ai un *condylome* au bout du *pénis*, et je n'ai pas le sou. — Il pourroit arriver, dit le *Compere*, que le *virus*, qui est la cause de vos douleurs, de votre *condylome* et de votre misère, vous passât entièrement dans le sang, et y causât des ravages affreux. Alors, au lieu des maux dont vous vous plaignez, vous sentiriez aux génitales une chaleur et une ardeur extraordinaires ; vos testicules se gonfleroient ; il vous viendrait à l'anus des verrues, des rhagades, et des ulcères à la verge, votre peau se couvrirait

de taches rouges , pourprées , jaunes ou livides ; il vous surviendrait une infinité de tubercules , durs , calleux , sur-tout aux environs du nez , du front et des tempes ; vos ongles deviendroient inégaux , se détacheroient de leur racine , et tomberoient ; vous auriez le dedans de la bouche enflammé , et il s'y formeroit des ulcères ; la carie vous attaqueroit les os , la membrane intérieure de votre nez deviendrait fongueuse , ulcérée , calleuse ; votre voix deviendrait rauque et s'éteindroit ; votre haleine seroit d'une puanteur insupportable ; vous ressentiriez par tout le corps des douleurs cent fois plus vives que celles que vous avez souffertes jusqu'à ce jour ; vos os se tuméfieroient et s'amolliroient ; les glandes lymphatiques s'obstrueroient ; vos yeux deviendroient rouges , enflammés , les paupieres calleuses et ulcérées ; vous sentiriez aux oreilles des tintemens , des sifflemens continuels ; il en sortiroit du pus et une matiere ischoreuse ; vous éprouveriez des céphalalgies , des affections convulsives , des vertiges , des tremblemens et des paralysies ; il vous surviendrait des oppressions , des difficultés de respirer , des crachemens de sang , une toux seche et humide , des nausées fréquentes , un dégoût universel , un dé-

voiemment séreux et bilieux ; en un mot , des maux si terribles , qu'il faudroit que *monsieur saint Jacques* fût bien fin pour vous empêcher de crever comme un misérable , devenu en horreur à vous-même et à tous ceux qui approcheroient de vous. — Bienheureuse *Vierge Marie* ! s'écria l'*Espagnol* , quelle abominable litanie venez-vous de débiter ! *Saint Polycarpe* , secourez-moi , ou je deviens *manichéen*. Je défie la guerre , la peste et la famine de réunir tant de maux à la fois.

Ah ! monsieur , pour peu que ce poison infernal étende ses ravages sur la terre , c'est fait de nous , c'est fait de l'espece humaine , l'*antechrist* va paroître ? *Elie* et *Enoch* vont revenir ; les sept trompettes vont sonner ; les visions de *saint Jean* vont s'accomplir , et le monde va finir. Est-il possible que la *supérieure* d'un couvent de filles , qu'une personne consacrée au service du Seigneur , m'ait fait un présent si exécrationnel ? O créature maudite ! que n'est-tu . . . ? Non , vivez , adorable *citadine* : hélas ! si vous n'eussiez reçu ce poison de personne , vous ne me l'auriez pas communiqué. Ah ! monsieur , mon cher monsieur , je vous conjure , par les entrailles de votre ange gardien , de me délivrer au plutôt de ce *condylome* infernal , ou je me

désespère comme *Judas* , je me pends au premier arbre , et les boyaux me sortiront du corps de frayeur et d'angoisse. — Appaisez - vous , *seigneur Diego* , dit le *Compere* ; je vous jure , sur mon honneur , que je vous guérirai entièrement : mais parlons d'autre chose.

Vous me paraissez un homme qui avez vu le monde , et qui , par les diverses aventures de votre vie , devez avoir acquis beaucoup d'expérience en toutes choses. Je cherche à former certaine *petite société*... attachez-vous à moi , vous ne vous en repentirez pas. — Ah ! très - volontiers , répondit l'*Espagnol* : que *saint Arnould* me préserve de refuser une telle offre , dans un moment où je ne sais que devenir ! Au reste , je vais vous devoir de si grandes obligations , par l'extirpation de mon *condylome* , et par l'expulsion du *virus* qui me mine et me tourmente , que je croirois être le plus ingrat de tous les hommes , si je ne m'abandonnois sans réserve à tout ce que vous exigez de moi. — Fort bien , dit le *Compere* , j'aime les personnes naïves et reconnoissantes. Dès ce moment je vous reçois dans l'*illustre et respectable corps des PHILOSOPHES* , ainsi que mon *compere Jérôme* que voici , lequel sera désormais votre intime et votre ami de

34 L E C O M P E R E

cœur. — Vous savez, dis-je au *Compere*, que je ne suis qu'un sot, et que vous ne ferez de moi qu'un très-mince sujet. — Je sais fort bien, dit le *Compere*, que tu n'as pas inventé la poudre ; mais tu as toujours assez d'esprit pour devenir un jour un philosophe du cinquieme ou sixieme ordre ; car il y en a de tous les étages. Suivez l'un et l'autre mon exemple ; mes actions seront vos leçons. — Pour moi, dit *Diego*, je me sens très disposé à *philosopher*, moyennant qu'il n'y ait point d'hérésie ; que j'aie le loisir de réciter mon rosaire, qu'on ne coure aucun risque d'être pris par le diable, ni de mourir sans confession. — Pour de l'hérésie, reprit le *Compere*, je proteste qu'il n'y en a point : il est vrai que les philosophes ne vont pas toujours à la messe ; mais la bonne volonté est réputée pour le fait, et il n'y a point d'exemple qu'aucun d'eux ait été pris par le diable : quant à votre rosaire, il vous sera libre de le réciter aussi souvent que l'envie vous en prendra. Au reste, continua-t-il, comme la philosophie est une science dont les principes ne sont point encore bien développés, qu'il n'y a que le tems et l'usage qui puissent en procurer une parfaite connoissance, ne vous étonnez pas de me voir

souvent parler et agir inconséquemment : c'est le propre des philosophes. Ce qui vous paroîtra une contradiction en moi , sera une marque infallible d'un nouveau degré de connoissance que j'aurai acquis — En finissant ces mots , le *Compere* se leva , nous reprîmes notre route , et trois jours après nous arrivâmes à *Paris*.



CHAPITRE IV.

Arrivée du Compere Mathieu à Paris , et son établissement en cette ville.

ÉTANT arrivés à *Paris* , le *Compere* loua un cabinet au cinquieme , chez un vinaigrier de la rue de la *Harpe*. Comme il n'y avoit qu'un lit , deux d'entre nous couchoient dedans , et l'autre dessous.

Les premiers jours de notre arrivée , le *Compere* (je ne sais par quel secret) décondylomisa l'*Espagnol* , ainsi qu'il le lui avoit promis. Etonné du succès , je m'écriai : tenons - nous - en là , *Compere* ; nous sommes dans une ville où le talent admirable que vous venez de faire paroître , ne peut manquer de nous combler de richesses et de gloire. — Tu te trompes , mon cher *Jerôme* , dit le *Compere* ; quand même j'aurois décondylomisé et dévérolisé tous les moines , les nymphes , les laquais et les petits-mâîtres de *Paris* , les *mercurobol-asinos* l'emporteroient encore sur moi : il suffit que ma méthode ne soit point la méthode reçue , pour que je sois contredit , démenti , hué , berné , sifflé , persécuté , et

peut-être lapidé. Au reste, ajouta-t-il, ce n'est point à cette sorte de gloire que j'aspire ; c'est à celle de la *philosophie sublime et transcendante* que je veux atteindre ; c'est là que je veux borner mon ambition et mes travaux.

Il y avoit déjà trois mois que nous étions à *Paris*, et *Diego* avoit employé ce tems-là à nous faire connoître les rues, les carrefours, les quartiers, ainsi que les temples sacrés et profanes de cette ville, lorsque nous nous apperçûmes que les eaux baissoient extraordinairement chez nous : il ne nous restoit plus que dix écus ; ce qui m'ayant alarmé, je demandai au *Compere* quelle ressource il avoit à opposer à la misere qui alloit nous accabler. Je ne le sais point trop, me répondit-il. — Hé bien, repris-je, que chacun de nous emploie quelques momens à réfléchir sur quelque moyen propre à nous tirer d'affaire : le premier qui en aura trouvé un convenable, le proposera, et après l'examen l'on agira en conséquence. — A ces mots succéda un profond silence.

Il y avoit quelques minutes que la méditation duroit, lorsque *Diego* se leva tout-à-coup, et s'écria : mes amis, consolons-nous ; le ciel m'inspire un expédient. Il nous reste dix écus, portons les chez les

jacobins, pour qu'ils prient *saint Dominique* de nous tirer d'embarras. — C'est fort bien pensé, dis-je à *Diego* ; mais si *saint Dominique* s'avisait d'être six mois sans nous secourir, comme ont fait les *bonnes ames* de *Rome* à ton égard, que deviendrons-nous pendant ce tems-là ? — Ma foi, je n'y songeois pas, répondit-il. . . . Méditons donc, ajouta-t-il.

La seconde méditation avoit déjà duré quelque tems, et aucune idée ne venoit, lorsqu'un savoyard vint dire au *compere Mathieu* de le suivre à l'instant pour affaire importante.

L'allobroge conduisit le *Compere* chez le marquis de *Barjolac*. Après avoir attendu quelque tems dans une antichambre, où trois grands laquais s'occupaient à disputer sur le mérite de la *Sémiramis* de *Voltaire* et du *Catilina* de *Crébillon*, il fut introduit. Il trouva le marquis occupé à se noircir les sourcils, à mettre son rouge, et à se parfumer les aisselles et les génitoires : cette besogne étant finie, son valet-de-chambre lui chaussa une paire de souliers à talons rouges, dont l'entrée étoit bordée de calepin blanc ; il acheva de l'habiller ; il lui ceignit une épée, dont la lame étoit de buis, pour que son poids fatiguât moins, et puis s'en alla. Lorsque

le *Compere* et le *marquis* furent seuls, ce dernier se jeta dans un fauteuil, se mit à mâcher quelques pastilles, prit de trois sortes de tabac dans la même tabatiere, toussa d'un petit ton enfantin, se moucha dans un mouchoir de soie blanche, s'essuya avec un autre couleur de rose, se leva, se mira, se rengorgea, fit une pirouette sur le talon, et dit au *Compere* : l'ami, je sais que tu fais de très-jolis vers; je te prie de me faire, en payant, une satyre des plus sanglantes contre le duc de *Bracastron*. C'est un fat qui a osé me contredire chez la marquise de *Grand-chien*; qui m'a desservi chez le *ministre*; qui ne cesse d'affecter publiquement à mon égard un air de mépris qui m'outrage, et duquel il faut que je tire une vengeance complete. — Monseigneur dit le *Compere*, le procédé du duc de *Bracastron* est injuste; mais il me semble d'avoir lu dans *Hérodote d'Halicarnasse*, liv. 8, chap. des querelles entre les ducs et les marquis, que de son tems les gens de votre sorte opposoient leur épée à l'insulte, et non pas un libelle : nos preux et vaillans chevaliers en ont fait de même; cet usage se pratique encore aujourd'hui en semblable occasion; pourquoi ne vous y conformez-vous pas? — Que le ciel m'en préserve, s'écria le marquis de *Bar-*

jolac : cela peut convenir à quelque gentilâtre de Basse-Bretagne ou du Bas-Poitou ; mais à un homme de ma condition , fi : il n'y a rien de plus roturier de se battre. D'ailleurs , le *duc* est un spadassin à culbuter son ennemi du premier coup de lame , et à ne faire aucun scrupule d'ôter la vie au dernier rejeton de l'illustre race des *Barjolac* , dont les ancêtres , tant mâles que femelles , ont rendu de si importans services à nos souverains : au reste , il est l'offenseur , je suis l'offensé ; qui de nous deux doit être puni ? — Ces raisons-là sont admirables , reprit le *Compere* ; mais comment voulez-vous que je fasse une *satyre* contre le duc de *Bracastron* ! je ne lui connois d'autre défaut que celui d'être votre ennemi. — Ma vengeance et mon courroux t'inspireront , repartit le *courageux marquis* ; j'irai te voir , en attendant pense , rêve , imagine , use du privilege de la poésie , aie recours à la fiction. Tiens , voilà dix *louis* à compte de la somme que je te destine , si tu réussis à mon gré : juge de ma générosité par mon ressentiment. Adieu.

Le *compere Mathieu* , étant revenu au logis , se mit à écrire , écrivit le reste de la journée , écrivit toute la nuit , écrivit une partie de la matinée du lendemain ,
et

et venoit enfin d'écrire la *satyre*, lorsque le marquis de *Barjolac* arriva. — Quoi ! s'écria-t-il en entrant, le libelle déjà fini ? donne vite, mon cher, que je le lise. . . . Tout part de source ; je n'aurois pu mieux t'inspirer. Sans doute que le *duc* t'a fait aussi quelque outrage ; car il n'y a que la rage et la vengeance qui puissent t'avoir dicté cet abominable libelle. — Point du tout, *Monseigneur*, répondit le *Compere* ; le désir de vous servir, certaine inclination que la nature m'a donnée à cette sorte d'ouvrage, et les dix *louis* que j'ai reçus hier de votre main généreuse, furent mon Apollon, et le seront toutes les fois qu'il plaira à votre grandeur de se servir de moi, pour tirer une vengeance glorieuse et complète de ses ennemis. — Le marquis, enchanté, donna trente autres *louis* au poëte, et emporta le libelle, qui se multiplia tellement, qu'en moins de vingt-quatre heures, tous les cercles de *Paris* en furent inondés ; en moins de trente-six heures, il fut imprimé, avec des notes et des augmentations : et en moins de trois jours, le *duc* de *Bracastron* étoit devenu d'un ridicule si étrange aux yeux des trois quarts de ce qu'on appelle le *grand monde*, qu'il se seroit caché pour dix ans, s'il

eût eu le cœur aussi bien placé que son illustre ennemi.

Hé bien, *seigneur Diego*, dis-je à l'*Espagnol* après cette aventure, vous semblerait-il que *saint Dominique* eût rempli si abondamment notre attente, et en si peu de tems que le marquis de *Barjolac*? — Qui vous a dit, répondit-il, que le *bon saint* n'y a point contribué en faveur de la pieuse intention que j'avois eue de nous adresser à lui? J'en suis tellement convaincu, qu'en reconnaissance d'un tel bienfait, je vais de ce pas faire allumer un cierge de deux livres devant son image. — En finissant ces mots, il partit; et ne revint qu'après avoir exécuté sa promesse.



CHAPITRE V.

Continuation de notre séjour à Paris. Vision de Diego.

J'AI dit que nous étions logés au cinquième étage ; mais les quarante *louis* du marquis de *Barjolac* nous firent descendre au second ; et au lieu d'un cabinet où il n'y avoit qu'un lit , nous louâmes deux chambres où il y en avoit trois.

Depuis la composition du libelle , l'occupation journalière du *compere Mathieu* étoit de travailler pour un libraire , aux gages duquel il étoit. Quant à l'*Espagnol* et moi , notre besogne consistoit à copier divers passages dans les auteurs que le *Compere* nous indiquoit , à faire les commissions , la cuisine et le tracas du ménage.

Un soir que l'*Espagnol* étoit sorti pour chercher quelque assaisonnement qui manquoit à une tête de mouton que nous avions pour souper , il rentra en poussant des hurlemens épouvantables. — *Sainte Marie à la coque !* s'écria-t-il en se jetant sur le plancher de la chambre , je suis mort. . . . Confession ! je n'en puis plus. . . . j'ai vu. . . . ah ! mes compagnons , j'ai vu. . . .

—Que diable as-tu vu, dit le *Compère* ?

—Ah ! continua *Diego*, je viens d'avoir une vision qui n'a pas sa pareille dans *Ezéchiel*, ni dans l'*apocalypse*, ni dans les révélations de sainte *Brigitte*.... J'ai vu un loup-garou.... il avoit la tête d'un hermite, le corps d'un sanglier, les jambes d'un loup, et la queue d'un chat ; il lui sortoit du nombril la moitié d'un tablier de femme, à ce que j'ai pu voir par les cordons.... Nous sommes perdus, mes amis, je l'entends.... le voici.... le voici.... je le vois.... miséricorde ! Saint *Tongarini*, secourez-moi, ou il va m'avaler comme une huître.

—En disant ces mots, il se sauva sous un lit.

Le loup-garou que *Diego* avoit vu, étoit un vieillard septuagénaire, avec une barbe blanche, couvert de vieux haillons, qui remontoit l'escalier, et que la fuite et le tintamarre de l'*Espagnol* firent entrer dans notre chambre, pour le désabuser de la peur qu'il lui avoit causée innocemment.

Mes enfans, dit le vieillard, je ne suis point tout-à-fait si affreux que *monsieur*, qui est sous le lit, se l'imagine. Si j'ai l'air un peu hétéroclite, c'est que l'application que je donne aux sciences, me fait négliger mes accoutremens ; mais l'habit ne fait pas le moine.

Il y a cinquante-deux ans que je demeure dans le grenier ci-dessus, et d'où je ne sors que tous les lundis pour chercher ma provision hebdomadaire.

Je me suis renfermé très-jeune dans cette habitation, afin de vaquer plus librement, plus tranquillement à l'étude de la philosophie. Enfin, après bien des veilles et des travaux, je suis parvenu à finir un *traité de la science universelle*, que j'espère donner incessamment au public.

La première partie de ce *traité de la science universelle* consistera en cent soixante volumes *in-folio*, reliés en maroquin rouge, dorés sur tranche et sur plat, enrichis d'un grand nombre de planches, que j'aurai soin de ne faire graver que médiocrement bien, pour éviter la dépense, et me retirer un peu de mes autres frais.

Voici le plan de cet ouvrage.

Ayant établi de quelle manière l'esprit humain, grimant des individus aux espèces, des espèces aux genres, des genres prochains aux causes éloignées, forme presque à chaque pas une science nouvelle, je fais voir comment on parvient à la notion générale de l'esprit.

« Prêtez attention, je vous prie. »

L'existence, la possibilité, la substance, l'attribut, la durée, etc. sont des proprié-

tés générales de tous les êtres. J'examine ces propriétés à fond, et je forme de cet examen la science de l'être en général : d'où l'antologie (dont j'omettrai de vous parler, pour abréger) la pneumatologie, qui est la science de l'esprit, et la physique particulière.

« Attention, encore un coup, car c'est » de l'abstrait. »

Je divise la pneumatologie en trois branches. La première comprend la théologie naturelle ; d'où religion, sectes, hérésies, superstition, fanatisme ; d'où l'intolérance, la persécution, la cruauté, la mission du *duc d'Albe*, et le passe tems de *Charles IX*. La seconde de ces branches consiste dans la doctrine des esprits bons ou mauvais ; d'où les anges, les démons, les sylphes, les gnomes, les lutins, les spectres, les revenans : d'où les sorciers, les magiciens, les loup-garous ; d'où les visions, les extases, les possessions, les obsessions, les exorcismes ; d'où le paradis, l'enfer, le purgatoire, les lymbes ; d'où les prières pour les morts, les indulgences ; d'où la crédulité du peuple, l'arrogance des prêtres, les richesses des moines, et l'autorité du pape. Enfin, la troisième branche de la pneumatologie se distribue en science de l'ame raisonnable, en science

de l'ame sensitive, ou, si vous l'aimez mieux, en science de l'un et de l'autre à la fois.

Je passe ensuite aux deux facultés principales de l'homme, qui sont l'entendement et la volonté.

Comme ces deux facultés sont de leur nature assez bizarres, assez mutines, je charge la logique de diriger la première à la vérité, et la morale de plier la seconde à la vertu.

Je divise la logique en art de penser, en art de retenir ses pensées, et en art de les communiquer.

Je distingue dans l'entendement quatre opérations principales, ainsi que quatre branches différentes dans l'art de penser : l'une et l'autre de ces quatre branches se rapportent à chacune des opérations intellectuelles qui leur est propre.

Je ne sais si vous m'entendez, nous dit le vieillard ? — Pas trop, lui répondis-je. — Eh bien, répliqua-t-il, attribuez cela à la perte que j'ai faite des trois quarts de mes dents : redoublez votre attention, et passez quelque chose à ma vieillesse.

La mémoire naturelle et la mémoire artificielle sont deux mémoires : la première consiste dans une affectation d'organes, et la seconde dans la prénotion et

dans l'emblème ; ce qui s'appelle l'art de retenir, un peu différent de celui de transmettre.

Je divise l'art de transmettre, en grammaire et en rhétorique : la première comprend des signes, la prosodie, la syntaxe, la construction et autres signes de la pensée, tels que les gestes et les caractères.

Les caractères sont, ou idéaux, ou hiéroglyphiques, ou héraldiques. Les gestes sont les grimaces, les caresses, les soufflets, les coups de pieds au cul, et autres semblables gentilleses.

Quant à la rhétorique, je n'en traite que superficiellement ; je me borne à n'en faire découler que la déclamation, telle que celle du style de la plupart des auteurs, des harangueurs, des panégyristes, des prédicateurs, des avocats, et autres brâillards qui gagnent leur vie à étourdir les gens d'esprit, et à faire tourner la cervelle aux idiots.

« Je passe à la morale. »

La morale est générale ou particulière : la première sous-entend la science du bien et du mal moral, s'il y en a ; et celle d'être juste et vertueux, si on peut l'être.

La morale particulière comprend la science de ce que l'homme se doit à lui-même ; de ce qu'il doit à sa famille ; de ce qu'il

qu'il doit à la société en général; de ce qu'il doit à ses créanciers en particulier; ce que *Grotius*, *Cumberland*, *Puffendorff* et *Burlamaqui* ont fort bien développé dans leurs ouvrages: mais, pour le malheur de la France, on lit *Cujas* et *Bartole*, et on laisse là ces *messieurs*.

Voilà, mes enfans, en quoi consiste la première partie du *traité de la science universelle* que je vais mettre au jour.

La seconde partie de cet ouvrage sera de cent quatre-vingts volumes *in-folio*, reliés en basane, et ornés d'un aussi grand nombre de planches que la première: elle contiendra la *science de la nature*.

Je distribue la *science de la nature* en physique et mathématiques.

Observez, en passant, que je tire encore cette distribution de la réflexion, et de l'heureux penchant que le ciel m'a donné à généraliser les choses.

Comme j'ai connu par les sens les individus réels, les astres, les élémens, les météores, etc. j'ai pris en même tems la connoissance des abstraits.

Alors la réflexion m'ayant fait voir que des abstraits, les uns convenoient à tous les individus corporels, j'en ai fait l'objet de la physique générale: puis, ayant considéré ces mêmes propriétés en chaque

individu en particulier, avec la variété qui les distingue, j'en ai formé l'objet de la physique particulière.

Je passe à une autre propriété plus générale des corps, que je nomme quantité.

J'ai considéré la quantité sous différents points de vue, et j'en ai fait l'objet des mathématiques simples, des mathématiques mixtes, et des physico-mathématiques.

« De grace, écoutez, où je me tais. »

L'objet des mathématiques pures est la quantité abstraite nombrable, ou la quantité abstraite étendue. L'une est l'objet de l'arithmétique, l'autre est celui de la géométrie.

L'arithmétique se divise en arithmétique par signes : et en arithmétique par lettres : cette dernière s'appelle la *science des loups*.

Il y a autant de divisions et de sous-divisions dans les mathématiques mixtes, qu'il se trouve d'êtres réels dans lesquels on peut considérer la quantité.

La quantité considérée dans les corps, en tant que mobiles, ou tendans à se mouvoir, est l'objet de la mécanique.

La mécanique se divise en deux branches ; l'une comprend la statique, qui se distribue en statique proprement dite, et en hydrostatique ; l'autre comprend la dyna-

mique, qui se distribue en dynamique proprement dite, et en hydrodynamique, d'où la navigation et la balistique; d'où la découverte du Mexique, le bombardement d'Alger, et la puissance des Anglois.

« Je passe à l'astronomie géométrique. »

L'astronomie géométrique est l'objet de la quantité, considérée dans les mouvemens des corps célestes; d'où la cosmographie, l'uranographie, l'hydrographie, la chronologie, et l'art utile et admirable de faire des cadrans; d'où les cadrans horizontaux, verticaux, équinoxiaux, inclinés, déclinans, cylindriques, sphériques; d'où les cadrans analemmatiques, azimuthaliques, almucantariques, judaïques, italiques, babyloniques; d'où les cadrans germaniques, helvétiques, philosophiques, antiques, et quantité d'autres cadrans dont l'usage et l'importance sont connus partout l'univers, sur-tout chez les désœuvrés, les moines et les fainéans.

La quantité, considérée dans la lumière ou son mouvement, donne l'optique; d'où la catoptrique et la dioptrique; d'où les lunettes d'opéra, les bésicles de vieilles et les lunettes d'avares.

La quantité, considérée dans le son et ses propriétés, donne l'acoustique; d'où la

catacoustique et l'écho de *Woodstock* (a).

Enfin, la quantité, considérée dans l'air, donne la pneumatique; d'où la crépitologie, l'asthme, les vapeurs et l'art d'étouffer les chats sous une calotte de verre.

Mes enfans, je vais finir; je n'ai plus qu'un mot à dire de la physique particulière.

Je fais suivre à la physique particulière la même distribution qu'à l'histoire naturelle. Voici comment :

Les sens ayant procuré la connoissance des astres, de leurs mouvemens apparens, sensibles, etc. la réflexion a produit l'astronomie physique; d'où la connoissance des influences des planetes, des vertus de la pleine lune, les prédictions, les almanachs, etc.

(a) Le fameux écho de *Woodstock*, près d'*Oxford*, répète dix-sept syllabes pendant le jour, quand il fait un peu de vent, et vingt-quatre pendant la nuit; car alors l'air étant plus dense, les vibrations deviennent plus lentes, et l'on entend la répétition de plus de syllabes. V. le docteur *Plot*, dans son *histoire naturelle d'Oxford*. --- Il y a au nord de l'église de *Shidley*, dans la province de *Sussex*, un écho qui répète pendant la nuit ces vingt-une syllabes.

*Os homini sublime dedit, cælumque tueri
Jussit, et erectos. . . .*

V. le *Lexicon* de *HARRIS*, au mot écho.

Les sens ont fait connoître les météores, la réflexion a produit la météorologie; d'où la connoissance des goîtres du Tirol, et de la nécessité des parapluies.

Les sens ont fait connoître les plantes; la réflexion a produit la botanique, l'agriculture, etc. d'où l'art de cultiver les carottes, d'avoir des fraises à *Noël* et des melons aux *Rois*, en dépit de la nature.

Finalement, les sens ont fait connoître les animaux; la réflexion a produit la zoologie: d'où la médecine, l'anatomie, la physiologie, l'hygiène, la pathologie, la séméiotique et les trois branches de la thérapeutique; d'où le talent de désopiler le foie, la rate et le pancréas, en désopilant la bourse; et l'art de nous envoyer *ad patres*, un peu plutôt que nous ne le voudrions.

Voilà, mes enfans, en quoi consiste cette seconde partie, qui paroîtra peu de tems après la première.

Comme je n'ai que soixante-quinze ans, et que ma santé me promet de vivre encore un demi siècle, j'espère de voir quatre ou cinq éditions du *traité de la science universelle*, et de passer mon tems à le revoir, le corriger et l'augmenter, jusqu'à ce que *Vénus* passe sur le disque du soleil, ou que la sultane *Moscha* fasse une pi-

rouette sur le nombril de sa hauteur ; ce qui revient au même. Alors ayant observé ce passage , de mon grenier , j'emploierai le reste de mes jours à composer un ouvrage sur la conjonction des planetes. Adieu , mes enfans. — Ayant fini ces mots , le vieillard partit.

Diego , qui n'avoit bougé de dessous le lit pendant le discours du *vieillard* , sortit enfin de son réduit , en s'écriant qu'il n'avoit eu que trop de sujet d'être effrayé de ce qu'il avoit vu sur l'escalier. — Le *loug-garou* , continua-t-il , n'a repris sa figure humaine , en entrant dans cette chambre , que pour nous réciter les trois quarts du grimoire , et peut-être pour nous ensorceler tous. O maudit suppôt de *Béelzebub* et d'*Astaroth* ! que n'es-tu dans le fin fond de l'enfer avec les enchanteurs de Pharaon , *Simon le magicien* et le *ministre Bekker (b)* ! ou bien que n'es-tu réduit

(b) *Baltazar Bekker* , ministre calviniste à Amsterdam , soutient , dans son *monde enchanté* , que les diables n'ont aucun pouvoir sur les hommes , ou plutôt il insinue qu'il n'y a point de diables. Cet ouvrage ayant fait grand bruit , les magistrats d'*Amsterdam* le déposèrent ; mais comme c'étoit d'ailleurs un homme de mérite et fort savant , ils lui conserverent sa pension.

en cendres au milieu de la Greve , ainsi que le furent *Urbain Grandier* à Loudun , et *Gofredy* à Marseille ? Mais non , je ne puis avoir la satisfaction de te voir brûler vif en ce monde , avant que tu partes pour l'enfer , ton héritage. Les tribunaux , les magistrats , à force de ne plus croire au diable , ne croiront bientôt plus en Dieu ; car rien n'approche plus de l'athéisme , que de nier la possibilité , la réalité des sortilèges , des enchantemens , des maléfices , des pactes avec le diable , et du sabat. Aussi , depuis cet indigne relâchement de la justice envers les sorciers , nous voyons journellement des effets terribles de la puissance de Satan , et de la méchanceté de ses ministres. Tantôt une sécheresse excessive brûle les campagnes , et fait périr les récoltes ; tantôt des pluies continuelles font déborder les rivières qui inondent les villes et villages , entraînent les maisons , les ponts , les écluses , etc. tantôt une grêle affreuse hache en pièces les arbres , les vignes , les moissons , et écrase jusqu'aux hommes et aux animaux : d'un autre côté , ce sont des incendies , qui consomment des cités entières ; des tremblemens de terre , qui bouleversent des royaumes ; des volcans de soufre et de feu , qui embrasent des provinces ; des guerres sanglan-

tes, qui ruinent et désolent les plus belles parties du monde; des pestes horribles, qui ravagent perpétuellement quelques contrées de la terre : joignez à cela un poison cruel répandu dans l'air, qui, depuis quelque tems, fait périr les bestiaux; un venin subtil, qui, répandu dans le sang de la moitié des hommes, attaque l'espece humaine jusque dans les sources de la génération : ajoutez encore les médecins, les charlatans avec leurs sachets-anti-apoplectiques, leurs poudres, leurs baumes, leurs pilules, leurs teintures stomachiques, puis les avocats et les procureurs, qui trompent et ruinent les plaideurs; les financiers, qui sucent le sang du peuple; les riches, qui foulent aux pieds les pauvres, et qui se méprisent ou se haïssent les uns les autres; *item*, le froid, le chaud, la misere et mille autres maux qui nous assiegent sans cesse le corps et l'ame. Que l'on dise alors qu'il n'y a point de sorciers, et que le regne de Satan ne commence pas à prendre le dessus sur celui du Seigneur. O tems ! ô mœurs ! ô monde malheureux, ensorcelé et corrompu !

Il faut avouer, dit le *Compere*, que ce vieillard est un insupportable bavard : où peut-il avoir pêché cet impertinent discours? Je n'aurois assurément point eu la

patience de l'entendre jusqu'à la fin , si je n'eusse observé , parmi les sottises qu'il débitoit , certain ordre de choses qui me plut beaucoup. En effet , si quelqu'un avoit à faire un *traité , suivi , raisonné , doctrinal , de toutes les sciences que l'homme peut désirer de savoir* , je lui conseillerois de suivre ce plan pour former le *système figuré des connoissances humaines* , qu'il devroit mettre à la tête de son ouvrage : mais pour peu qu'il entrât de philosophie dans ce *traité suivi , raisonné , doctrinal de toutes les sciences* , il ne seroit point praticable ; les vrais dévots s'en scandaliseroient ; les hypocrites crieront à l'*athée , au philosophe* ; les ministres , les courtisans , et ceux qui ont intérêt que le peuple demeure simple et sot , crieront *au raisonneur , au mutin , au mauvais citoyen* , et l'auteur en seroit quitte à bon marché si , après avoir vu supprimer ou brûler son livre , on lui laissoit la liberté de s'aller jeter dans la riviere la tête la premiere. Tel est le génie de ma chere nation. Un vieillard , à demi timbré , s'est enfermé pendant cinquante-deux ans dans un grenier , pour éviter les importunités des sots , la persécution des méchans , et pour écrire en liberté. Que doit donc faire un homme qui a son bon sens ? O tems ! ô mœurs !.... ô divine philosophie ! dans quel coin de la terre êtes-vous retirée ?

CHAPITRE VI.

Le Compere Mathieu se répand dans le monde. Persécution qu'il essuie. Autre persécution. Désespoir de Diego. Son triomphe.

J'AI dit dans le chapitre précédent, que le *compere Mathieu* étoit aux gages d'un libraire : mais, comme ces gages suffisoient à peine pour la dépense du ménage et notre entretien, et que les *ducs* et les *marquis* vivoient en bonne intelligence, le *Compere*, qui commençoit à être connu dans la république des lettres, travailla pour son compte, et débuta par un chef-d'œuvre : ce fut son *traité de cracologie*.

Comme il connoissoit l'ignorance des quatre-vingt dix-neuf centiemes des libraires, qui ne savent point apprécier les choses, et l'injustice et l'avidité du reste, qui, sachant connoître le mérite d'un ouvrage, ne le paient point sa valeur, il fit vendre son livre à un de ces messieurs, le vendit lui-même à un autre, auquel il l'escroqua ensuite pour le revendre à un troisieme. Il arriva de là que les trois li-

braires crierent *haro* sur le *compere Mathieu* ; que celui-ci, comme philosophe , en rit , et que le *traité de cracologie* fut vendu ce qu'il valoit.

Un si heureux début ne tenta point le *Compere* de se remettre auteur à gages , il continua de travailler pour son compte ; et , malgré la prudence de messieurs de la librairie , il trouva toujours le moyen de se faire bien payer de ses ouvrages ; ce qui le mit en état de prendre un quartier dans le voisinage de notre hôte le vinaigrier , et de créer deux nouvelles charges en faveur de *Diego* et moi ; celle de laquais fut le lot de l'*Espagnol* ; celle de valet-de-chambre-secretaire fut le mien.

Il s'en falloit beaucoup que la philosophie eût rendu le *Compere* misanthrope , sournois , bourru , fantasque , et tel que certains philosophes le sont ; au contraire , il étoit enjoué , poli , ouvert et gracieux. Ces belles qualités , jointes à une figure très - avantageuse , le faisoient désirer et rechercher dans les cercles les plus distingués de *Paris* : mais cela ne dura qu'un tems ; il éprouva bientôt que l'inconstance et l'ingratitude sont le propre des grands.

Il avoit composé , chanté , publié quelques couplets un peu caustiques (et cela

le plus innocemment du monde), contre quelques personnes de condition , desquelles il éprouvoit journellement les bontés. Ces personnes , piquées de cette bagatelle , s'aviserent de décrier le pauvre *Compere* , comme un esprit méchant et dangereux , en un mot , comme un monstre et comme une peste dans la société.

Le *compere Mathieu* avoit l'esprit trop bien fait pour se formaliser de l'injustice et de la lâcheté de ce procédé ; il savoit que le vrai mérite et la philosophie furent de tout tems en butte à la malignité ; il se contenta de renoncer à tout commerce avec les hommes , et de ne s'occuper désormais qu'à écrire.

En consequence de cette résolution , il ne sortoit plus , il travailloit sans relâche. Pour toute récréation , il s'amusoit de tems en tems à faire quelques légères observations sur le gouvernement ; lorsqu'il y en avoit un cahier , *Diego* alloit le vendre à un libraire honnête et discret : cela servoit aux menues dépenses du ménage.

Nous jouissions d'une tranquillité digne d'être enviée , lorsqu'un soir l'enfer suscita un exempt , deux sergents , trois recors et six pousse-culs , qui vinrent enlever mon pauvre *Compere* , ses papiers , ses effets et l'heureuse cassette qui contenoit toute notre ressource et notre espoir.

Lorsque ces scélérats furent partis , je dis à l'*Espagnol* , que cet événement avoit pétrifié : hé bien , *seigneur Diego* , voici bien une autre affaire que la rencontre du chebec Algérien. — Ah ! les malheureux , s'écria-t-il , de venir ainsi enlever mon maître , le plus grand , le plus profond , le plus sublime et le plus honnête des philosophes de la terre ! Ah ! les barbares , de nous laisser sans un sou ! . . . Le révérend *pere Jean de Siguença* le disoit bien un jour dans son sermon sur l'enlèvement du *prophete Elie* , que l'on avoit substitué la rapine au désintéressement , et la violence à la charité. Ah ! *pere Jean de Siguença* , où êtes-vous ? que n'étiez-vous ici pour confondre , ou plutôt excommunier ce maudit exempt , avec ses deux sergents , ses trois recors et ses six pousser-culs !

Heureusement que nous n'étions point tout-à-fait si pauvres que *Diego* le croyoit : il me restoit encore dix écus ; mais qu'étoit-ce que ces dix écus pour deux hommes qui n'avoient que cela pour toute ressource ? L'*Espagnol* avoit été autrefois comédien , sauteur , laquais , écrivain , cocher , colporteur , suisse , poète , et pouvoit l'être encore ; mais moi , qui ne suis qu'un sot , qu'un malotru , à quoi pouvois je servir ?

Ayant passé la nuit dans les plus affreuses réflexions , le lendemain matin nous louâmes un galetas chez le fossoyeur de *saint Médard* ; et nous employâmes le reste du jour et les quatre suivants , à tâcher de découvrir les traces du malheureux *compere Mathieu* ; mais nos peines et nos recherches furent inutiles.

Le soir du cinquieme jour nous nous trouvâmes plus désolés que jamais. Nous venions de faire , dans un morne silence , le plus léger des soupers , lorsque *Diego* s'écria d'une voix lamentable , ah ! si je n'avois point oublié le métier de poète , je pourrois mettre en vers l'*office de l'immaculée conception* , ou paraphraser le *libera* , et tirer de l'un ou de l'autre de ces deux ouvrages , de quoi subsister quelque tems ; mais , hélas ! j'ai oublié le métier de poète. . . . Ah ! si je n'avois point oublié le métier de comi-tragi-sauteur , je trouverois peut-être de l'emploi ; mais , hélas ! j'ai oublié le métier de comi-tragi-sauteur , ainsi que le métier de poète. . . . O très-chaste et très respectable recteur des *jésuites de Saragosse* ! très-pieux et très-humble prélat *Monsignor Tongarini* ! très-charitable et très-loyal Israélite *Eléazar* ! et vous , ô chef-d'œuvre de la nature , incomparable *Rachel* ! votre serviteur et

votre ami *Diégo - Arias - Fernando de la Plata*, y *Rioles*, y *Bajalos*, se trouve sans ressource, sans appui et sans consolation. . . . Cher compagnon, continuait-il en m'embrassant, allons de ce pas accomplir mon voyage de *saint Jacques de Compostelle en Galice*; allons accomplir mon vœu. Ensuite, comme le recteur des *jésuites de Saragosse* m'a dit cent fois que les saints de son ordre ont le cœur bon, nous tâcherons de nous les rendre propices, en visitant leurs reliques, et les lieux où ils veulent être honorés.

Nous commencerons par le bonnet de *S. Anchieta*, à *Orence (a)*; puis nous visiterons le foiede *S. Forget*, à *Astorga (b)*;

(a) Lorsque la pere *Anchieta*, jésuite et missionnaire dans le *Brésil*, avoit trop chaud, il ordonnoit aux poules de s'élever en l'air, et de lui faire un parasol de leurs ailes, ce que les poules exécutoient à l'instant, au grand étonnement des spectateurs. Voyez *JOUVENCI, histor. societ. lib. 23, p. 766.*

(b) L'an 1649, le pere *Forget*, recteur des *jésuites de Metz*, vendit aux ursulines de *Mâcon*, une maison située dans la première de ces deux villes, pour la somme de 80000 francs messins. Ces religieuses avoient fait cette acquisition sur la bonne foi du pere jésuite, et s'en étoient rapportées à son estimation. Mais ayant reconnu que cette estimation étoit fondée sur de faux

64 LE COMPÈRE

la brayette de *S. Mena*, à *Toro* (c); — le scrotum de *S. Baltazar*, à *Ségovie* (d); — le toupet de *S. Gonzalès*, à *Colmenar* (e);

contrats et de faux plans, que le recteur leur avoit fait voir sans songer à aucun mal, ces impertinentes nonains eurent l'audace d'intenter un procès à l'homme de Dieu; et par une prévarication inouïe, le parlement de *Metz* ordonna que les parties seroient remises au même état qu'avant le contrat, à moins que les jésuites n'aimassent mieux se contenter, pour tout prix de ladite maison, de la somme de 18000 liv. tournois. *V. la morale pratique, et les registres du parlement de Metz.*

(c) Le pere *Mena*, poussé du louable désir de propager son espece, fit accroire à une *béate*, sa pénitente, que le ciel lui avoit inspiré de coucher avec elle: il vint tant d'enfants de ce charmant accouplement, que l'inquisition fit arrêter le jésuite *Mena*. Mais ses confreres ayant trouvé le moyen de le faire évader, il s'enfuit à *Gênes*, où il se fit juif, pour voir s'il ne pourroit pas travailler plus tranquillement à la vigne du Seigneur, dans le judaïsme, que dans le christianisme. *V. IDELFONSE, évêque de Malaga, dans son théâtre jésuitique, pag. 25.*

(d) Un bourgeois de *Caparença* ayant trouvé le frere *Baltazar* en flagrant délit avec sa femme, le tua sur le champ, sans considérer que le fait d'un jésuite ne peut qu'honorer la couche d'un honnête homme; ce qui est bien douloureux. *V. le théâtre jésuitique, p. 398.*

(e) Le pere *Gonzalès Alveria*, ayant obtenu la permission de prêcher l'évangile dans le *Monomotapa*, fut inspiré du ciel d'y faire le métier d'espion; ce que les *Monomotapiens* ayant

— l'anus

— l'anus de *Gombar*, à *Toledo* (f); — les boyaux de *S. Pierre d'Avilès*, à *Truxillo* (g); — le bout du nez de *S. Mariana*, à *Badajox* (h); — l'échine de *S. Santarel*, à

reconnu, pendirent le saint homme; et depuis ce tems-là personne ne s'avisa d'aller en ce pays pour le même sujet. *V. l'hist. des jésuites, tom. 2, pag. 24, SACH. lib. 5.*

(f) Le pere *Gombar*, recteur des jésuites de *Montepulciano* en *Toscane*, ayant été convaincu de s'amuser à certain petit jeu assez commun en *Italie*, fut honteusement chassé de ladite ville par les habitans, ainsi que tous les jésuites qu'il avoit sous ses ordres; ce qui est bien dur assurément. *V. l'hist. jésuitique, pag. 262. --- SACHIN. lib. 5, n^o. 107 et suiv.*

(g) L'amour que la société a toujours eu pour son prochain poussa les jésuites de *Seville* à tirer à eux l'argent de plusieurs personnes, nommément d'une très-grande quantité d'ouvriers et d'artisans, et cela sous prétexte de faire valoir cet argent. Lorsqu'ils se virent une somme d'environ 45000 ducats, le pere *Pierre d'Avilès*, provincial de l'*Andalousie*, qui savoit que l'argent est l'hameçon avec lequel le diable tire les ames à lui, persuada à ses confreres de faire banqueroute; ce qu'ils firent le plus joliment du monde. *V. IDELFONSE, évêque de Malaga, en son théâtre jésuitique, pag. 378.*

(h) Le parlement de *Paris*, toujours prêt à interpréter les choses à rebours, fit brûler les œuvres de *Mariana*, parce que ce bon pere y avoit dit quelque part que le régicide est une action digne de louange, glorieuse, héroïque, et qu'il gémissoit qu'il y en eût si peu qui se portassent à une démarche si généreuse. Voyez *M. DE THOU, tom. 15, pag. III et III2.*

66 LE COMPÈRE

Iorca (i) ; — les ongles de *S. Suarès* ; à *Pénaflour* (k) ; et le nombril de *S. Lorrin* , à *Séville* (l).

Là, nous entrerons à l'hôpital pour nous reposer pendant quelques jours , et nous réciterons tous les matins les quinze oraisons de *sainte Brigitte* , pour que nous continuions notre pèlerinage en santé.

De *Séville* nous irons visiter le pancréas de *S. Guerret* , à *Lebrixa* (m) ; — la rate de *S. Gonthieri* , à *Monda* (n) ; les fesses

(i) Le 13 mars 1626, les œuvres du pere *Santarel* furent brûlées par arrêt du même parlement, et à peu près pour la même bagatelle. *Collatio judiciorum*, pag. 204, 205.

(k) Le 26 juin 1614, les œuvres du pere *Suarès* furent brûlées par arrêt du même parlement, et toujours pour la même chose. *V. ubi sub.*

(l) Le pere *Lorrin* étoit un homme terriblement porté pour le bien de la religion et pour le repos de l'état. L'on en peut voir un échantillon dans son *commentaire sur le pseume 105*, où, après avoir loué l'action de *Phinées*, *ui tua Zambri et Cosbi*, il rapporte ces vers de *Séneque*.

. . . . *Victima haut ulla amplior*
Potest, magisque opima mactari jovi,
Quam rex iniquus.

(m) Le pere *Guerret*, professeur du bienheureux *Jean Châtel*, fut banni de France pour avoir enseigné qu'on peut tuer les rois. *V. MEZERAI, abrégé chron. pag. 436 et suiv.*

(n) Le pere *Gonthieri* eut le courage, dans

de *S. Boitet*, à *Grenade* (o); — la barbe de *S. Comolet*, à *Guadix* (p); — l'oreille de *S. Aubigny*, à *Lorca* (q); — le fémur de *S. Guignard*, à *Murcie* (r); — l'épiglotte de *S. Varade*, à *Valence* (s); la

un de ses sermons, d'exhorter *Henri IV* d'exterminer tous les huguenots; mais ce prince, encore, hérétique dans l'ame, négligea malheureusement un avis si salutaire. *V. M. DE THOU*, tom. 15, pag. 85.

(o) (p) Les peres *Boitet* et *Comolet* furent les glorieuses trompettes de la sainte ligue. Le pere *Comolet*, prêchant un jour à *St. Barthélemi*, crioit dans le saint enthousiasme qui l'agitoit : *il nous faut un Aod; fût-il moine, fût-il soldat, fût-il berger, il nous faut un Aod.* Peu de tems après il vint un moine, qui fut cet Aod. *V. la seconde apologie pour l'université de Paris*, pag. 169 et 170; item le recueil touchant l'hist. du pere *JOUVENCI*, pag. 222.

(q) Le bienheureux pere d'*Aubigny* fut le confesseur de *Ravaillac*, et le confident de ses révélations. *V. la fin des mémoires de CONDÉ, et les mémoires de SULLI.*

(r) Le pere *Guignard* s'étoit amusé à faire quelques petits libelles contre *Henri III* et *Henri IV*, et à soutenir certaines propositions, qu'on appelloit *exécrables*. Pour cela il fut pris, emprisonné, pendu et écartelé. La société perdit en lui un des meilleurs sujets qu'elle eût alors. *V. la chron. novenaire*, pag 433 et suiv. --- *MEZERAI*, abrégé chron. tom. 3, p. 417.

(s) Le pere *Varade*, en vertu de son ministère, bénit et encouragea *Barriere* pour assassiner *Henri IV*; mais le mal-adroit manqua son coup. *V. jus reg. p. 334.*

grosse dent de *S. Alagon*, à *Tortose* (t);
— le sabre de *S. Ignace*, à *Montferrat* (u);
et le prépuce de *S. Girard*, à *Toulon* (x).

De *Toulon* nous nous embarquerons
pour *Naples*, où, après avoir vu la liqué-
faction du sang de *saint Janvier*, nous irons
visiter les sourcils de *S. Morao*, à *Béné-
vent* (y); — les paupieres de *S. Guyot*,

(t) Le pere *Alagon* étoit l'homme du monde
le plus généreux : il promit un jour 50000 écus et
la grandesse d'Espagne au capitaine *la Garde*,
pour assassiner le même prince. Factum du cap.
la GARDE, au 4 volume de *L'ESTOILE*.

(u) Tout le monde sait que *St. Ignace* pendit
son épée et son poignard à un des piliers de
la chapelle de la vierge, à *Montferrat*, le jour
qu'il se voua son chevalier.

(x) L'édifiante histoire du bienheureux pere
Girard, et de sa chere fille la *Cadiere*, est
assez connue.

(y) *Cam-hy*, empereur de la Chine, eut
neuf fils. Il désigna le quatrieme, nommé *Tum-
cim*, pour son successeur. Le pere *Morao*,
mécontent d'une disposition si contraire aux
louables projets qu'il avoit dans la tête, fit
révolter le neuvieme fils de cet empereur contre
son frere *Tum-cim*; mais le diable, qui
est toujours aux aguets pour traverser les plus
saintes entreprises, fit échouer celle ci. Le pere
Morao fut pris et martyrisé, ainsi que le prin-
ce qu'il vouloit mettre sur le trône. V. les
lettres de M. Fabre, protonotaire apostolique,
et les anecdotes de la religion de la Chine,
ch. 5. et suiv.

à *Capoue* (z); — et le gosier de *S. Boddens*, à *Ostie* (a). — Puis nous irons à *Rome* faire notre priere sur le tombeau du *S. prelat Tongarini*, et baiser la pantoufle du *S. pere*. De *Rome* nous passerons en *terre sainte*; nous irons à *Nazareth*, à *Bethléem*, à *Jérusalem*, à *Capharnaum* et à *la Mecque*. De là nous reviendrons à *Constantinople*, où nous demanderons au *Kislar Agasi* s'il n'auroit point entendu parler de *Rachel*. De *Constantinople* nous reviendrons à *Venise*, nous y saluerons le *juif Eléazar*; et nous y ferons une

(z) *François Martel*, prêtre de la paroisse d'*Entréan*, près de *Dieppe*, convaincu d'avoir voulu attenter à la vie de *Louis XIII*, par les conseils du pere *Guyot*, ainsi que de quelques autres petites fredaines, fut condamné, par le parlement de *Rouen*, à être brûlé vif; ce qui fut exécuté. Le révérend pere *Guyot* auroit certainement subi le même sort; mais il se sauva. V. *l'examen des quatre actes, édit de Paris*, 1643.

(a) L'an 1638, le pere *Boddens*, recteur des *jesuites* de *Mastricht*, le pere procureur de la même maison, le pere gardien des *recollets*, et un brasseur de biere, nomme *Landsman*, fâchés de voir cette ville au pouvoir des hérétiques, entreprirent de la livrer aux *Espagnols*; mais ayant été malheureusement découverts, les deux *jesuites* et le *recollet* furent décapités, et le *Landsman* pendu. V. *l'hist. des Pays-Bas*, tom. I, pag. 289.

confession générale , pour nous mettre en état de finir dignement notre pèlerinage. De *Venise* nous viendrons à *Belluno* , visiter la mâchoire inférieure du patriarche *Busenbaum* (*b*) ; — la verrue de *saint Criminal* , à *Inspruck* (*c*) ; — le tibia de *S. Personni* , à *Landsberg* (*d*) ; — le gosier de *S. Holte* , à *Ausbourg* (*e*) ; — la savatte

(*b*) L'histoire du patriarche *Busenbaum* , et de son commentateur *la Croix* , est trop connue pour être mise ici.

(*c*) Le pere *Criminal* étoit aussi vaillant soldat que zélé prédicateur ; il se mit à la tête de ceux de *Remanacor* , aux Indes , pour forcer les *Badages* à embrasser l'évangile ; mais malheureusement pour lui et pour la religion , il fut tué au premier combat qu'il donna contre ces infidèles. ORLAND. n^o. 112.

(*d*) Le pere *Personni* , déguisé tantôt en soldat , tantôt autrement , parcouroit les maisons des catholiques en Angleterre pour les exhorter de favoriser les projets du pape *Pie V* , et du roi d'Espagne contre ce royaume. C'est bien dommage que ces saintes entreprises ne réussissent pas , il en seroit résulté un bien infini pour la catholicité. V. RAPIN - THOIRAS , tom. 6 , p. 300 et suiv.

(*e*) Le pere *Holte* avoit persuadé un nommé *Patrice Culen* , et d'autres Anglois , d'assassiner la reine *Elisabeth* ; il les avoit même confessés et communiés pour les encourager davantage ; mais le coup manqua , et ces confessions et communions furent en pure perte. V. act. in prodit. p. 50 et suiv.

de *S. Walpold*, à *Strasbourg* (f); — la moustache de *S. Briant*, à *Landau* (g); — le crâne de *S. Kervin*, à *Nanci* (h); — l'index de *S. Campian*, à *Toul* (i); — le gigot de *S. Tesmond*, à *Metz* (k); — la rotule de *S. Gerard*, à *Verdun* (l); — la vessie de *S. Oldecorne*, à *Sedan* (m); — et la fressure de *S. Garnet*, à *Mezieres* (n); — Puis, ayant fait à *Rheims* une neuvaine à la sainte Ampoule, nous viendrons attendre ici que le ciel ait pitié de nous en faveur de notre dévotion.

(f) Le pere *Richard Wapold* avoit engagé *Edouard Squirre* d'empoisonner la même princesse; mais cet *Edouard Squirre* ne fut pas plus adroit que *Patrice Culen* et ses compagnons. *V. le catéchisme de PAQUIER, p. 212, etc.*

(g) (h) (i) Les peres *Briant*, *Kervin* et *Campian* voulurent aussi attenter à la vie de cette princesse, mais ils ne réussirent pas mieux qu'*Edouard Squirre* et *Patrice Culen*; ils furent martyrisés le premier décembre 1581. *V. M. DE THOU, tom. 8. pag. 541 et 542.*

(k) (l) (m) (n) Voici le plus beau coup de jésuite que l'on ait jamais vu; c'est la conjuration des poudres; mais ce coup ayant manqué, comme bien d'autres, les jésuites *Oldecorne* et *Garnet*, qui y avoient participé, furent pendus et éventrés, et leurs confreres *Tesmond* et *Gerard* se sauverent, de peur qu'on ne leur jouât le même tour. *V. MEZERAI, abrégé chron. tom. 3, pag. 522. --- M. DE THOU, et les actes in prodit. p. 173, etc.*

C'est fort bien dit , seigneur *Diego* , dis-je à l'*Espagnol* ; mais il me semble que vous pourriez bien nous tirer de la misere , sans avoir obligation à une kirielle de saints du calendrier des *jésuites*. Vous êtes encore jeune , dispos , vigoureux ; essayez de vous remettre à faire quelques sauts de carpe , quelques tours de force , quelques équilibres , etc. Vous savez que le *paillasse* de la grande troupe de la foire va quitter , pour entrer chez les *peres de l'oratoire* ; pour peu que vous approchiez de ce que vous dites avoir su autrefois , je vous garantis sa place. — Par *sainte Armelle* ! tu dis vrai , répondit *Diego*. — En même tems il étendit la couverture de notre grabat au milieu du taudis , se mit à faire quelques cabrioles , quelques moulinets , quelques gambades , et me dit : comment trouves - tu cela , *Jerôme* ! Tout au mieux , seigneur *Diego* , répondis-je : si les convulsionnaires de *S. Pâris* en savoient faire autant , l'incrédulité seroit plus rare. — O l'incomparable ! ô l'admirable ami *Jerôme* ! s'écria *Diego* , tu viens de me faire penser à une chose. Je veux avoir aussi des convulsions moi : il n'y a point de mal à cela , c'est pour la gloire de Dieu , pour confondre l'incrédulité des impies , et chasser la misere qui va nous égorger. Le recteur des *jésuites*
de

de Saragosse m'a toujours dit qu'on méritoit doublement lorsqu'on savoit concilier la religion avec ses intérêts : en voici l'occasion , mon cher *Jerôme* , ne la laissons pas échapper.

Le lendemain *Diego* prit deux béquilles , et se traîna sur le tombeau du *bienheureux Pâris* , dans le cimetièrè de *S. Médard*. Il n'y est pas un quart-d'heure que d'horribles convulsions le saisissent ; il fait des grimaces et des contorsions effroyables ; les assistans , remplis d'admiration , s'écrient : miracle ! miracle ! L'église et les environs se remplissent d'un peuple innombrable : c'est à qui verra , à qui touchera le seigneur *Diego*. — Serviteur de Dieu , lui crie-t-on , y a-t-il long-tems que vous êtes affligé ? — Il y a quinze ans , répond-il en continuant ses cabrioles. — Que vous êtes heureux , ajoute-t-on , vous ne viendrez point ici huit jours sans être guéri.

Lorsque la scene fut finie , et que la foule du monde fut dissipée , *Diego* revint au logis , jeta ses deux béquilles , et me dit : mon cher *Jerôme* , je n'ai fait de ma vie de pareils sauts ; je croyois avoir cinq légions de diables dans le corps , tant le zèle de notre sainte religion m'animoit. Cependant cette affaire fait grand bruit,

et je ne sais. . . . Il prononçoit ces mots lorsque le sieur *Chaulin*, prêtre et docteur en la faculté de théologie, arriva. Le saint homme sauta au cou de *Diego* en versant un torrent de larmes, et lui dit : mon cher frere en Jesus-Christ, benï soit le moment qu'il a plu au ciel de vous inspirer de venger l'honneur de la religion par une très - sainte, très - licite et très - pieuse fraude. Continuez, je vous prie ; ne démentez point votre premiere démarche ; attendez tout de la bénédiction de Dieu, de la protection de *S. Augustin*, et de la reconnoissance des hommes ; en même tems il lui donna une bourse de vingt *louis*. — Adieu, ajouta-t-il ; souvenez-vous de vous trouver guéri dans huit jours, et de faire place à d'autres.

Lorsque le prêtre *Chaulin* fut parti, peu s'en fallut que les convulsions ne me prissent à mon tour ; mais ç'eût été de ces convulsions occasionées par la joie qu'un malheureux ressent, quand il passe inopinément du plus triste état, à une situation heureuse et inespérée.

Diego, plus persuadé que jamais de la sainteté et de l'utilité de l'action, continua la huitaine sur le même ton, se surpassa le huitieme jour, jeta ses deux béquilles, et marcha aussi droit qu'il eût jamais fait.

A la vue du prodige, les exclamations recommencent ; *Diego* publie que sa confiance au *bienheureux Pâris* l'a amené de *Bilbao* en *Biscaye* : le vinaigrier, le fossoyeur et vingt autres personnes attestent (o) l'avoir connu impotent depuis qu'il est à *Paris* : deux cents autres témoins certifient de la réalité de ses convulsions et de sa guérison : procès-verbaux et autres actes juridiques sont dressés sur le tout ; l'admiration, le zèle et la dévotion du peuple redoublent : la foule des paralytiques et des culs-de-jatte devient innombrable sur le sépulcre du *diacre* : le *prêtre Chaulin* apporte vingt autres *louis*, et y joint les remerciemens de tous les appellans et réappelans de France : *Diego* et moi allons loger dans le quartier du *Palais Royal*, et nous retrouvons le *Compere Mathieu* dans un bordel de la rue du *Chantre*.

(o) Lisez tous les miracles opérés par le sot *Pâris*, à la vue des sots *Parisiens*, et vous les verrez tous étayés d'attestations tout aussi dignes de foi.



CHAPITRE VII.

Le Compere Mathieu raconte ce qui lui est arrivé depuis son enlèvement. Il rencontre son condisciple Whiston. Entretien qu'ils ont ensemble.

AUSSI-TÔT que *Diego* eût reconnu le *Compere*, il se jeta à ses pieds, et s'écria de toutes ses forces ; — O mon bienfaiteur ! ô le plus célèbre, le plus honnête de tous les philosophes de la terre ! est-ce vous ou votre ange gardien que je vois ? . . . Oui c'est vous . . . Ah ! mon cher *Jerôme* ! le ciel nous a rendu notre pere . . . O mon maître ! apprenez nos peines et notre bonheur.

Lorsque ce maudit exempt, avec ses deux sergens, ses trois recors et ses six pousse-culs, vous eût enlevé, ainsi que votre cassette, nous nous trouvâmes, le pauvre *Jerôme* et moi, les plus affligés de tous les hommes. Je résolus, dès ce triste moment, de parcourir l'*Espagne*, l'*Italie*, la *Palestine*, l'*Arabie*, la *Turquie* et l'*Allemagne*, pour conjurer les plus grands saints du paradis de vous rendre à nos

vœux , et nous préserver de la misere effroyable qui alloit nous attaquer. Mais il étoit écrit que nous vous reverrions , et que nous éviterions cette misere que nous craignons , sans faire un si long voyage.

Je devins boiteux , paralytique , ensorcelé , par zele de religion : en récompense , je fus redressé , guéri , admiré , remercié , enrichi , et vous m'êtes rendu , ô l'archi-patriarche de la philosophie ! — A ces mots *Diego* s'arrêta , et demeura prosterné aux pieds du *Compere* , poussant des soupirs épouvantables.

Les exclamations , la posture , les soupirs et la figure de l'*Espagnol* effrayerent tellement les deux nymphes et une vieille qui étoient là , qu'elles s'enfuirent dans le grenier de la maison. Le *compere Mathieu* , qui ne comprenoit rien au discours de *Diego* , se proposa de rassurer un autre jour les fugitives , et vint à notre nouvelle demeure , où , après avoir entendu le récit de l'aventure de *S. Médard* , il nous conta ainsi la sienne.

L'exempt m'ayant arrêté , comme vous savez , me fit entrer dans un *fiacre* qui l'attendoit dans la rue , se mit à côté de moi ; deux de ses recors , qui tenoient ma cassette et mes papiers , s'assirent vis-à-vis ; deux pousse-culs monterent der-

riere la voiture. Quelques minutes après notre départ , j'entendis un cri , et le *fiacre* s'arrêta. Cinq hommes masqués , ayant l'épée à la main , se présentèrent à la portiere , et nous firent mettre pied à terre. L'exempt , qui étoit un spadassin , voulut raisonner , on le tua : l'un des recors voulut se mutiner , on l'écrasa ; l'autre voulut se défendre , on l'égorgea ; un pousse-cul voulut crier , on l'étrangla : son camarade , plus prudent , se sauva ; les étrangers , m'ayant examiné , se sauverent à leur tour : et , comme le *guet* , que le peuple appelloit de toutes ses forces , alloit venir , je pris le parti de les suivre , sans avoir eu le tems de ramasser ma cassette.

Assurément , dis-je au *Compere* , vous devez votre délivrance à la méprise de ces cinq personnes masquées. — Pour moi , dit *Diego* , je l'attribue à un miracle : il n'est point naturel que cinq hommes attaquent , au milieu de *Paris* , un *fiacre* contenant un exempt , deux recors , trois pousse-culs , un philosophe et une cassette. Ce n'est point la première fois que le ciel prend visiblement la défense de la vertu et de l'innocence opprimées. Je soutiens donc que les libérateurs de mon maître étoient au moins les cinq *freres Macchabées*. — Le *Compere* se mit à rire de

l'expression de l'*Espagnol*, et continua ainsi :

Ayant couru environ un quart-d'heure, je me trouvai près de la *place Vendôme*. Comme je n'étois point poursuivi, j'entrai dans un café, pour réfléchir sur le parti que j'aurois à prendre dans cette extrémité. Il n'étoit point prudent d'aller vous retrouver ; il ne l'étoit pas davantage de vous faire dire de venir chercher la moitié de dix pistoles que j'avois dans ma bourse, je résolus donc de louer un cabinet dans ce quartier, en attendant l'occasion de travailler à notre réunion. Depuis ce tems-là je demeurai caché dans ma retraite, et je n'en sortis qu'hier au soir, pour aller chez un frippier troquer l'habit brun que j'avois lorsqu'on m'arrêta, contre le surtout rouge dont vous me voyez vêtu.

En revenant de chez le frippier, la curiosité me prit d'entrer dans le même café, pour écouter si l'on ne parleroit point de mon aventure. Je n'y fus pas deux minutes, que les deux sergens qui avoient aidé à m'arrêter, entrèrent, et se mirent à jouer une partie d'échecs sur la table contiguë au coin où je m'étois tapi, de sorte que je ne pouvois sortir sans déranger l'un ou l'autre de ces deux hommes. Pour comble de malheur, l'un

d'eux ne manquoit point un coup d'échec qu'il ne s'en plaignît à moi : *que pensez-vous de ma bévue*, me disoit-il à tout moment ? *je suis presque aveugle aujourd'hui ; je ne vois les coups que lorsqu'ils sont passés*. Jugez de ma contenance en pareil cas , et du besoin que j'avois de toute ma philosophie , pour m'empêcher de me trahir moi-même. Lorsque la partie fut finie , l'un de ces messieurs dit à son camarade : es-tu sûr que c'est lui , et qu'il est sorti ce soir de son logis ? — Oui , répondit l'autre , un de mes émissaires l'a reconnu : il porte le même habit brun qu'il avoit lorsqu'il fut arrêté ; j'ai posté quatre de mes gens pour le guetter ; aussi-tôt qu'il sera rentré , nous en serons avertis. Il faut avouer , continua-t-il , que ce scélérat eut un bonheur particulier de ce que les amis d'un certain marquis de *Barjolac* , qu'on devoit conduire à la *Bastille* ce jour-là , ont pris l'une des voitures pour l'autre ; mais il n'a pas su profiter de sa bonne fortune , puisqu'il a l'imprudence de demeurer dans *Paris* , où , comme tu le sais , tout se découvre. Sa bêtise lui coûtera cher : car le moins qui puisse lui arriver , pour les libelles abominables qu'il a composés contre la cour et le gouvernement , sera le *fouet* et les *galères* ; et

s'il est vrai qu'il a pour ennemis certaines femmes de condition qu'il a tournées en ridicule, et tous les gens d'église qu'il a turlupinés, il est perdu sans ressource. — Après avoir fini cet épouvantable discours, les deux sergens se leverent pour aller écouter quelques nouvelles qui se débitoient à l'autre bout du café, et je profitai de ce moment pour m'évader.

Lorsque j'ouvrais la porte pour sortir, je me sentis tout-à-coup arrêter par le bras. Je faillis à m'évanouir de frayeur; mais, ayant levé les yeux, je vis mon condisciple *Whiston* qui venoit de me reconnoître, et qui étoit fort surpris de l'état où il me voyoit. Je lui dis que la chaleur excessive qu'il faisoit dans ce café, m'avoit incommodé.

Whiston étant sorti avec moi, me mena à son auberge, et me retint à souper. Je lui demandai ce qui l'amenoit à *Paris* : il me dit qu'il avoit acheté une compagnie de dragons, et qu'il étoit en route pour aller joindre son régiment. Après quelques autres propos assez indifférens, l'on servit. *Whiston* mangea beaucoup; pour moi je ne mangeai guere. S'étant apperçu de mon peu d'appétit, et de la profonde mélancolie où j'étois plongé, il s'informa de ce qui pouvoit me chagriner. Je lui

82 L E C O M P E R E

contai , sans déguisement , toutes mes aventures : je lui fis une description pathétique des préjugés dont le monde est imbu , des maux que ces préjugés entraînent après eux , de la honte dont ils couvrent la raison humaine , de l'intolérance des ecclésiastiques , de la tyrannie des loix , et des obstacles infinis que l'on oppose à la liberté de penser , et à la vraie philosophie.

Whiston m'écouta sans m'interrompre d'un seul mot ; mais lorsque j'eus fini de parler , il me dit (*a*) : mon cher condisciple , je ne puis trop vous plaindre de ce que vous êtes atteint de cette folie épidémique , qui fait consister la vraie philosophie à déclamer sans cesse contre les mœurs , les usages , la religion , les loix de votre nation et de tous les peuples policés. Vous avez cru qu'il n'y a point d'autre gloire que la bruyante et funeste réputation d'avoir secoué le joug des préjugés , ou plutôt de toute bienséance et de toute modération. Vous avez dit en vous-même : *philosophons* , et vous avez pris un vain fantôme pour la vraie philosophie. Vous vous êtes plaint de ce que votre façon de penser effarouchoit les esprits des ecclé-

(*a*) *Semi-philosophes* , lisez et étudiez cette sage réponse.

siastiques et des magistrats, et ils ne se sont effarouchés que du fantôme que vous avez embrassé pour la vérité. Vous n'avez point considéré qu'en criant contre l'intolérance, vous deveniez intolérant vous-même; qu'en pestant contre la tyrannie des loix, vous frondiez ouvertement ce qui fait votre sûreté et votre appui; qu'en vous roidissant contre les préjugés, les usages, vous embrassiez un système qui entraîne après lui plus d'abus et plus de maux, que toutes ces choses dont vous vous plaignez si haut. Ignorez-vous encore qu'il est de la nature des choses d'ici-bas d'être imparfaites, ou de nous paroître telles? Que diriez-vous d'un homme qui s'emporteroit contre le débordement des rivières, et qui voudroit s'opposer à l'intempérie des saisons? vous avez dit: la véritable force d'esprit consiste dans la liberté de penser. Je le crois avec vous; mais c'est à cette seule liberté qu'il faut se borner. Si l'on veut goûter cette paix de l'ame, cette tranquillité d'esprit, qui font le bonheur de la vie, l'on doit supporter les défauts de ses semblables; les plaindre, s'ils sont ridicules; les éclairer, s'il est possible (b): l'on

(b) *Impellimur autem naturâ ut prodesse*

84 LE COMPÈRE

doit éviter la satire , l'aigreur , les reproches , les emportemens , la raillerie , qui sont la source de la haine et de la dissension , et qui ne peuvent que remplir nos jours de douleur et d'amertume. La religion , les loix de chaque pays sont ce qu'elles sont : si elles apportent quelque désordre (c) réel ou apparent , elles causent d'ailleurs tant de bien , qu'elles seront

*velimus quàm plurimis , imprimisque docendo ,
rationibusque trahendis.* CICERO de finib. bon.
et mal. lib. 3 , cap. 8.

» La nature nous porte à souhaiter de rendre
» service à autant de gens que nous pouvons ,
» sur-tout en les enseignant et en les instrui-
» sant de la maniere dont ils doivent se con-
» duire.

(c) Il y a certains maux dans la république qui y sont soufferts , parce qu'ils préviennent ou empêchent de plus grands maux. Il y a d'autres maux qui sont tels seulement par leur établissement , et qui étant , dans leur origine , un abus ou mauvais usage , sont moins pernicieux dans leurs suites et dans la pratique , qu'une loi plus juste , ou une coutume plus raisonnable. L'on voit une espece de maux que l'on peut corriger par le changement ou par la nouveauté , qui est un mal fort dangereux. Il y en a d'autres cachés et enfoncés comme des ordures dans un cloaque , je veux dire , ensevelis sous la honte , sous le secret et dans l'obscurité ; on ne peut les fouiller et les remuer qu'ils n'exhalent le poison et l'infamie. Les plus sages doutent quelquefois s'il est mieux de connoître ces maux que de les ignorer. L'on tolere quelquefois dans

toujours un objet respectable aux yeux d'un honnête homme. Nous ne sommes point dans ce monde-ci pour clabauder, piailler ou contrôler : nous sommes venus pour agir. Agissons donc ; mais agissons de sorte que nos actions nous soient glorieuses, utiles, et qu'elles profitent également à nos freres (d), avec lesquels la nature a voulu que nous vivions. Enfin, si en agissant, l'idée nous prend quelquefois de philosopher, que ce soit d'une maniere à ne point avilir ni dégrader la

un état un assez grand mal, mais qui détourne un million de petits maux ou d'inconvéniens, qui tous seroient inévitables et irrémédiables. Il se trouve des maux dont chaque particulier gémit, et qui deviennent néanmoins un bien public, quoique le public ne soit autre chose que tous les particuliers. Il y a des maux personnels qui concourent au bien et à l'avantage de chaque famille. Il y en a qui affligent, ruinent ou déshonorent les familles, mais qui tendent au bien et à la conservation de l'état. LA BRUYERE, *caracteres et mœurs de ce siècle*, ch. 10 du souverain, etc. tom I, pag. 455, édit. d'Amsterdam, 1731.

(d) *Nec potest quisquam beatè degere, qui se tantùm intuetur, qui omnia ad utilitates suas convertit : alteri vivas oportet, si vis tibi vivere.* SENECA. *epist.* 48.

» Il est impossible de vivre heureux l'orsqu'on
 » rapporte tout à soi-même et à son intérêt parti-
 » culier : il faut contribuer au bien-être d'autrui,
 » si l'on veut procurer le sien propre. »

vraie philosophie, cette science auguste et respectable, qui a été donnée aux hommes pour éclairer leur esprit, pour nourrir leur âme, et non pour y trouver la source de leurs malheurs.

Ne croyez point, toutefois, que je veuille m'ériger ici en contrôleur de votre façon de penser et de vos actions. N'attri-

Sed quoniam (ut præclarè scriptum est à PLATONE) non nobis solùm nati sumus , ortùsque nostri partem patria vindicat , partem amici ; utque (ut placet stoicis) quæ in terris gignuntur ad usum hominum omnia creari ; homines autem hominum causâ esse generatos , ut ipsi inter se , aliis alii prodesse possent : in hoc naturam ducem debemus sequi , communes utilitates in medium afferre , mutatione officiorum , dando , accipiendo ; tum artibus , tum operâ , tum facultatibus , devincere hominum inter homines societatem. CICERO , de offic. lib. I , cap. 7.

» Parce que (comme dit admirablement Platon)
 » nous ne sommes pas nés seulement pour nous-
 » mêmes, mais encore pour notre patrie et pour
 » nos amis, et que, suivant la pensée des stoïciens,
 » si toutes les productions de la terre sont toutes
 » pour l'usage des hommes, les hommes eux-mêmes
 » ont été faits les uns pour les autres ; c'est-à-dire,
 » pour s'entr'aider : nous devons tous, en suivant
 » le dessein de la nature, mettre chacun du nôtre
 » dans le fonds de l'utilité commune, par un com-
 » merce réciproque d'offices et de services, et
 » employer, non-seulement nos soins et notre
 » industrie, mais nos biens mêmes, à serrer, pour
 » ainsi dire, de plus en plus les nœuds de la
 » société humaine.

buez tout ce que je viens de vous dire qu'au zèle ardent que j'ai de rendre à la vertu , à la société , un homme qui a beaucoup d'esprit et de grandes dispositions. Je ne sais ni prêcher , ni catéchiser ; je ne sais que donner des conseils et faire du bien. J'ai environ cent pistoles dans ma bourse , je vous prie d'en accepter la moitié , pour en faire tel usage que vous jugerez à propos , jusqu'à ce que vous ayiez trouvé le moyen de vous soustraire aux recherches que l'on fait de vous , et que vous soyiez en état de fournir à votre subsistance , en faisant un emploi honorable de vos talens. Je pars demain matin. Si , dans les recherches que vous pourrez faire pour vous procurer un établissement , vous avez besoin de mon crédit , écrivez-moi ; je suis tout à vous. — En finissant ces mots , *Whiston* se leva , et , sans me donner le tems de le remercier de son présent , il entra dans sa chambre pour se coucher. — Comme je craignois que le lendemain , avant son départ , l'envie ne lui reprît de me faire une semblable mercuriale , et que d'ail-

» S'il étoit possible que , quand l'on va se cou-
» cher et prendre le repos , les autres se servissent
» de notre propre vue , de notre ouïe , de notre
» prudence même , ou de notre valeur , il ne fau-
» droit pas leur en refuser l'usage. » *PLUTARCH,*
symp. lib. 7 , quæst. 4 , pag. 703 , B. C. tom. 2
édit. Wech.

leurs je n'osois retourner à mon logis , je fus me réfugier dans l'endroit où vous m'avez trouvé.

Prîtes-vous les cinquante pistoles , dit *Diego* au *Compere* ? — Sans doute , répondit celui-ci — Vous avez fort bien fait , reprit l'*Espagnol*. Votre condisciple *Whiston* ne pouvoit mieux payer la patience que vous avez eue d'écouter son impertinent discours. A-t-on jamais entendu une morale pareille à la sienne ? A son compte , il faudroit presque se laisser cracher au visage ; on ne devoit point se venger , ni tromper personne , lorsque c'est pour un mieux , ni persécuter un hérétique ; il faudroit être *Juif* avec les *Juifs* , *Turc* avec les *Turcs* ; l'on devoit respecter les loix , les usages de tous les pays , fussent-ils ceux des *Marabous* , des *Chinois* , des *Maures* et des *Algonquins* : l'on seroit tenu de reconnoître l'autorité des souverains excommuniés par le pape , etc. Oh ! ce n'est pas là ce que le recteur des *Jésuites* de *Saragosse* m'a enseigné. Ce *Whistou* raisonnoit comme un officier tel qu'il étoit ; n'est-il pas vrai , *Jerôme* ? — Cela se peut , répondis-je. Cependant , sauf l'avis du *Comperé* , je croirois que son discours n'est rempli que de maximes à suivre , tant je suis borné.

CHAPITRE VIII.

Le Compere résout de quitter Paris , et de partir pour la Hollande. Aventure qui lui arrive au moment de son départ. Son arrivée à Senlis.

LORSQUE le *compere Mathieu* nous eut fait le récit de son aventure , il nous dit que , puisqu'il n'y avoit plus de sûreté pour lui à *Paris* , il étoit résolu d'aller en *Hollande*. Nous partîmes donc le lendemain matin : mais à peine avions-nous fait trente pas , qu'un homme vint regarder effrontément le *Compere* sous le nez , le saisit au collet , et lui dit d'un ton effrayant : JE T'ARRÊTE , DE PAR LE ROI ; c'étoit un de ces maudits joueurs d'échecs , -c'est-à-dire , un des sergens qui cherchoient le pauvre *Compere*. Le philosophe fut déconcerté du compliment ; mais s'étant remis dans la minute , il dit à cet homme : à quoi vous servira-t-il de m'arrêter ? acceptez plutôt vingt-cinq *louis* que je vais vous donner , et faites semblant de ne m'avoir point vu. — Les vingt-cinq *louis* ayant fait ouvrir deux

grands yeux au sergent ; il nous dit de le suivre dans un cabaret voisin , où , s'étant fait donner une chambre particulière , il dit au *Compere* : mon ami , j'ai le cœur si bon , je suis naturellement si compatissant , que du premier instant que je vous vis , j'ai senti la plus vive inclination à vous servir ; mais je ne pus le faire , attendu que j'étois en trop forte compagnie. Grace à Dieu , aujourd'hui que je suis seul , je puis satisfaire un si louable désir , moyennant la petite reconnaissance dont vous venez de parler.

Il n'étoit point tems de marchander , il l'étoit encore moins de faire les mutins ; une escouade du *guet* , qui étoit à quatre pas de là , auroit pu prendre part à la querelle : le plus court étoit de ne pas laisser refroidir le zèle du sergent , et de lui donner les vingt-cinq *louis* ; ce que le *Compere* fit à l'instant.

Le sergent ayant ramassé et empoché cet argent , nous dit , en se frottant les mains : vous voyez , messieurs , que je ne suis point de ces gens qui n'aiment que plaies et bosses , et qui ne font consister leur bonheur que dans le malheur d'autrui : vous venez d'éprouver combien je suis compatissant : vous allez voir que je ne suis pas moins désintéressé. Holà ,

notre hôte , à déjeuner pour ces messieurs.

Lorsque le déjeuner fut servi , le sergent dit au *Compere* : pour vous , monsieur , je ne vous conseille pas de sortir d'ici avant que je vous en avertisse. Mes confreres vous espionnent assidument dans ce quartier , où l'on sait que vous êtes encore , malgré le risque que vous avez couru avant-hier à côté de mon camarade et de moi. O ! si nous vous eussions vu alors , vous étiez perdu sans ressource. Celui avec qui j'étois , est un nouveau venu , en présence duquel je me serois bien donné de garde de vous témoigner la moindre compassion. Tudieu ! dans notre métier , il faut connoître son monde : mais j'espere qu'avec le tems il prendra l'esprit du corps , et qu'il ne sera plus de trop , lorsque quelqu'un de nous voudra avoir pitié d'autrui. Le *Compere* remercia très-affectueusement cet homme , et le régala de la bourde suivante.

Monsieur , par tout ce que vous venez de faire pour moi , je ne doute point que vous ne soyiez l'homme du monde le plus propre et le plus digne d'apprendre un secret , duquel dépend mon bonheur et ma vie. — Parlez , dit le sergent , vous vous confiez au silence même. — Sachez

donc , reprit le *Compere* , qu'après avoir été délivré des griffes de défunt votre exempt , par la méprise des amis du marquis de *Barjolac* , je pouvois m'enfuir de *Paris* , m'exempter du risque que j'ai couru , et des frayeurs continuelles que j'ai eues : mais j'y suis retenu par des liens invincibles ; l'amour m'attache à la jeune comtesse de *Lassy* , le seul objet de ma tendresse et de mes vœux. — Cela se peut , dit le sergent ; mais quoique vous me paroissiez avoir beaucoup de mérite , je trouve une terrible différence entre votre condition et celle de la comtesse de *Lassy*. — La différence n'est point si terrible que vous le voyez , reprit le *Compere* ; tel que vous me voyez , je suis le fils et l'unique héritier du marquis de *Gourgnac* , un des meilleurs gentilshommes du *Bas-Poitou* , jouissant de plus de vingt mille livres de rente.

L'été dernier , je vis , pour la première fois , mon aimable comtesse chez une de ses tantes , qui demeure dans notre voisinage , et dès ce moment je ne cessai de l'aimer. Pendant quatre mois qu'elle fut chez cette tante , j'eus le tems de lui faire connoître mon amour , et le bonheur de le voir payé du plus tendre retour. Enfin , après nous être juré une fidélité inviolable ,

elle partit ; et pour comble d'infortune , mon pere me déclara , le même jour , que j'eusse à épouser la fille du baron de *Hochepot* , notre voisin. La proximité des biens , certains intérêts de famille , la liaison étroite qu'il y avoit entre mon pere et le baron , furent les raisons suffisantes pour conclure ce mariage à l'insu des parties les plus intéressées , c'est-à-dire , de la baronne et de moi. Comme mon pere n'est point de ces gens à contredire , qu'il est vif , emporté , hargneux , bourru , ivrogné , orgueilleux , tracassier , absolu , tel , en un mot , que la plupart de ces gentilshommes sans éducation , qui n'ont d'autre qualité que celle de jurer , chasser , se souler , plaider , estropier leurs valets , battre leurs gardes , ruiner leurs fermiers , faire enrager madame , engrosser ses femmes et tyranniser leurs familles , je ne m'avisai pas de faire le révéche. Je suppose que dans cette occasion , la baronne ne la fit pas non plus : outre qu'on la disoit amoureuse comme une chatte , je ne lui étois point indifférent. Mais qui auroit pu abandonner l'adorable *Lassy* ? et quelle différence , grand Dieu ! entre l'objet dont mon cœur avoit fait choix , et celle qu'on me destinoit ? Ma chere *Lassy* est le chef-d'œuvre le plus

parfait de la nature, et la baronne étoit borgne, chassieuse, bossue, tortue, boiteuse, lunatique, puante, maussade, et pour surcroît, elle avoit le clitoris fait comme un cornichon, c'est-à-dire, que ma future étoit hermaphrodite. Quand même je n'eusse point aimé la comtesse, et que la baronne eût été une personne accomplie, l'article du clitoris m'auroit entièrement révolté. Cependant mon père ne m'eut point si-tôt signifié sa volonté suprême, que je m'écriai, en me jetant à ses pieds : ô mon très-honoré père ! béni soit l'heureux moment qui me procure l'occasion de vous prouver mon respect et mon obéissance ! Quoique j'aie senti de tout tems une secrète aversion pour le mariage, je vous fais un sacrifice de mon inclination, et j'épouse la baronne tout à l'heure, s'il le faut. — Mon père, pénétré de joie, m'embrassa pour la première fois de sa vie, et courut sur le champ chez le baron, pour convenir du jour de la cérémonie.

Le bon homme ne fut pas à une portée de fusil de la maison, que j'enfonçai la porte de son cabinet, et lui enlevai un sac de mille écus qui étoit sur son bureau, après quoi je montai sur un cheval que je laissai à la première poste, et j'arrivai à *Paris*, où je

me cachai si bien que , quelques recherches que l'on fit , on ne put me découvrir.

Mon premier soin , après mon arrivée en cette ville , fut de donner de mes nouvelles à ma comtesse , et de concerter les moyens de nous voir ; ce qu'une de ses femmes et un laquais nous faciliterent. Trois mois après , j'appris que mon pere étoit tombé dans une paralysie incurable , que le baron étoit devenu fou , et que sa fille étoit morte de mal de rate.

Malgré un changement si favorable , je n'osai retourner en *Poitou* , ni faire tenter d'obtenir mon pardon. Le marquis de *Gourgnac* est un homme terrible et inexorable ; ce n'est que par sa mort que je puis trouver un remède à ma situation , et me voir en état de donner la main à la comtesse de *Lassy*.

Je vous ai dit , continua le *Compere* , que j'avois apporté un sac de mille écus à *Paris* ; mais cette somme n'étant point assez considérable pour me faire subsister long-tems , ignorant d'ailleurs le moment où il plaira à mon pere de partir de ce monde , je pris le parti de subvenir à ma depense en me faisant auteur. Comme je n'ai ni assez de talent , ni assez d'érudition pour entreprendre un ouvrage savant , utile et sensé , qu'au reste cette sorte de besogne

est très-longue , que , grace à l'esprit du siècle , les libelles et la satire sont aujourd'hui les livres à la mode , les mieux payés , et qu'enfin j'ai l'esprit naturellement caustique , je me mis à faire quelques petites pieces qui me rapportèrent beaucoup d'argent , mais qui m'attirèrent aussi la disgrâce que vous savez. Voilà mon état , et ma résolution est de m'y tenir , sur-tout , ô mon bienfaiteur ! s'il vous plaisoit m'indiquer les moyens de pouvoir demeurer en cette ville , et d'écrire en dépit de la police et de ses recherches ; si cela se peut faire , je vous promets vingt pistoles par mois , dont voici le premier d'avance.

Le sergent , non moins surpris et enchanté de la générosité du *Compere* , que de la franchise et de sa confiance , s'écria : ah ! mon cher marquis , je n'y puis tenir. Oui , je ne me borne pas au petit service que je viens de vous rendre ; je répons sur ma tête , du moindre trouble qui pourra vous arriver dorénavant. Je parlerai à qui il appartient (*a*) , et dès demain

(*a*) J'ai réfléchi eent fois sur ces paroles du sergent : je parlerai à qui , il appartient , etc. j'avoue que je n'ai jamais pu deviner à qui l'on pourroit parler à Paris pour faire impunément des libelles et des observations sur le gouvernement.

vous pourrez courir impunément toutes les rues de Paris , moyennant que vous endossiez une soutane , et que vous preniez le petit collet pour vous déguiser. Non content de cela , pour peu que votre pere tarde à partir de ce monde , je me fais fort de vous faire épouser la comtesse de *Lassy* , en attendant qu'il meure. Je connois ici quelques prêtres de mes amis , qui vous marieront à fort bon compte. Ce sont de ces ecclésiastiques honnêtes et désintéressés , qui donnent les *messes* à huit sous , et qui ne se tirent d'affaire que sur la grande quantité qu'ils en disent , ou dont ils se chargent. Si vous avez besoin de notaire , de témoins , etc. c'est la même chose , j'ai tout sous la main , et à un prix raisonnable. Enfin , pour gage de ma parole , ainsi que pour sceller les nœuds de l'amitié sincere qui m'attache à votre personne , je vous prie de me faire l'honneur d'être le parrain d'un fils dont ma femme est accouchée la nuit dernière. — Mon *Compere le marquis* accepta la proposition : l'on but quelques rasades à l'heureuse issue du compérage et de l'affinité future ; et le sergent ayant promis qu'il viendrait chercher le *Compere* lorsqu'il seroit tems , partit pour aller à ses affaires.

Lorsque nous nous vîmes seuls , je de-

mandai au *Compere Mathieu* ce qu'il attendoit de la fable ridicule qu'il venoit de débiter à cet homme , et auquel il avoit donné presque le reste de notre argent. — Je ne sais pas trop , me répondit-il. Comme la vanité , l'avarice et la gourmandise sont trois passions qui ont beaucoup d'empire sur les hommes , j'ai voulu prendre celui-ci par ce foible , en l'honorant d'une fausse confiance , en lui faisant une largesse à laquelle il ne s'attendoit pas , et l'amener insensiblement à un certain point de débauche , où , profitant du moment que le vin fît son effet , j'eusse pu lui escamoter l'argent que je lui ai donné , et lui dire *adieu* sans parler ; mais je vois que cette affaire prend un tout autre train , et Dieu sait quelle en sera l'issue ; cependant je suis résolu de pousser la fortune jusqu'au bout. — Mon cher maître , dit *Diego* , j'espère qu'avec le secours du ciel , nous sortirons glorieusement de ce pas : votre bon ange ne vous a point inspiré sans sujet l'histoire que vous avez contée si naturellement au sergent. Eh ! comment n'en sortirions-nous pas , puisque les sacremens s'en mêlent ? — Malgré la crise cruelle où nous nous trouvions , je ne pus m'empêcher de rire de l'expression de *Diego* ; et tout ignorant que je suis , je dis en moi-même qu'il

falloit être bien idiot , bien superstitieux et bien Espagnol , pour parler ainsi.

Il étoit près de huit heures du soir , lorsque le sergent rentra. Il pria le *Compere* de monter dans un carrosse qu'il avoit amené , et nous invita , *Diego* et moi , d'en faire autant.

En arrivant au logis du sergent , nous entendîmes un carillon qui nous fit croire qu'il y avoit quelque dispute dans la maison ; mais étant entrés dans la chambre de l'accouchée , nous trouvâmes une demi-douzaine de femmes autour de son lit , dont la plupart étoient ivres , et qui parloient toutes à la fois.

Le sergent dit à son épouse : ma mie , certaines affaires que j'ai eu dans la journée m'ont empêché d'aller prier ton frere le *charcutier* , de venir nommer notre enfant , en revanche , voici M. le marquis de *Gourgnac* qui veut bien nous faire l'honneur d'être notre compere. Je suis au désespoir de ne pouvoir lui donner une commere de son rang ; mais j'espere que M. le marquis ne désapprouvera pas le choix que j'ai fait de la fille de mon ami *Thibaut le guichetier* ; c'est une demoiselle qui , par sa jeunesse , sa beauté , son esprit , ne le cede en rien aux plus hupées de *Paris*.

La sergente fut très-sensible à la grace

que M. le marquis de *Gourgnac* daignoit lui faire : ils se firent l'un à l'autre beaucoup de complimens ; après quoi , et selon l'usage reçu , le *Compere* fut obligé d'embrasser non-seulement l'accouchée , mais encore toutes les voisines ivres ou non ivres , le nouveau né , la nourrice , la sage-femme , la garde enfant , un carme , une laitiere , un garçon boulanger , tous parens de la maison , ainsi que trois ou quatre petits sergentereaux qui couroient par la chambre.

L'accolade étoit à peine finie , que la commere arriva. Je puis dire que le sergent n'avoit point flatté le portrait ; aussi le *Compere* la lorgna-t-il d'un œil si philosophique , que je jugeai qu'il eût mieux aimé contracter avec elle une affinité plus proche que le compéragé.

Environ une demi-heure après l'arrivée de notre demoiselle , le sergent pria le *Compere* de prendre le devant avec elle et l'enfant , et ajouta qu'il alloit suivre ; après quoi il nous dit , à *Diego* et moi : mes amis , toutes les personnes que vous voyez ici sont de la famille , et ne vous connoissent pas ; mais comme il se pourroit faire que , pendant mon absence , il vînt ici quelqu'un de qui il est inutile que vous soyez vus , je vous prie d'entrer dans le sallon voisin , et

d'y vuidier une bouteille que je vais vous envoyer , en attendaut notre retour. — La bouteille étant venue , il but un coup à notre santé , puis il entra dans un cabinet joignant , où , après avoir mis les *louis* que le *Compere* lui avoit donnés , dans une boîte qui étoit sur la cheminée , il sortit , et oublia la clef sur la porte , et courut rejoindre son monde à l'église.

Lorsque nous fûmes seuls , *Diego* s'écria : ô vous ! qui avez inspiré à Judith le courage d'égorger Holoferne , accordez-moi l'adresse et la fermeté de voler ce maudit sergent. — Ayant fini ces paroles , il fit trois *signes de croix* , dit son *in manus* , ouvrit la porte du cabinet , mit la boîte dans sa poche , referma la porte , et fut jeter la clef dans le privé de la maison.

Lorsqu'il fut de retour , il me dit : mon cher *Jerôme* , voici la moitié de la besogne finie ; prions maintenant *S. Agatocle* qu'il la conduise à une heureuse fin. En même-tems il tira son chapelet , se mit à prier , et pria jusqu'à ce que le sergent et son monde fussent de retour.

Quoique l'on ne tardât guere à servir le souper , j'eus le tems de conter l'aventure au *Compere* , et les frayeurs qu'elle me causoit ; mais lorsqu'il eut appris que la clef étoit perdue , il me rassura , et parut d'une

humeur charmante pendant tout le tems que l'on fut à table , c'est-à-dire , toute la nuit.

Sur le minuit , *l'Espagnol* sortit pour quelques nécessités naturelles , et un moment après , il poussa un cri épouvantable : l'on courut voir avec de la lumière , s'il ne lui étoit point arrivé quelque malheur , et on le trouva tombé sur le carme , qui exploitoit la nourrice au pied d'un escalier , ce qui pensa troubler la fête ; mais le sergent ayant dit que cela arrivoit assez fréquemment à son parent , et *Diego* n'ayant reçu d'autre mal qu'une égratignure au bout du nez , chacun reprit son train ordinaire ; et le sergent , qui n'avoit cessé de chanter depuis plus d'une heure , se mit à chanter de plus belle , et chanta tant , but tant , parla tant , que vers les trois heures , il fallut l'emporter ivre sur son lit.

Comme il étoit dans un état à ne s'éveiller de plus de six heures , nous demeurâmes jusqu'à ce qu'il fît jour. Alors , ayant pris congé de la compagnie , ainsi que de l'accouchée , nous sortîmes de *Paris* par la porte *S. Antoine* , puis prenant à gauche , nous tirâmes à vue de clocher , droit à *Senlis*.



Page 2



Page 2

CHAPITRE IX.

*Arrivée du Compere Mathieu à Senlis.
Rencontre d'un homme extraordinaire.
Histoire de cet homme.*

A PEINE fûmes-nous dans les champs , que nous ouvrîmes la boîte ; mais quelle fut notre surprise et notre joie , lorsque nous y trouvâmes , outre les *louis* du *Compere* , pour plus de quatre mille écus de bijoux , tous fruits assurément de la pitié du sergent. Cette découverte faillit nous faire tourner la tête. *Diego* fit plus de trente cabrioles et plus de soixante moulinets ; mais lorsque nous réfléchîmes que nous n'étions point hors de danger , nous modérâmes nos transports , et nous fîmes tant de diligence , que le soir nous arrivâmes à *Senlis*.

Etant entrés dans la première auberge , nous demandâmes à l'hôtesse ce qu'elle avoit à nous donner à souper. Elle répondit qu'elle n'avoit qu'un gigot de mouton , une poularde et six cotelettes dont elle ne pouvoit même disposer , parce qu'il étoit arrivé un étranger , quelques momens avant

nous , qui avoit retenu le tout pour lui seul. Le *Compere Mathieu* dit que cet étranger étoit fou , qu'il y avoit de quoi manger pour six personnes , et qu'il prétendoit en avoir sa part.

L'hôtesse nous ayant conduits dans une chambre au bout de la cour , où étoit cet étranger , nous trouvâmes un gros et puissant homme , ayant le visage plein et vermeil , la barbe noire , les yeux à fleur de tête , qui s'amusoit à vuidier quelques bouteilles en attendant le souper. L'aspect de cet homme déconcerta un peu la philosophie du *Compere* , qui étoit déterminé à lui demander hautement la moitié de la portion qu'il s'étoit destinée ; c'est pourquoi il se contenta de lui exposer très-poliment le sujet de sa visite. L'étranger fit d'abord quelques difficultés ; mais ayant appris que le *Compere* étoit philosophe , il nous accorda , le plus galamment du monde , de souper avec lui , à condition que l'hôtesse chercheroit de quoi augmenter le service de quelques plats.

Enfin l'heure du souper arriva , et chacun mangea de très-bon appétit. Au dessert , l'étranger demanda au *Compere* qui il étoit. Celui-ci dit qu'il étoit de *Domfront* , et le fils de *Mathieu* , le cordonnier. — Par la ventrebleu ! s'écria l'étranger , tu

es mon neveu ; ta mere est ma propre sœur ; je suis cet oncle capucin , que tes parens croient aux Indes à prêcher l'évangile aux infideles. Ça , dis moi , d'où viens-tu ? que fais-tu ? où vas-tu ? Le *Compere Mathieu* sauta au cou de son oncle , l'embrassa plus de dix fois , et lui conta nos aventures jusqu'à ce jour , ainsi que celles de *Diego*. Alors l'oncle du *Comperé* nous dit : mes enfans , puisque j'ai appris votre histoire , il est juste que je vous conte aussi la mienne.

Mon cher neveu sait que mon pere étoit tonnelier. Comme ce métier avoit mis le bon homme à son aise , il m'envoya au college d'*Alençon* pour y faire mes études. Quoique j'apprisse passablement le latin , il ne se passoit point de semaine que mon régent ne me donnât le fouet. Il prenoit pour méchanceté certains petits tours de gentillesse qui m'amusoient , et qui faisoient rire mes camarades. Comme je grandissois , que je devenois de plus en plus gentil , et que mon régent me battoit toujours , je lui dis que s'il s'avisait de me battre encore , il s'en repentiroit. Trois jours après , il voulut me fouetter à son ordinaire ; mais je lui donnai un coup de canif dans le cul , pour lui apprendre à connoître son monde , après quoi je m'enfuis

à *Domfront* , où mon pere me payà avec usure ce que le régent m'avoit promis , et voulut me mettre à son métier ; mais ma mere ayant obtenu que je continuerois mes études , l'on m'envoya à *Caen* , où je parvins jusqu'en philosophie. Alors , ayant eu encore quelque querelle avec mes maîtres , je m'engageai dans le régiment de *Navarre* , qui étoit en garnison en cette ville.

Comme j'étois grand et bienfait , je ne tardai guere à monter aux grenadiers. Je puis me flatter d'avoir réuni dans ce poste toutes les qualités d'un véritable homme de guerre. Je me grisois régulièrement tous les jours ; je tenois le tripot de tous les jeux de hasard ; je tirois l'estaffe de toutes les donzelles du quartier ; je cassois les vitres de quelque cabaret tous les trois jours ; je raccolois le plus de jeunes gens qu'il m'étoit possible , et je mangeois leur argent après les avoir enrôlés ; je jurois moi seul autant que tous les grenadiers du régiment ; bref , j'avois déjà été quinze jours en prison ; j'avois estropié cinq de mes camarades , j'en avois tué trois , et j'étois bien résolu de continuer sur le même ton , lorsque mon capitaine s'avisa de m'ôter mon habit , et de me renvoyer.

Je retournai chez mon pere. Le bon vieillard me mit au travail , et prétendit me

moriginer ; mais je le priaï très-instamment de n'en rien faire , jusqu'à ce qu'il m'eût montré les fondemens de l'autorité qu'il prétendoit avoir sur moi (a). Ma mere , qui savoit que son mari étoit vif , et que son fils ne l'étoit pas moins , résolut de nous séparer , de crainte qu'un jour ou l'autre je ne rossasse le bon homme. Elle me proposa d'être *fourbisseur* ou *capucin* ; je choisis le capuchon.

En conséquence de cet heureux choix , je fus en *Bretagne* trouver un oncle qui étoit provincial de l'ordre , et j'endossai le harnois séraphique , sous le nom de *PERE JEAN DE DOMFRONT*. Lorsque je fus ordonné prêtre , l'on m'envoya prêcher dans les villages ; et après avoir rempli cet emploi pendant trois ans , je devins le directeur de la supérieure d'un couvent d'*ursulines*.

Cette supérieure étoit une maman d'une quarantaine d'années , qui avoit été belle dans sa jeunesse , et qui avoit encore le teint d'une femme de trente ans. Elle me confioit souvent les assauts qu'elle avoit à

(a) Ce n'est que par une suite de la foiblesse et de l'ignorance , où naissent les enfans , qu'ils se trouvent naturellement assujettis à leurs parens. *V. le diction. encyclop. au mot. enfant.*

soutenir contre le démon de la concupiscence ; elle me disoit qu'elle lui opposoit constamment le jeûne , la prière et la discipline , mais que ces armes avoient quelquefois si peu d'efficacité , qu'elle se trouvoit presque réduite à céder à la violence de son tourment , et à s'abandonner au seul soulagement que la nature lui suggéroit dans son état. Eh ! que ne s'y abandonnoit-elle , interrompit *Diego* , en dirigeant son esprit vers Dieu , pour que l'ame ne participe point aux souillures du corps ? — Que dis-tu , dit *pere Jean* à *l'Espagnol* ? — Je dis , répondis ce dernier , que si mon ancien maître le recteur des *jésuites* de *Saragosse* , eût dirigé la supérieure dès sa tendre jeunesse , elle n'auroit point à combattre le démon de la concupiscence jusqu'à l'âge de quarante ans.

Je fus touché du sort de cette religieuse , poursuivit *pere Jean* , et de celui de tant de victimes infortunées que la cagoterie , l'avarice , la politique , l'ambition des parens , et quelquefois le délire de l'imagination d'une jeunesse aveugle et sans expérience , réduisent à lutter éternellement contre la nature et le tempérament.

Un jour que la supérieure m'avoit fait la description d'une des plus vigoureuses attaques qu'elle eût encore essayées , je

lui dis que les moyens dont elle se servoit pour éteindre la concupiscence , ne contribuoient qu'à l'enflammer , que les jeûnes, les veilles et la discipline échauffoient le sang au lieu de le tempérer ; que le moyen de s'affranchir de l'importunité des désirs , étoit de les suivre (*b*) , et que je mettrois fin à son tourment , si elle me vouloit jurer le secret. Elle le jura. Je lui proposai mon moyen , elle l'approuva. En conséquence de l'accord , elle me donna deux clefs avec lesquelles je pouvois entrer en son quartier ; la nuit suivante , nous commençâmes à livrer le premier assaut à son ancien ennemi , et nous ne donnâmes de relâche qu'autant que la prudence l'exigeoit , pour ne point faire soupçonner mes évasions nocturnes.

Au bout de dix mois , mon gardien , qui avoit été autrefois mousquetaire , voulut me débusquer de ma direction. Un soir que tout le couvent étoit au chœur , et que nous nous chauffions l'un et l'autre à la cuisine en attendant le souper , il entama la conversation sur la supérieure , et la finit par me défendre de la diriger : je lui dis que je la dirigerois : il me repartit que

(*b*) *V. les mœurs* , p. 57.

je ne la dirigerois pas , et s'emporta tellement , qu'il saisit une écumoire pour me frapper. Je parai le coup avec une cuillier à pot que je trouvai sous ma main , et je lui en portai un si terrible coup au-dessus de l'oreille gauche , qu'il tomba le cul dans une chauderonnée de tripes que le cuisinier venoit d'ôter du feu. Voyant que la chaleur ne lui faisoit faire aucun mouvement , je l'examinai de près , je vis qu'il étoit mort.

Quoi ! s'écria *Diego* , vous avez tué un capucin ? — Oui , pardieu , répondit *pere Jean*. — Vous ne croyez donc pas qu'il y ait un enfer ? — Est-ce qu'un homme d'esprit croit aux fables , repartit *pere Jean* (a) ? — Vous devriez croire au moins qu'il y a un purgatoire , reprit *Diego* : comment ! avoir tué un capucin ? quel crime !

(c) *Cogita . . . illa quæ nobis inferos faciunt terribiles , fabulam esse ; nullas imminere mortuis tenebras , nec flumina flagrantia igne , nec oblivionis amnem , nec tribunalia. Luserunt ista poetæ , et vanis agitavère terroribus. SENECA. Consol. ad Marciam.*

« Soyez persuadé que tout ce qu'on nous dit d'un » enfer épouvantable ne sont que des fables. Les » morts ne sont sujets ni à des ténèbres affreuses , » ni à de noires prisons , ni au Phlégeton ardent , » ni au fleuve Léthé , ni à un tribunal redoutable ;

juste ciel ! quel crime ! j'aimerois mieux avoir tué tous les rois de la terre.

A ce spectacle , poursuivit *pere Jean* , le cuisinier poussa un cri horrible , et s'évanouit. Pour moi , je pris le gardien sur mes épaules , je sortis par une petite porte dont j'avois la clef ; j'emplis son capuchon de pierres , et je le jetai dans la riviere ; de là je me rendis à l'autre bout de la ville , chez une de mes pénitentes qui étoit dangereusement malade , et que j'avois confessée l'après - midi : lorsque minuit fut sonné , je fus chez la supérieure , à qui je contai mon aventure.

Mon récit la fit presque mourir de frayeur. — On va vous chercher , me dit-elle , et on vous découvrira. — Ne craignez rien , lui dis-je , permettez-moi seulement de rester ici , je répons du reste. Chez nous comme dans tous les autres

» Ce sont des inventions des poètes , qui se sont
 » plu à nous remplir l'ame de vaines frayeurs.

*Felix qui potuit rerum cognoscere causas ,
 Atque metus omnes et in inexorabile fatum
 Subjecit pedibus , strepitumque Acherontes avari !*

» Heureux celui qui a pu connoître la cause de
 » toutes choses , fouler aux pieds toutes sortes de
 » craintes , ainsi que le destin inexorable , et tout
 » ce qu'on nous raconte des suites de la mort ! »
 VIRG. *Georg. lib. 2.*

ordres , l'on a soin de tenir de telles fre-
daines cachées. Si l'on nous attrape , on
nous punit sans que le monde en soit ins-
truit ; si nous nous évadons , l'on n'en dit mot ;
enfin , de quelque maniere que nous dispa-
roissions , l'on trouve toujours le moyen
d'en céler la cause : vous entendrez bien-
tôt dire que le gardien et moi sommes
passés dans les îles pour la conversion
des infideles. — Voilà donc pourquoi ,
dit le *Compere* , tout *Domfront* est per-
suadé que vous prêchez la foi dans le
nouveau monde. — La supérieure me
cacha et me nourrit pendant un mois ,
continua *pere Jean* ; mais comme pendant
le jour il falloit que je me tapisse tantôt
dans une armoire , tantôt sous un lit , ce
genre de vie m'ennuya. Je proposai à la
bonne mere de passer en *Angleterre* ; la
crainte des représailles de *Satan* la déter-
mina à me suivre.

Ayant fait en sorte de me procurer un
habit , elle s'accommoda de ceux d'une
pensionnaire ; et par précaution contre la
misere , elle se munit d'une somme de
huit cents *louis-d'or* , qui appartenoit à la
communauté. Comme la ville étoit une
place ouverte , nous partîmes un soir pour
nous rendre au bord de la mer , qui n'étoit
point éloignée , et nous eûmes le bonheur
de

de rencontrer un pêcheur qui nous conduisit à *Gersey*, où nous nous mariâmes pour éviter tout scrupule : ensuite nous partîmes pour *Londres* ; nous louâmes une maison ; nous nous mîmes en ménage , et nous avons déjà vécu quinze jours en bonne intelligence , lorsqu'une fluxion de poitrine enleva ma chere moitié.

Je pris le parti de me consoler avec une petite *Ecossoise* qui me servoit , et dont je ne pouvois me faire entendre que par signes.

Un soir que je m'étois amusé dans un café , je revins un peu tard au logis ; je frappai à la porte , et personne ne l'ouvrit : l'ayant fait enfoncer , je trouvai mon cabinet ouvert , la dot de la défunte enlevée , et l'*Ecossoise* éclipsée. Tout autre que moi se seroit désespéré ; mais comme j'avois appris chez les grenadiers à me *ficher* de tout , à ne m'étonner de rien , je pris le parti de chercher fortune ailleurs , et d'oublier cette disgrâce.

En attendant , je vendis mes meubles , et je me mis en pension chez un marchand de vin , François d'origine. Cet homme étoit veuf , n'avoit qu'une fille d'environ dix-sept ans , nommée *Lucile*. Au bout d'un certain tems , je devins amoureux d'elle ; je lui déclarai ma passion , je lui

plus, et lui proposai de passer à *Paris* avec moi, pour jouir à loisir de notre tendresse. Elle m'opposa d'abord l'amour qu'elle avoit pour son père; mais je lui fis comprendre que cet amour étoit très-susceptible de dispense (*d*), et elle se déterminâ à me suivre.

Ayant choisi un tems où le bon homme étoit absent pour quelques jours, *Lucile* se saisit d'un à compte de mille livres sterling sur sa dot à venir; je m'appropriai quelques effets qui me convenoient, et nous partîmes de *Londre* sous les auspices de l'amour.

Quelques jours après notre arrivée à *Paris*, le chien de *Lucile* s'avisâ de pisser sur le jupon de l'entreteneuse d'un jeune seigneur, logée dans la même maison que nous. On battit le chien, on piailla, on chanta pouille à *Lucile*; je répondis pour ma femme, je m'emportai, je souffletai l'entreteneuse, et je cassai un bras à l'entreteneur. Dans toute autre occasion, cette affaire n'auroit point eu de suite; mais comme les seigneurs qui entretiennent des filles ont le bras long, celui-ci forma plainte, obtint information, trouva des

(*d*) *V. les mœurs*, p. 459.

témoins ; et pour finir l'histoire, je fus décrété, emprisonné, condamné, ruiné, et par surcroit, cocufié par mon procureur, mon avocat, mon rapporteur, ainsi que par les trois quarts de mes juges que la pauvre *Lucile* sollicita en vain pour moi.

Lorsque je fus élargi, la misère nous contraignit de nous séparer. *Lucile* se remaria à un vieux commandeur, et moi je demeurai veuf jusqu'à nouvel ordre.



CHAPITRE X.

Continuation de l'histoire de pere Jean.

JE fis amitié avec un *Marseillois*, capitaine de vaisseau marchand, et très-galant homme, auquel j'exposai mon désastre et ma situation. — Venez à *Marseille* avec moi, me dit-il, j'ai acheté un vaisseau que je dois armer et charger à mes frais; vous serez mon second, je vous enseignerai la navigation, et je me fais fort de vous mettre en état de commander au bout de quelques voyages. — Je remerciai mon ami, et j'acceptai sa proposition.

Pendant trois ans que je demurai avec ce *Marseillois*, je fis deux voyages à la *Martinique*, un à *Constantinople*, un à *Malthe*, et un à *Raguse*. Ayant appris, pendant ce tems-là, tout ce qu'il faut savoir pour être un excellent marinier, mon ami me confia son vaisseau, et je partis pour la *Guadaloupe*.

Etant arrivé à la hauteur de *Minorque*, je découvris un corsaire de Barbarie, quatre fois plus fort que moi. Comme il étoit excellent voilier, il m'atteignit en peu de

tems , m'attaqua avec furie , et je me défendis de même : il se fit pendant trois heures un carnage horrible ; enfin , j'avois souffert trois abordages ; il ne me restoit plus que dix hommes ; mon vaisseau alloit couler à fond , lorsque je me rendis. — Apparemment , dit *Diego* , que vous n'avez point attaché de relique au mât de votre vaisseau. — Par la mort , s'écria *pere Jean* , si tu ne me laisses achever , je t'étranglerai. — Ces mots pétrifièrent l'*Espagnol* , et il se tut.

Le commandant du corsaire étoit un philosophe Italien , qui avoit été *hermite* et *augustin*. En considération de notre ancien harnois , il me traita avec toutes sortes d'égards et d'honnêtetés. Lorsque nous fûmes arrivés à *Alger* , mes gens furent mis aux fers ; pour moi , je demandai à être circoncis , et lorsque je fus instruit de la loi du prophete , on me fit l'opération.

Au bout de quelque tems , *Hali Coprogli* , cet Italien qui m'avoit pris , me choisit pour l'accompagner dans une course qu'il alloit faire sur les côtes d'*Espagne*. Ayant croisé environ un mois sans rien rencontrer , l'idée lui vint de faire une descente en *Catalogne*. Ce projet réussit au-delà de nos espérances. Nous fîmes quatre vingt-cinq esclaves ; nous pillâmes neuf

églises , six comptoirs , deux monasteres , et nous remportâmes un butin immense.

Hali , pour quelques raisons particulieres , prit la route de *Smirne* , au lieu de celle d'*Alger* ; il vendit ses esclaves , ses effets , son vaisseau , récompensa l'équipage , et me fit présent de douze mille *piastres*.

Je demurai un an à *Smirne*. Pendant ce tems - là , j'appris la langue Turque et un peu de médecine. Alors , ennuyé d'une vie si sédentaire , je fretai un vaisseau ; je le chargeai de cuir , de cire et de soie ; je vins à *Venise* , où je vendis une partie de mes marchandises à un *juif* , qui me donna sa fille en troc pour le reste. C'étoit un tendron d'environ quatorze ans , très-joli , le vrai lot d'un vivant comme moi.

Lorsque je fus en mer , je voulus user de mes droits sur ma conquête : la poulette commença par faire la grimace , et finit par me donner la *vérole*. — A ces mots , *Diego* poussa un profond soupir. — Pourquoi soupirez-tu , lui dit *pere Jean* ? — Hélas ! répondit l'*Espagnol* , c'est qu'au récit dont il a plu à votre hauteesse de nous honorer , je reconnois les divins appas de ma chere *Rachel* , la perle des filles , le bijou de toutes les filles , le meilleur cœur de fille. . . . *Pere Jean* croyant que *Diego* étoit devenu fou , le fit taire , et continua ainsi :

Lorsque je fus de retour à *Smyrne*, un Anglois de ma connoissance me conta que, quatre jours avant mon arrivée, l'on avoit brûlé deux *jésuites*, pour avoir *loyolisé* un musulman; que la veille on avoit empalé le philosophe *Hali*, sans que l'on sût pourquoi, et que le *cadi* avoit jugé à propos de s'instituer légataire universel de ce dernier. Je conclus, du récit de l'Anglois, qu'il n'y avoit point de sûreté à *Smyrne* pour les honnêtes gens? et comme ma fortune avoit quelque chose d'analogue à celle de défunt *Hali*, je me défis de mes marchandises, et je m'embarquai pour *Constantinople*. — Que fîtes-vous de la juive, dit le *Compere* à *pere Jean*? — Oh! pour la juive, répondit ce dernier, je la vendis à un *sangiac*, qui la revendit à un *lescher*, qui la prêta à un *lety*, qui la loua à un *nezran*, qui la donna à un *dervis* qui l'emmena à la *Mecque*, et qui la perdit en route, à ce que j'ai appris par la suite. — Ici *Diego* commença à beugler comme un veau; mais *pere Jean* lui imposa silence, et continua ainsi son histoire :

Notre route avoit été des plus heureuses; nous étions déjà entrés dans la mer de *Marmora*, lorsqu'une tempête affreuse nous jeta sur les côtes de la *Romanie*, et nous fit faire naufrage entre *Héraclée* et *Ro-*

desio. J'eus le bonheur, ainsi que trois autres personnes du vaisseau, de gagner le rivage ; mais je n'eus pas celui d'éviter une troupe de paysans qui nous guettoient, et qui me laisserent sans un sou.

Dans cette extrémité, je ne crus mieux faire que d'aller en *Servie* chercher fortune dans l'armée Ottomane. Je la joignis qui alloit au secours de *Belgrade*, assiégée par le prince *Eugene* ; j'offris mes services au général des croyans, et je devins espion.

Je fis trois voyages au camp des ennemis ; pour le premier, je reçus cent sequins, pour le second, cent cinquante, et pour le troisieme, on me donna deux cents coups de bâton sur la plante des pieds.

Huit jours après cette aventure, les Turcs furent entièrement défaits par les Impériaux. Je me ressentois encore trop de ma dernière gratification, pour pouvoir me sauver avec les débris de l'armée. Je fus donc pris et mené à *Comore* en Hongrie, où, m'étant fait chrétien, je reçus environ deux cents ducats, tant par les aumônes des particuliers, que des présens d'un parrain et d'une marraine illustres, qui crurent gagner le paradis en tenant un Turc sur les saints fonts de baptême.

Quelques semaines après ma conversion, je me munis de passe-ports et de bons certificats ;

tificats ; je fus prendre congé de mon parrain , de ma marraine , et du prêtre qui m'avoit converti ; je leur fis mille remerciemens de la charité vraiment chrétienne qu'ils avoient eue à mon égard ; je leur souhaitai mille bénédictions , et je partis pour *Venise*.

Etant arrivé à *Venise* , je rencontrai un de mes anciens confreres *capucins* , qui étoit devenu un des principaux piliers des tripots de cette ville , et qui avoit fait une fortune considérable au jeu. Ce confrere se nommoit *Vitulos*. Il avoit jeté le froc aux orties quelque tems après moi , et pour un sujet à peu près semblable au mien. Il me conta ses aventures ; je lui contai les miennes , et nous conclûmes qu'il conviendrait de nous associer ensemble ; ce que nous fîmes. Quelques mois après cette association , j'eus querelle avec un noble , et je le jetai , lui et son valet , dans un canal. Comme dans une ville comme *Venise* , une pareille action est un crime de lese majesté , je partis , le plus secrètement qu'il me fut possible , avec la femme , ou *soit-disant femme* de mon confrere *Vitulos* , et je pris la route de *Rome*.

Etant arrivés en cette ville , je louai un quartier près de la *Chiesa di S. Lorenzo in strada della suburra*. Je m'occupai , les pre-

miers jours , à consoler madame *Vitulos* de la perte de son mari ; mais à la fin , le métier de consolateur me fatiguoit ; j'allois de tems en tems boire bouteille *in Campo di fiori* , et me promener dans les plus beaux quartiers de Rome , tant pour me dissiper , que pour corroborer ma *vertu consolatrice* ; et lorsque j'étois de retour , madame *Vitulos* ne s'en trouvoit pas plus mal.

Etant un jour à ma promenade ordinaire , j'entrai dans le jardin du *belvedere* du *Vatican*. Jusque-là , aucune de ces statues admirables , aucun de ces tableaux précieux dont *Rome* est remplie , et dont j'avois entendu dire tant de merveilles , ne m'avoient touché. Il faut ordinairement un certain degré de connoissances , acquises par l'étude du dessin , pour découvrir les beautés de ces sortes de choses ; mais ayant jeté les yeux sur la figure de *Laocoon* (a) , qui se trouve dans ce jardin , et dont *Pline* fait un

(a) *Laocoon* étoit fils de *Priam* et d'*Hécube* , et prêtre d'*Apollon*. Il entreprit de dissuader les Troyens de recevoir le cheval de bois que les Grecs feignoient d'avoir consacré à *Minerve*. C'est pour cela qu'on dit qu'un serpent monstrueux l'étrangla avec ses deux fils. Le groupe , dont il est ici question , faisoit jadis un des principaux ornemens des bains de l'empereur *Titus*. Voici ce que *Pline* en dit :

si grand éloge, je fus tout-à-coup saisi de respect et d'admiration (b) pour ce précieux

Laocoon qui est in Titi imperatoris domo, opus omnibus et picturæ et statuariæ artis præferendum, fecere summi artifices Agesander, Polydorus et Athenodorus Rhodii.

C. PLINIÛ SECUNDI NAT. HIST. LIB. 35.

(b) Pere Jean n'a pas tort ; j'ai toujours entendu ceux qui avoient été à Rome, parler de ce groupe avec une espece d'enthousiasme. Un des valets du marquis d'Importante-Bête, qui avoit été en Italie avec son maître, et qui avoit tout vu comme on doit voir, tandis que le marquis examinoit tout, admiroit tout, et ne voyoit rien, me dit un jour, en parlant de *Laocoon* : « c'est déjà un coup de » maître aux sculpteurs, qui ont fait cet admirable » morceau, que d'avoir tiré, du même bloc de » marbre, trois statues qui sont si bien détachées » l'une de l'autre, et dont les attitudes sont si » différentes ; mais d'avoir su, en détachant ces » figures, conserver et pratiquer dans le marbre » un serpent dont il faut que le corps se trouve dans » les espaces vuides qui sont entre les trois statues, » où il fait plusieurs plis et replis, et où il va, de » l'un à l'autre, ceindre le corps du pere et celui » de chaque enfant, qu'il entortille tous ensemble ; » c'est ce qui paroît d'une industrie, d'une adresse, » d'une intelligence inimitables.

» La violence des efforts qu'une douleur extrême » fait faire à *Laocoon*, paroît dans tout son corps, » même jusqu'à l'extrémité des pieds, dont les » doigts se retirent avec contraction ; tous ses » muscles sont tellement enflés, qu'il semble que » la peau est prête à se crevasser. La contorsion de » tous ses membres forme une attitude merveil- » leuse, qui met, dans tout son jour, toutes les

reste de l'antiquité ; et je conçus pour lors que l'art avoit quelquefois approché si fort de la nature , qu'il étoit impossible que le plus ignorant , le plus insensible de tous les hommes , ne reconnût , ne sentît cette nature dans ces chef-d'œuvres accomplis , que les plus célèbres artistes nous ont laissés.

Le plaisir que j'avois ressenti à examiner cet admirable morceau de sculpture , me détermina à prolonger mon séjour à *Rome* , pour y voir , à loisir , tout ce qui mérite l'attention d'un étranger. J'y fis la connoissance de quelques artistes intelligens , qui voulurent bien me faire remarquer et m'expliquer les parties les plus intéressantes des meilleures pièces que cette ville contient.

Madame *Vitulos* s'aperçut bientôt que je la négligeois ; elle s'imagina que j'avois formé quelque connoissance qui pouvoit lui

» parties de ce corps , qui est peut-être le plus par-
 » fait qui nous soit resté de l'antiquité. La douleur
 » et le désespoir , qui paroissent sur le visage de
 » cet homme infortuné , font frémir d'horreur et de
 » compassion. Enfin , plus on regarde cette figure ,
 » plus il semble que sa douleur augmente , que les
 » veines de son corps s'enflent , par la force du
 » venin qui est déjà passé dans le sang ; plus l'on
 » s' imagine voir les muscles se gonfler , les artères
 » battre avec impétuosité , et les approches de la
 » mort sur son visage livide et défiguré. Les figures
 » des enfans ne sont pas moins intéressantes. »

devenir préjudiciable , et rogner la petite portion de consolations à laquelle elle étoit réduite : elle s'en plaignit ; je lui contai naïvement le motif de mes absences ; elle fit semblant de me croire , et tout fut dit.

Un jour que je m'étois amusé un peu tard avec mes amis , je revins à la maison , et je trouvai madame *Vitulos* éclipsée ; mais elle avoit été plus honnête que mon *Ecossoise* , elle n'avoit emporté que ce qui lui appartenoit.

Je crus d'abord qu'elle étoit allée retrouver M. *Vitulos* ; mais j'appris , par une voisine , que le pere *Giovanne Francesco Maria della Concezione* , prieur des *carmes chaussés* du grand couvent , l'avoit fait enlever. J'avois presque envie de rosser le *signor Giovanne* , lorsque je le trouverois dans les rues ; mais ayant entendu dire qu'il avoit continuellement cinq ou six *braves* à ses ordres , qu'il portoit un poignard à la ceinture , et des pistolets dans ses manches , j'oubliai cet affront , et je continuai à parcourir les places , les églises , les palais et les environs de *Rome* , pour voir ce qu'il y avoit de plus rare.

C H A P I T R E X I .

Continuation de l'histoire de pere Jean. Réflexions du Compère sur cette histoire. Evénement terrible.

A P R È S avoir demeuré encore quelque tems à *Rome* , je fus à *Florence* , à *Gênes* , à *Milan* , à *Turin* ; puis je rentrai en France , et je m'arrêtai à *Lyon* , sous le nom d'un médecin étranger. La petite vérole faisoit alors des ravages affreux dans cette ville. Un riche négociant , auquel cette funeste maladie venoit d'enlever cinq enfans , de six qu'il avoit , me rencontra un jour dans un café , et me demanda quel remede l'on opposoit à un mal si cruel dans les autres pays. Je lui répondis que les *Turcs* y opposoient l'inoculation. Comme il ne comprenoit point comment l'on pratiquoit cette inoculation , je le lui expliquai ; et il m'invita de passer chez lui le lendemain , pour l'entretenir encore là-dessus.

Etant allé chez ce marchand , ainsi qu'il m'en avoit requis , j'y trouvai un prêtre et trois médecins , qu'il avoit apparemment invités pour m'entendre parler. L'un de ces

médecins , curieux de savoir si je pouvois donner la définition d'un mal dont je prênois le remede , me demanda ce que c'étoit que la petite vérole. — Monsieur le médecin , lui répondis-je , si j'étois ici sur les bancs , je vous dirois qu'en considérant la petite vérole du côté de la nature , elle provient d'une matiere pestilentielle , qui se mêle avec le sang dès le moment que l'homme est conçu , et qui se manifeste plutôt ou plus tard , selon les sujets ; que dans sa manifestation , elle se divise en discrete , discrete simple et discrete maligne ; en confluente , confluente simple et confluente maligne : j'ajouterois que l'on connoît ces différences par leurs symptômes particuliers , et je décrirois ces symptômes ; mais comme je ne regarde ici la petite vérole que du côté de ses effets , je dis que c'est un germe destructeur , que presque tous les hommes portent dans le sang , qui est toujours prêt à se développer , et qui , semblable à un morceau de poudre , n'a besoin que de la plus petite étincelle pour produire un embrasement terrible : je dis que plus on differe de payer ce tribut à la nature , plus on court de danger lorsqu'elle l'exige ; que cette maladie a ses momens d'inaction et de fureur ; que , dans ce dernier cas , presque

tous ceux qui en sont atteints , le sont mortellement ; les autres sont tristement défigurés , et portent , toute leur vie , des marques cruelles de sa malignité. En conséquence de ce que je viens d'avancer , j'ajoute que , si , dans quelque saison favorable , l'on pouvoit procurer la petite vérole à un enfant , chez qui le venin est encore en petite quantité , il y auroit cent à parier contre un qu'il en réchapperoit , et qu'il ne courroit aucun risque d'être défiguré , ni de perdre la vue ou l'usage de quelque membre. C'est ce moyen que les *Turcs* ont trouvé , et qu'ils mettent en pratique , non sur des raisons frivoles , mais sur mille expériences réitérées , sur les faits les plus constatés , sur les calculs les plus exacts de la bénignité de la petite vérole inoculée , et des ravages affreux de la petite vérole naturelle.

Mon ami , dit le médecin , ce que vous venez de dire paroît plausible : j'ai déjà entendu parler de cette inoculation , et de la manière dont les *Turcs* la font ; mais comme ces *Turcs* ne sont que des bêtes , en comparaison de nous autres *François* , ils n'ont point considéré qu'il est très-possible de donner la petite vérole à quelqu'un qui ne l'auroit jamais eue ; que , ne sachant point dans quel état est la personne que l'on

veut inoculer , ni si le sujet dont on a tiré le virus est sain , il se pourroit faire qu'on insinuerait en même tems quelque autre virus caché , ou du scorbut , ou de la grosse vérole , qui , venant à se développer avec celui de la petite vérole , produiroit infailliblement un contraste funeste et dangereux , feroit mourir le malade , ou le rendroit infirme pour le reste de ses jours ; qu'il y a des tems où notre corps paroît en santé , et où cependant il est le plus près de la maladie ; et que si , par hasard , on inoculoit dans ce tems , il est certain qu'on développeroit , d'un côté , le germe de la petite vérole ; et , de l'autre , celui de la maladie dont on est menacé. Il s'ensuit de là que l'inoculation est une méthode plus nuisible que salutaire ; que le plus court est de laisser agir la nature ; et que , lorsque cette maladie arrive , un médecin , sage et prudent , doit suivre en tout l'usage adopté par la faculté.

Monsieur le médecin , répondis-je , les *Turcs* ne sont point si bêtes que vous le croyez : ils pratiquent l'inoculation avec toutes les précautions possibles pour la réussite : ils ont une attention particulière dans le choix des deux sujets , de celui dont on prend le virus , et de celui auquel on le communique. Le premier doit être

réputé très-sain , et sa petite vérole doit être de l'espece la plus bénigne : pour ce qui est du second , s'il est d'un tempérament cacochime , scorbutique ; s'il est sujet à quelques maladies particulieres ; s'il est atteint de quelque vice vénérien , cancéreux , écrouelleux , ils ne l'inoculent point qu'il ne soit parfaitement guéri.

Ils inoculent ordinairement les enfans depuis l'âge de cinq ans jusqu'à l'âge de puberté ; ils savent que , passé cet âge , les passions , le travail , l'intempérance et les débauches de diverses especes commencent à communiquer au sang une âcreté peu propre à cette opération , et comme , contre le préjugé de presque tous les médecins de ce pays-ci , ils sont persuadés que la grande chaleur est contraire à la petite vérole , il ont choisi l'hiver et le printemps pour faire l'inoculation.

Ils ont encore un égard particulier à la constitution du sujet. Comme les personnes fort robustes , les gens bilieux , sanguins et flegmatiques sont peu propres à être inoculés , ils ne les y admettent qu'après des préparations convenables.

Enfin , l'argument le plus fort , ou plutôt l'argument invincible qu'on peut opposer à toutes les objections contre l'inoculation , est le calcul fait d'après une longue suite

d'années , que , de quatre-vingt-onze personnes inoculées , il en peut mourir une , et que dans la petite vérole naturelle , il en meurt un septieme ; ce qui fait treize contre un.

Oh ! si cela est , dit le marchand , dès demain je fais inoculer le seul fils qui me reste. J'avois six enfans , il en est mort cinq après avoir été traités à *la Françoise* ; si le sixieme doit partir , j'aime autant que ce soit à *la Turque*. — Holà , Monsieur , dit le théologien , n'allez pas si vite en besogne. N'avez-vous point entendu que cet inoculateur vient de dire que , de quatre-vingt-onze personnes inoculées , il en meurt une ? Si le fils qui vous reste venoit à être le malheureux sur qui le sort tombât , vous auriez commis un homicide affreux. — Monsieur de la théologie , dis-je au prêtre , il est bien étonnant que , dans un pays comme la France , les gens de votre sorte aient constamment quelque chose à dire contre tout ce qui peut contribuer au bien-être et à l'avantage des sujets de l'état. Croyez-vous que lorsqu'un général , qui se trouve à la tête de quatre-vingt-onze mille hommes , est enveloppé d'un ennemi beaucoup plus fort , et par lequel un treizieme de son armée va certainement être détruit ; croyez-vous , dis-je , que ce général , trou-

vant l'occasion certaine de battre cet ennemi et de rompre ses desseins pour jamais , lui livrer bataille en ne risquant que mille hommes , devienne l'homicide de ces mille hommes ? — Non , répondit le théologien. — Eh bien , repris-je , un pere qui auroit quatre-vingt-onze enfans qui devroient tous avoir la petite vérole naturelle , et dont la treizieme partie seroit la victime de ce terrible fléau ; un tel pere , qui les feroit inoculer tous , seroit un général qui sacrifieroit la quatre-vingt-onzieme partie de son armée , pour en conserver la septieme. — L'ami , dit le théologien , votre raisonnement n'est qu'un sophisme absurde. Il y a une grande différence entre un général , qui a reçu du souverain le droit d'ordonner tout ce qu'il juge à propos pour le salut de son armée , à des soldats qui se sont soumis volontairement à lui obéir , et un pere qui n'a aucun pouvoir de cette nature sur des enfans qui n'ont , de leur côté , aucun usage de raison , et , par conséquent , point la faculté de se soumettre , ou de ne point se soumettre à ses ordres avec connoissance de cause. — Monsieur le théologien , repris-je , vous raisonnez comme un théologien. Il est faux qu'un général commande toujours à des gens qui se sont soumis volontairement à ses ordres , et avec connois-

sance de cause , puisque très-souvent le souverain les y a soumis de force , en vertu de son autorité suprême , et pour raison suffisante , mais à eux inconnue. Je m'arrête à ce dernier point , et je dis que si le souverain a le droit de contraindre ses sujets de prendre les armes , de prévenir , de livrer bataille à l'ennemi , en ne risquant que le quatre-vingt-onzième d'entr'eux , au lieu que s'ils se laissoient surprendre de cet ennemi , il en périroit le septième , ce droit doit s'étendre sur les enfans , ainsi que sur les adultes , et il peut ordonner que tous les enfans de ses sujets soient inoculés. Ceux qui viendront à mourir des suites de cette opération , seront les victimes sur lesquelles le sort sera tombé de périr pour la conservation des autres. J'ajoute enfin , que si la nature n'a point donné aux peres un tel pouvoir sur leurs enfans , le souverain peut le leur conférer ; car c'est le bien de l'état : ainsi voilà les peres qui ont le même droit que le général , et les enfans la même obligation que les soldats. — Monsieur l'inoculateur , interrompit le théologien avec une sorte d'emportement , vous parlez là du *droit* que la nature donne , du *droit* que le souverain confere ; nous autres ecclésiastiques n'entendons rien à ces *droits*. Mais le cinquième commandement de Dieu se trouve

au *chap. xx, v. 14* de l'*exode* ; la sorbonne est là pour l'expliquer , et moi je suis ici pour vous dire que toutes les propositions que vous venez d'alléguer en faveur de l'inoculation , sont scandaleuses , erronées , blasphématoires , fausses , hérétiques , impies , détestables , tendantes à la subversion du christianisme , à l'établissement du déisme , de l'athéisme , et de mille erreurs monstrueuses. — Abominable bavard ! m'écriai-je , si je n'étois dans une maison que je respecte , je te jetterois tout à l'heure par la fenêtre. — Holà , Messieurs , dit le marchand , point de bruit chez moi , s'il vous plaît. Monsieur le théologien , j'avois jugé à votre mine pincée , sérieuse , à votre démarche grave , à votre air de suffisance et sur-tout par l'habit que vous portez , que vous deviez être un homme de quelque savoir , de quelque jugement ; c'est pourquoi je vous avois invité pour dire votre sentiment sur la méthode que cet étranger propose : maintenant je vois que vous n'êtes qu'un ignorant , un pitoyable raisonneur , un incivil , un emporté , un brutal ; je vous prie de sortir de chez moi à l'instant , et de n'y jamais remettre le pied. Pour vous , Monsieur , me dit-il , vous n'êtes pas meilleur logicien que cet impertinent ecclésiastique ; mais j'ai entrevu , parmi les raisons

que vous tâchiez de débrouiller , que vos vues sont louables , votre cause juste , et votre méthode praticable. Vous pouvez inoculer mon fils lorsqu'il vous plaira. Je vous promets cinquante pistoles , si vous réussissez à mon gré. — Je remerciai le marchand de la confiance qu'il vouloit bien avoir en moi , et je lui promis de faire mon possible pour le satisfaire. Alors les trois médecins se leverent , firent chacun une révérence bien seche , et partirent. Pour moi je commençai , dès le lendemain , à préparer le fils du marchand à l'opération. Elle réussit si parfaitement , qu'en moins de trois mois j'avois inoculé plus de deux cents enfans ; dont il n'étoit mort que trois. Il étoit péri au moins le quart de ceux que les médecins de la ville avoient traités.

Cependant les chaires , les confessionnaux retentissoient des déclamations des prêtres contre la pratique infernale que je venois d'établir à *Lyon*. Toutes les presses de la ville gémissaient sur les libelles que messieurs de la médecine lâchoient contre moi. J'étois un séducteur , un empoisonneur , un perturbateur d'états , en un mot , un homme à pendre ou à rouer. Mais toutes ces bagatelles ne m'empêchoient point d'aller mon train.

Je continuois toujours à inoculer avec le

plus grand succès , lorsque j'appris que mes ennemis étoient sur le point d'obtenir une lettre de cachet contre moi. Je résolus de partir *incognito* de *Lyon* pour *Paris* ; mais trois prêtres et deux médecins s'étant trouvés à mon départ , me dirent mille invectives , ameuterent la populace , et je fus poursuivi à coups de pierres jusqu'à une demi-lieue de la ville.

Lorsque je fus arrivé à *Paris* , je confiai à un honnête homme l'envie que j'avois de tenter si les médecins de cette ville ne seroient pas plus raisonnables que ceux de *Lyon*. L'honnête homme me répondit que je n'étois point le premier qui eût fait cette tentative , que les médecins s'y étoient constamment opposés , et que le plus court pour moi étoit d'attendre la résolution du parlement sur cet article. Je trouvai étrange qu'il fallût que des jurisconsultes décidassent de quelle manière les médecins doivent administrer leurs remèdes , et je pris le parti d'attendre la décision de cette affaire.

Quelques jours après mon arrivée dans cette capitale , un singulier genre de folie épidémique saisit tout-à-coup les trois quarts de la France. Ceux qui avoient de l'argent se battoient pour le troquer contre du papier. Je ris quelque tems de cette manie ,

manie , mais la maladie m'ayant pris à mon tour , je me donnai mille peine pour me défaire de mes especes , et je ne fus guéri de mon mal qu'après m'être apperçu que toute ma fortune ne consistoit plus que dans la valeur intrinseque de mes billets.

Etant réduit à peu près dans le même état où les paysans de la *Romanie* m'avoient mis , et enrageant de ce qu'en France un honnête homme ne pouvoit faire fortune , ni en faisant des choses raisonnables , ni en faisant des sottises , je m'associai avec un certain *monsieur Gribaudier* , qui faisoit profession de réparer , par l'industrie , le tort que la fortune lui avoit fait. Je devins très-habile dans cette profession ; mais la justice , jalouse de nos succès , fit arrêter *M. Gribaudier* , et , l'ayant convaincu d'avoir enfreint certaines loix , elle le fit pendre au beau milieu de la Greve.

Ce procédé m'indigna , et , de dépit , je m'enfuis en Hollande , où je devins *janséniste , luthérien , arminien , calviniste , brouniste , anabatiste , boréliste , collégien , socienien , arien , préadamiste , juif , hernhutter , enthousiaste , quaker , déiste , manichéen , pyrrhonien et athée.*

En vérité , dit le *Compere Mathieu* , j'en aurois bien fait autant en pareille occasion.

Me trouvant dans un pays où l'on avoit la liberté de penser , continua *pere Jean* , je crus qu'on devoit y avoir celle d'agir donc ; mais mes actions ayant déplu aux Hollandois , ils me firent danser une sérénade vis-à-vis une de leurs maisons de ville , me firent marquer d'un fer chaud sur l'omoplate , ainsi que l'on fait au front des chiens pour les préserver de la rage , et puis ils m'envoyèrent scier du bois de Brésil dans un *rapshuys*.

Ce genre de travail étant trop uniforme pour m'amuser , m'ennuya ; et , comme l'on ne voulut point m'en donner d'autre , j'enfonçai un soir la porte du laboratoire , et je m'enfuis dans le pays de *Cleves*. Étant prêt à entrer dans la ville de *Wessel* , je rencontrai un *habillé de bleu* qui me demanda si je ne voulois point servir le roi de Prusse : je lui répondis que sa majesté Prussienne pouvoit se servir elle-même , et que je ne servois personne. L'*habillé de bleu* , piqué de ma réponse , tira son épée pour me frapper ; mais je la lui arrachai des mains , je lui en donnai cinquante coups sur les épaules , puis je la cassai en deux , et la lui jétai au visage : après quoi , au lieu d'entrer dans la ville , je la laissai sur ma droite , je continuai ma route , et je m'arrêtai à *Cologne* , où je repris le métier de *monsieur Gribaudier*.

Lorsque j'eus amassé trois ou quatre cents ducats, je partis de *Cologne*, et je retournai à *Paris*, où je trouvai que la police avoit dispersé toutes mes anciennes connoissances. En attendant que j'en fisse de nouvelles, le baron de *Montenoi* me prêta sa femme pour me désennuyer, et se contenta de l'intérêt de dix écus par mois. L'on ne pouvoit pousser la générosité plus loin; aussi personne n'a l'ame plus noble que le baron de *Montenoi*. Au bout de six semaines la baronne devint fourbue : son mari la reprit, la fit traiter, la prêta à un autre, puis encore à un autre; si bien qu'à la fin, la piece étant devenue hors de cours, il ne la prêta plus à personne, et la mit au bilion.

Plusieurs personnes trouvoient étrange que le baron de *Montenoi* prêtât ainsi sa femme aux honnêtes gens; mais le baron, qui avoit autant d'esprit que de noblesse d'ame, disoit à ceux qui entendent raison, qu'il n'y avoit rien de si naturel que cela, et le leur prouvoit. Il disoit au théologiens que puisque *Abraham* (a) avoit abandonné sa femme au roi d'*Egypte*, le baron de *Montenoi* pouvoit bien en faire autant de la

(a) *Genes. ch. 12, v. 11, 12, 13, 14, 15, 16.*

sienne à ses amis ; et que , comme *Abraham* avoit reçu pour cela des brebis , des bœufs , des ânes , des serviteurs , des servantes , des ânesses et des chameaux , lui , baron de *Montenoi* , pouvoit bien tirer quelques *louis-d'or* de ce trafic pour avoir quelques livres de viande à mettre dans son pot. Il rapportoit à ce sujet l'apologie que *S. Augustin* (b) fait de l'action du patriarche , les louanges que *S. Ambroise* (c) donne à *Sara* pour son obéissance dans cette occasion , et les éloges que *S. Chrysostôme* (d) donne à l'un et à l'autre. Quant aux gens du commun , M. le baron leur citoit l'exemple de plusieurs peuples , qui prêtent leurs femmes aux étrangers pour les régaler , de tant de particuliers en France qui prêtent les leurs pour leur profit , comme les plaideurs à leurs juges , les commis aux maltôtiers ; les marchands aux usuriers , les officiers aux grands , les grands l'un à l'autre , jusqu'à y compris *Aboul-Chica* , qui vendit la sienne au roi de *Congo* , pour avoir un emploi dans les fermes. En-

(b) S. AUGUST. de serm. Domini in monte. lib. I , cap. 16 , §. 50 , edit. Benedict. id. de civit. Dei , lib. cap. 25.

(c) S. AMBROS. de Abraham. lib. I , cap. 2.

(d) Homil. 32 , in Genes. tom. I , pag. 258. edit. Satvil.

fin , le baron disoit aux politiques que l'usage de louer , prêter ou vendre sa femme , étoit une nouvelle branche de commerce entre les sujets d'une même monarchie , un nouveau moyen de faire circuler l'argent , de contenter les riches , d'enrichir les pauvres , et de donner des sujets à l'état. Bref , il apportoit tant de raisons pour appuyer la justice et l'utilité de son fait , que tout le monde eût dû en être content ; mais l'esprit de l'homme n'est point fait pour se payer de raisons.

Je reviens à mon histoire.

J'ai dit que j'avois apporté de *Cologne* environ trois ou quatre cents ducats , que j'avois gagnés en continuant le métier que *monsieur Gribaudier* m'avoit enseigné , mais , comme je n'épargnois rien pour me procurer tous les agrémens de la vie , je me vis bientôt à sec.

Pour cette fois j'opposai ma plume à la misère : je fis un livre où je démontrai , clair comme le jour , que le fils d'*Amram* et de *Jocabed* n'étoit point si grand sorcier qu'on veut nous le faire croire ; et que , sans un troupeau d'ânes sauvages , sa baguette toute-puissante eût opéré un prodige de moins (e). Cet ouvrage fit grand bruit :

(e) TACIT. *hist.* lib. 5.

l'imprimeur qui l'avoit imprimé , fut connu , enfermé et ruiné. Deux auteurs eurent l'audace de me réfuter ; mais je rossai l'un , et j'éreintai l'autre , pour leur apprendre à respecter la vérité. Après cet exploit , je partis de *Paris* , et je pris la route d'*Orléans*.

J'étois avancé environ deux lieues sur cette route , lorsque je vis arriver un postillon , criant de toutes ses forces , *oh hé , oh hé , place à M. le marquis qui va à la guerre*. Lorsque ce postillon fut près de moi , il me sangla un grand coup de fouet à travers le visage , parce que je ne m'étois point rangé dans la boue , pour laisser à son cheval le plus beau et le milieu du chemin. Je me mis à jurer de mon mieux , et je jurois encore , lorsque le *marquis* , qui alloit à la guerre , arriva. Celui qui conduisoit la chaise de poste , m'en fit autant que le postillon , et je redoublai mes imprécations. Le *marquis* , ayant fait arrêter la voiture , me demanda , d'un ton fier , ce que je disois. — Je dis , lui répondis-je , que je voudrois que les postillons , les chaises de poste , et les *marquis qui vont à la guerre* , fussent à tous les diables. — Ah ! faquin , répartit-il , je vais t'apprendre à connoître ceux à qui tu parles. — En même temps il saute hors de sa voiture , met l'épée à la main , et avance pour me frapper ; je me mets en dé-

fense ; il jure , foi de gentilhomme , qu'il me fera pendre : à ces mots , je lui assene un coup de gourdin sur l'occiput , et je l'envoie rejoindre les héros du neuvieme siecle.

A ce spectacle , le conducteur effrayé s'enfuit à toute bride. Pour moi , voyant que personne ne me guettoit , je me saisis de l'épée , de la montre et de la bourse du guerrier ; je quittai la route d'*Orléans* ; je pris celle de *Dreux* ; je traversai la Normandie , et je ne m'arrêtai que sur les côtes maritimes de cette province.

Après avoir rôdé pendant quelque tems çà et là , je me fixai près du *Havre-de-Grace* , où , ayant épousé la veuve , les deux filles et la niece d'un maître d'école de village , j'embrassai la profession du défunt.

Mes élèves firent de tels progrès sous ma conduite , qu'en moins de six mois les plus grands battoient leurs peres , et les plus petits crachoient au visage de leurs meres. Les parens , mécontents de cette nouvelle espece d'éducation , me citerent devant le curé du lieu , pour rendre compte de ma doctrine. Lorsque je fus arrivé chez le pasteur , il me dit : monsieur le maître d'école , vous me feriez plaisir de m'instruire de vos sentimens , touchant la soumission , l'obéissance , l'amour , le respect , la reconnaissance que les enfans doivent à

leurs peres et meres. — Monsieur le curé ; lui répondis-je , je suis fortement persuadé qu'ils ne leur doivent rien de tout cela ; ce n'est que par une suite de l'état de foiblesse et d'ignorance où ils naissent , qu'ils se trouvent naturellement assujettis à leurs parents (a). Comme vous n'êtes qu'un sot , monsieur le curé , je me dispense de vous alléguer d'autres raisons philosophiques qui autorisent mon opinion. Adieu , M. le curé. — Ayant fini ces mots , je retournai chez moi.

Comme je savois que , selon la sainte et pieuse coutume des gens d'église , le curé chercheroit à se venger de ma naïveté , je partis le lendemain pour le *Cotentin* ; là je devins commis , maquignon , contrebandier , opérateur , faux-témoin , procureur et faussaire ; mais , ayant appris que la justice me faisoit chercher pour ce dernier métier , je retournai à *Paris* , où , après avoir exploité mon ancienne hôtesse et houspillé son mari , je suis parti , ce matin , pour aller voir si les *Moscovites* ne seroient pas plus tolérans que les *François*.

Votre histoire , dit le *Compere Mathieu* à *pere Jean* , acheve de me confirmer dans

(f) V. la note ci-devant , pag. 107. V. aussi les mœurs , p. 49. et suiv.

une opinion qu'il n'appartient qu'à un philosophe d'avoir. Vous avez commencé votre vie exemplaire par donner un coup de canif dans le cul de votre régent, parce qu'il vous fouettoit sans sujet. Vous avez quitté vos études pour vous mettre grenadier, et vous avez réuni, dans ce métier, toutes les gentilleses d'un véritable homme de guerre. Vous avez escamoté une religieuse des griffes de Satan qui la tourmentoit, et vous vous êtes marié avec elle, pour lui ôter ses scrupules. Vous avez enlevé la fille d'un marchand de vin de *Londres*, parce qu'il ne vous l'auroit point donnée. Vous avez été Turc, corsaire, chrétien, médecin, luthérien, calviniste, quaker, manichéen, athée, etc. Vous avez épousé quatre femmes à la fois, de crainte d'en manquer. Je ne trouve rien de plus naturel que tout cela.

Mais quand je considère que vous avez été emprisonné, ruiné, cocufié, parce qu'un chien avoit pissé sur le jupon d'une entretenue; quand je considère qu'on vous a donné deux cents coups de bâton sur la plante des pieds, parce que vous aviez trop bien servi sa hauteur; quand je considère que la justice vous a recherché, pour avoir été associé avec un homme qui tâchoit de faire fortune comme il pouvoit, et que cette même justice vous a persécuté, pour avoir

composé un livre contre un *juif* qui est mort il y a plus de 3000 ans ; quand je considère que vous avez été battu par des faquins de valets , parce qu'étant à pieds , vous ne vous dérangiez point pour la poste , et que vous avez été contraint d'ôter la vie à un marquis qui vouloit vous ôter la vôtre , ou du moins vous faire pendre , parce que vous aviez l'audace de vous défendre contre un gentilhomme ; quand je considère qu'il vous fallut fuir la vengeance d'un cagot de curé , pour avoir enseigné les élémens de la loi naturelle aux enfans de ses paroissiens , et que la justice de Normandie vous cherche encore , pour avoir rendu service à autrui , aux dépens d'une conscience qui n'appartient qu'à vous ; quand , dis-je , je considère que vous avez été errant , poursuivi , proscrit , persécuté , pour avoir éclairé les hommes par des exemples puisés dans la pure et la vraie philosophie , pour avoir tâché de jouir librement de la seule vie (g) que nous avons à espérer , et fait en sorte de ne point mourir de faim au milieu des biens de ce monde , je ne doute plus que les loix n'aient été inventées (h) pour détruire la li-

(g) *V. la vie heureuse , pag. 34.*

(h) *V. le discours de ROUSSEAU , sur l'origine de l'inégalité parmi les hommes , pag. 94.*

berté naturelle, en fixant pour jamais la loi de la propriété, et le droit barbare (i) de l'inégalité.

Oui, mon *cher oncle*, continua le *Com-pere*, les loix, la religion, les préjugés, la violence se réunissent constamment contre celui qui ose penser et agir. Dans cet état de contrainte, l'homme demeure esclave, tandis qu'il devoit être libre, et vit dans l'indigence au milieu du patrimoine de la nature.

Si quelque génie transcendant, tel que l'admirable *pere Jean*, vient à s'appercevoir qu'il naît libre et hors de toute sujétion naturelle (k), à l'égard de son pere ou de son prince; que rien n'est capable de le soumettre à aucun pouvoir sur la terre (l), que son propre consentement; en un mot, que le vice, la vertu, le bien et le mal moral, le juste et l'injuste, et tout ce qui en dépend, ne consistent que dans l'opinion de ceux (m) qui les ont inventés, pour appuyer leurs intérêts (n): si, dis-je, cet homme rare, auquel il a été réservé de dé-

(i) *V. encyclop. disc. prélimin.*

(k) *Ibid.*

(l) *Encyclop. au mot gouvernement.*

(m) *V. le discours sur la vie heureuse, p. 6.*

(n) *V. Montaigne, tom. 2, p. 391, où il est*

chirer le voile de l'illusion , tente de secouer le joug du travail , de la misère , de la servitude et de la superstition , en usant des droits que la nature (o) lui a donnés , il a tout à craindre de la tyrannie du plus fort , à moins qu'une prudence consommée ne le mette à l'abri des recherches de la justice et de la persécution des prêtres.

Corbieu , dit *pere Jean* , mon neveu a raison. Je me suis moqué , de tout tems , de ces billevesées dont on endort les sots. J'ai toujours regardé la religion et les loix comme des inventions humaines. Je n'ai consulté , dans toutes les actions de ma vie , que la seule (p) voix de la nature. Aussi ai-je rencontré par-tout des ennemis injustes et dangereux ; mais j'ai éludé leurs pièges par ma

parlé des sentimens de *Protagoras* , d'*Ariston* et de *Thrasimaque* , sur la nature des loix , du juste , de l'injuste , etc.

(o) V. *PLAT.* in *Georg.* où l'un des interlocuteurs se plaint de ce qu'en inculquant à la jeunesse les principes de la justice , on étouffe les sentimens nobles et élevés que les enfans apportent en venant au monde ; et il ajoute qu'on ne voit briller en eux le droit de la nature , que quand ils viennent à secouer le joug des loix.

(p) *Nihil aliud sibi naturam latrare nisi ut cum Corpore se junctus dolor absit , mente fruatur , Jucundo sensu , curâ semotâ , metuque.*

LUCRET. lib. 2.

prévoyance , mon adresse et ma fermeté. C'est sur ces vertus , qui ne m'ont jamais abandonné , que j'ai fondé la tranquillité d'esprit dont je jouis , et qui sied si bien à la liberté de penser que j'ai adopté , ainsi qu'au sang-froid inaltérable qui , malgré Cicéron (q) et ses semblables , ne m'a jamais quitté , même en tuant des capucins et des

(q) *Tu cum furiales in concionibus voces mitis ; cum domos civium evertis ; cum lapibus optimos viros foro pellis ; cum ardentis faces in vicinorum tecta jactas ; cum ædes sacras inflammas ; cum servos concitas ; cum uxorem sororemque non discernis , cum quod in eas cubile non sentis ; cum baccharis ; cum furis ; tum das eas pœnas , quæ sunt sola hominum scelcri à Diis immortalibus constitutæ.* CICER. orat. p. 1622.

« Quand vous haranguez le peuple avec une élo-
 » quence empoisonnée ; quand vous renversez les
 » maisons des citoyens ; quand à coups de pierres ,
 » vous chassez les plus dignes sénateurs hors de la
 » place publique ; lorsque vous mettez en feu les
 » maisons de vos voisins , et que vous réduisez les
 » temples en cendre ; quand vous excitez les esclaves
 » à la sédition , et que vous troublez la célébra-
 » tion du culte religieux ; quand , emporté par une
 » brutalité infâme , vous ne faites point de distinc-
 » tion entre votre femme et votre sœur , et que vous
 » ne vous souciez point de qui vous souillez la cou-
 » che ; lorsque , semblable à une bacchante effré-
 » née , vous vous abandonnez à des fureurs horri-
 » bles , c'est alors que vous êtes en proie à ces
 » supplices terribles , et que les dieux ont destinés
 » pour châtier les crimes des hommes. »

marquis : joignez à cela que ma conscience n'a jamais senti l'aiguillon de ce que le vulgaire appelle remords , et que j'appelle le supplice des foibles et des idiots (r) : ma philosophie se croiroit déshonorée , si elle s'occupoit de ces fâcheuses réminiscences (s) , qui ne doivent leur origine qu'aux préjugés et à l'ignorance. Qu'en dis-tu , l'homme

--- *Sua quemque fraus , suum facinus , suum scelus , sua audacia de sanitate et mente deturbat : hæ sunt impiorum furia , hæ flammæ , hæ faces. Ibid. p. 1827.*

« La propre injustice d'un chacun , sa propre malice , son infamie , sa hardiesse désespérée le transporte hors de lui-même , le trouble , le rend furieux : ce sont là les furies qui tourmentent le méchant ; ce sont là les flammes et les flambeaux avec lesquels les dieux le poursuivent. »

(r) *V. le disc. sur la vie heureuse , p. 63.*

(s) *cur tamen hos tu*

*Evasisse putes , quos diri conscia facti
Mens habet attonitos , et surdo verberare cædit,
Occultum quatiente animo tortore flagellum
Pæna autem vehemens , ac multò sævior illis
Quas et Cæditius gravis invenit , et Rhadamantus ,
Nocte dieque suum gestare in pectore testem.*

JUVEN. sat. 13 , v. 143. et seq.

« Pourquoi vous imaginer que ces gens sans foi , sans probité ne sont point punis de leurs crimes ? Oui , ce méchant homme se condamne soi-même à tout moment ; il est d'une secrete horreur ; il se persécute , il se tourmente , il est lui-même son bourreau , les peines qu'il endure ne se peuvent exprimer ; elles sont plus terribles que les

aux reliques , ajouta *pere Jean* ; en s'adressant à *Diego* ! — Très-redoutable *pere Jean* , répondit l'*Espagnol* , je dis que , dans certains cas , ma morale ressemble assez à la vôtre , à cette différence près que la philosophie que je respecte , mais que je ne comprends pas tout-à-fait , vous fait agir , et que dans toutes mes actions je n'ai d'autre motif que mes intérêts particuliers , d'accord avec la religion , appliquée selon les principes que l'on m'a inculqués dans l'éducation honnête que j'ai reçue chez les *jesuites de Saragosse*. Au reste , mon *révérend pere* , je vous regarde comme un saint homme , qui , par les traverses de votre vie , avez expié , depuis long-tems , le capucinisme que vous avez commis , et l'apostasie dont vous vous êtes rendu coupable , soit à *Alger* , soit dans votre transmigration de *Paris en Hollande*.

Pendant le récit que *pere Jean* avoit fait de son histoire , il s'étoit formé à l'ouest un orage très-considérable : l'on entendoit , par le bruit du tonnerre , qui devenoit fort de plus en plus , que la ville de *Senlis* en

» plus affreux arrêts de *Cœditius* , plus cruelles que
 » ceux que *Rhadamante* prononce dans les enfers.
 » Quoi ! avoir dans le fond de son ame , le jour ,
 » la nuit , un secret témoin de son crime ? Ah !
 » quel tourment ! »

auroit sa part ; et *Diego* achevoit de parler , lorsqu'un tourbillon furieux , qui précédoit la pluie et la grêle qui alloient tomber en abondance , renversa une partie de la cheminée de la salle où nous étions. *L'Espagnol* effrayé de cet accident , s'écria : mes amis , nous allons périr ! la chute de cette cheminée est un avertissement de la colere divine qui va tomber sur nous. Je me souviens , dans ce moment , que c'est demain le jour de l'*Assomption* de la Vierge , et que nous avons mangé à notre souper un gigot de mouton , une poularde et six côtelettes. Prosternons-nous , mes chers compagnons ; intéressons le plus grand *saint* du paradis en notre faveur , et dites , de cœur et d'affection , ce que je vais réciter de bouche. — En même tems il se jeta à genoux , et d'une voix triste et lamentable , il entonna la priere suivante :

O vous , qui avez commencé par ne rien valoir , mais qui , ayant été blessé à la jambe au siege de *Pampelune* (t) , êtes devenu honnête homme en dépit de Satan et de son tintamarre ! bienheureux *S. Ignace* ! intrépide champion de la *Vierge* , qui auriez

(t) *V. TANNERUS , ad vitam S. Ignatii ; ORLANDUS et RIBADENEIRA , in vita ejusdem sancti.*

tué un *Maure* (u), sans l'entêtement de votre mule, qui prit un chemin pour un autre ! O vous, qui, après avoir compris combien le mépris est conforme à l'évangile, avez porté le métier de gueux, de truand et d'argotier à un degré sublime ; avez couru les champs, équipé comme un fou (x) ; avez fait peur aux uns, avez fait rire les autres, et n'êtes entré dans aucune ville, pendant vos caravanes, sans avoir une troupe de polissons à vos trousses ! O vous, qui avez toujours fait un si grand cas de la simplicité, que vous avez refusé des lumières du diable (y) pour l'interprétation de l'écriture ! O vous, qu'un zèle ardent fit partir pour *Jérusalem*, et qui auriez vraisemblablement converti tous les *Turcs*, si le gardien des *capucins* de cette ville ne vous eût chassé comme un peteur, et contraint de repasser en Europe ! O vous, qui avez failli d'être pendu comme un espion par les François (z), lorsqu'ils faisoient la guerre en *Lombardie*, et qui, à l'âge de trente-neuf ans, êtes venu à *Paris* tendre votre fessier aux régens du college de *Sainte-Barbe* !

(u) RIBADEN. *ubi sup.*

(x) ORLAND. MAFFEUS, BOUHOURS.

(y) RIBADEN. *ubi sup.*

(z) V. les auteurs de sa vie.

O vous, qui, ayant été pris pour un illuminé par la sainte inquisition (a) avez évité le fagot par votre ignorance, et fûtes réservé à de plus grandes choses ! O vous, qui, sur le refus que le ciel vous fit d'un petit chien (b) pour vous servir de directeur, avez rugé comme un lion, hurlé comme un loup, beuglé comme un bœuf, grincé les dents comme un damné, et failli de vous jeter de désespoir par une fenêtre ! O vous, qui, après une terrible épreuve, êtes parvenu à un tel degré d'amour de Dieu (c), que les flammes vous sortoient par la tête ! O vous, qui avez converti les pécheurs par mille tours tout-à-fait gentils ; comme en vous jettant dans des étangs glacés (d), en jouant au billard (e), ou en enlevant les femmes à leurs maris (f), pour qu'elles vivent en chasteté ! O vous, qui avez été la terreur et le fléau des démons, des loups-garous, des esprits follets, et qui chassiez les premiers en récitant *Virgile* (g) ! O vous, qui avez eu le bonheur de voir la

(a) ORLAND. *ubi sup.*

(b) ORLAND. *ubi sup.*

(c) RIBADEN. *ubi sup.*

(d) V. les œuvres de M. DE LAUNOI.

(e) RIBAD. *ubi sup.*

(f) ORLAND. et MAFF.

(g) TURRIAN, sur S. Ignace.

sainte Trinité (*h*) en corps et en ame, lorsque vous étiez encore sur la terre, et qui, indépendamment d'un bienfait si rare, avez encore eu autant de visions, d'apparitions, de révélations (*i*), que tous les *anachorettes* de la *Thébaïde* ! O vous, qui, par un prodige inoui, avez fait une visite, sans quitter *Rome* (*k*), à votre disciple *Kessel* à *Cologne* ! O vous, qui avez rendu *Lisan*, le pendu, à la vie (*l*), rendu un borgne aveugle (*m*), ressuscité une poule (*n*) qui puoit ! O vous, qui, par des marques si éclatantes d'une sainteté extraordinaire, avez mérité d'être le pere, le fondateur, l'instituteur, le conservateur d'une société de *saints personnages*, qui, par leur vie archangélique, sont devenus ici-bas les seigneurs, les modérateurs de toutes choses, et les fléaux de ceux qui encourent votre indignation ! O vous, qui êtes autant au-dessus des neuf chœurs des anges que le *Grand Turc* est au dessus de votre serviteur et compatriote *Diego Arias Fernando de la Plata y Rioles, y Bajalos* ! O patriarche des patriarches, neuf mille six cents onze fois plus patriarche qu'*Abraham* ! daignez jeter un œil de pitié sur tous les humains, dans

(*h*)(*i*) *V. les auteurs de sa vie.*

(*k*)(*l*)(*m*)(*n*) *V. les auteurs de sa vie.*

cette nuit désastreuse et effroyable où tous les élémens se confondent, où le ciel et la terre enflammés font une esquisse du dernier des jours. Daignez, dis-je, jeter un regard compatissant sur tous vos serviteurs, nommément sur mon doux maître *Mathieu* le philosophe, sur le vertueux *pere Jean de Domfront*, sur mon ami *Jerôme* et sur moi. Ne permettez pas que nous périssions pour avoir mangé un gigot de mouton, une poularde et six côtelettes, la veille de l'*Assomption* : rognez les griffes à Satan qui se prépare à nous agripper ; reverrouillez les portes de l'abîme qui est prêt à nous engloutir ; détournez la foudre... — A ces mots le tonnerre, éclatant d'une force épouvantable, perça le toit et le plancher de la chambre, et brisa en mille pieces la table autour de laquelle nous étions.

A ce spectacle effrayant, *Diego* tomba par terre et foira dans ses chausses. *Pere Jean*, plus irrité de l'incongruité du foireux, qu'épouvanté du coup de tonnerre, prit l'*Espagnol* par le collet, le jeta au milieu de la cour et ferma la porte. Ensuite, ayant rallumé la chandelle, il prit une bouteille qui étoit sur la cheminée, la vuida d'un seul trait, et nous dit en se rasseyant : je voudrois bien savoir où vous avez pêché cet original ; il est par la corbieu fou. J'ai la

1914

The first part of the report
 deals with the general
 situation of the country
 and the progress of
 the work during the
 year. It is found that
 the work has been
 carried out in a
 satisfactory manner
 and that the results
 are in accordance
 with the expectations
 of the Board.

The second part of the
 report deals with the
 financial statement
 for the year. It is
 found that the
 accounts are correct
 and that the
 balance sheet shows
 a surplus of
 £1000. The
 expenditure has
 been within the
 limits of the
 estimate.

patience d'écouter son impertinente priere à *saint Ignace* ; mais , vertu de froc ! foirer en présence de *pere Jean* ! je ne le souffrirai jamais. — Tout le monde n'est point si intrépide (o) que vous , lui dis-je ; l'épouvante fait certains effets sur l'un qu'elle ne fait pas sur l'autre. Il y a mille personnes à qui il en seroit arrivé autant , en voyant le tonnerre tomber à leurs pieds. Au reste , il seroit à propos d'avertir l'hôte de cet accident ; la foudre pourroit bien avoir mis le feu au grenier. — Ma foi , dit *pere Jean* , tant pis pour le grenier : je ne me mêle point des affaires d'autrui ; faites-en de même , et songeons à vider les six flacons qui sont là sur ce buffet. Mais je ne puis revenir de cet original.

Mon cher oncle , dit le *Compere* , il faut en avoir pitié. Les jésuites et la superstition lui ont félé le timbre , ainsi qu'à bien d'autres : il est confit dans une piété si puérile , si ridicule ; il est plongé dans une

(o) L'intrépidité est une force extraordinaire de l'ame , qui l'élève au-dessus des troubles , des désordres et des émotions que la vue des grands périls pourroit exciter en elle ; et c'est par cette force que les héros se maintiennent en un état paisible , et conservent l'usage libre de leur raison dans les accidens les plus surprenans et les plus terribles.

Réflexions et max. morales , p. 78.

ignorance si crasse, qu'il cite à tort et à travers l'écriture, les légendes, son recteur des *jésuites* de *Saragosse*, et dans des circonstances si peu analogues à ses citations, qu'il me fait rire quelquefois, et met en colere mon *compere Jérôme*. Au reste, c'est un assez bon garçon, qui m'est fort attaché, et que je garde parce que je lui fais faire, par principe de religion et par bêtise, tout ce qu'un homme d'esprit pourroit faire par principe de philosophie. — Je lui pardonne donc, dit *pere Jean*; mais cela n'empêche pas qu'il ne soit un original. A propos, mes enfans, vous allez en Hollande? — Oui, repondit, le *Compere*. — Hé bien, reprit *pere Jean*, je vous accompagnerai jusques-là; alors je continuerai ma route pour la Russie; et, si vous voulez faire ce voyage avec moi, il ne tiendra qu'à vous. — Très-volontiers, dit le *Compere*; à Dieu ne plaise que je rejette une telle proposition: la fortune a voulu que je retrouve un oncle si chéri, si respectable; je ne l'abandonnerai de ma vie. — Dès ce moment tous nos biens furent déclarés communs; nous nous promîmes une fidélité à toute épreuve; nous cimentâmes notre union en vuidant le reste de nos flacons; et nous conclûmes de finir la soirée par chercher *Diego*, qui n'avoit point reparu depuis la fin de son oraison.

Après quelques perquisitions inutiles , nous fûmes contraints de mettre l'hôte et tous ses gens en œuvre pour retrouver le pauvre *Espagnol* ; l'on parcourut toutes les granges , toutes les écuries , toutes les caves , tous les greniers de la maison ; l'on s'égosilloit à crier : *Diego , seigneur Diego , où êtes-vous ?* — Point de *Diego* , Enfin , l'on désespéroit de le trouver , lorsqu'on le découvrit dans un poulailler , où il s'étoit tapi parmi une quarantaine de poules.

Ayant rassuré l'*Espagnol* du mieux qu'il nous fut possible , il sortit de son réduit : deux vigoureuses servantes lui écurèrent le fessier ; il changea de chausses ; il rentra dans la chambre , et *pere Jean* lui dit : *l'ami Diego* , en considération du récit que ton maître m'a fait de ton mérite singulier , je te pardonne l'incongruité de ton derrière : je te déclare que tu es compris dans l'alliance qui vient d'être contractée entre *mon neveu* , *Jerôme* et moi ; que tu auras voix en chapitre , ainsi que chacun de nous ; que je te prends sous ma protection spéciale en tout , par-tout , contre tout , fût-il contre *Lucifer*. — Ah ! très-vénérable *pere Jean* , s'écria *Diego* en se jetant à deux genoux : après mon maître que voilà , vous serez désormais celui que j'aimerai le plus sur la terre. Tous les

jours de ma vie , à commencer dès ce moment , je réciterai cinq *pater* et cinq *ave* , *Maria* , à l'honneur de *sainte Barbe* , pour qu'elle daigne vous conserver dans le sentier de la vertu , et qu'elle vous préserve de mort subite , ainsi qu'elle fit autrefois à *Auduin le chartreux* , lorsqu'il tomba dans la neige (p). Je prierai , *S. Gassien* , dont l'église célèbre aujourd'hui la fête , qu'il veuille vous accorder joie , santé , richesse , et qu'il vous fasse élire pape un jour ; car le ciel m'a révélé , dans le poulailler , que vous étiez le seul qui méritiez de remplir un poste si important , et qu'il ne falloit pas moins que votre vigueur , votre fermeté , votre exemple , pour réformer certains petits abus qui commencent à se glisser parmi les pasteurs de la bergerie du Seigneur. — Lorsque *Diego* eut fini de parler , chacun fut se coucher ; le lendemain , de grand matin , nous partîmes de *Senlis*.

(p) Un *chartreux* , nommé *Auduin* , étant un jour tombé dans un précipice rempli de neige , y fut conservé en vie l'espace de quatre mois , par l'intercession de *Ste. Barbe*. Au bout de ce tems-là , il sortit du précipice , se confessa , communia et mourut aussi-tôt.

V. TILMAN , *Bredembach. sac. col. lib. 4 ; item, chronic. cartus. lib. 4. cap. 3.*

CHAPITRE

CHAPITRE XII.

Notre arrivée à Mons , capitale du Hainaut Autrichien. Accident fâcheux qui nous arrive dans cette ville , et les suites qu'il eut.

IL ne nous arriva rien de remarquable dans notre route jusqu'à *Mons*, capitale du Hainaut, et la première ville étrangère que nous rencontrâmes après être sortis des terres de France.

Lorsque nous fûmes aux portes de cette ville, l'officier de garde nous demanda en mauvais François, qui nous étions, d'où nous venions, où nous allions. *Pere Jean*, qui savoit que dans ce pays-là on est assez scrupuleux sur l'article des voyageurs, répondit que nous venions de *Valenciennes*, et que nous étions bourgeois de la ville. L'officier, qui ne nous connoissoit pas, nous laissa entrer.

Diego, qui étoit demeuré derriere sans que nous nous en fussions apperçus, arriva quelques minutes après, et l'officier lui fit les mêmes questions qu'il nous avoit faites. *L'Espagnol*, fier de la protection que *pere*

Jean, lui avoit promise à *Senlis*, répondit, en enfonçant son chapeau : je m'appelle *Dom Diego Arias Fernando de la plata*, y *Rioles*, y *Bajalos* ; je suis un gentilhomme Espagnol né à *Bilbao* en *Biscaye* ; je fus jadis l'élève du très-chaste et très-vertueux, pere recteur des *jésuites* de la ville de *Saragosse* en *Aragon*, le page chéri de feu monsignor *Hercule-François-Marie Tongarini*, évêque de *Mansoura* en *Mansourie*, aujourd'hui j'ai l'honneur d'être le serviteur du célèbre *Mathieu*, le patriarche du bon sens, le compagnon de son compere *Jerôme*, l'ami, le protégé de l'intrepide et respectable pere *Jean* de *Domfront*, qui a été grenadier, capucin, juif, hérétique, quaker et athée, et qui, par la grace de Dieu, est aujourd'hui meilleur chrétien que notre saint pere le pape, ou peu s'en faut. — L'officier qui étoit un Allemand, n'entendant rien au discours de *Diego*, le fit mener, par deux fusiliers, chez le commandant de la place.

Ce commandant qui étoit un vieux papa à demi sourd, ne comprenant pas mieux le françois que l'officier, fit approcher l'Espagnol pour entendre ce qu'il disoit. Celui-ci lui cria à l'oreille ce qu'il avoit débité à l'officier. Le commandant croyant qu'il lui disoit des sottises, tomba sur le haran-

gueur , le régala de quelques coups de canne , et l'envoya en prison.

Une demi-heure après cette scene singuliere , le vieux Allemand fit ramener *Diego* devant lui , et l'interrogea derechef ; l'*Espagnol* tint le même discours , et ajouta que le patriarche *Mathieu* , et le respectable pere *Jean* , et l'ami *Jerôme* étoient dans la ville.

Le commandant , ayant compris ces derniers mots , nous fit chercher. Lorsqu'on nous eut trouvés et conduits devant lui , il nous demanda qui nous étions , quel étoit notre pays. Le *compere Matthieu* lui répondit , avec gravité , que nous étions philosophes , et que , n'étant soumis à aucunes loix , ni à aucun gouvernement , nous n'étions pas plus d'un pays que d'un autre. Là dessus on nous envoya au cachot.

Le commandant , ne s'étant jamais trouvé dans le cas d'avoir à faire à des philosophes , tint un conseil de guerre pour savoir ce qu'il devoit faire de nous. Il fut conclu que l'on devoit nous examiner à fond ; que si nous étions des espions , il falloit nous faire pendre ; sinon , que nous recevriens chacun vingt-cinq coups de bâton , et que nous serions chassés de la ville , pour nous apprendre à respecter les usages établis dans les pays où nous nous trouverions désormais.

Le lendemain de ce conseil de guerre le commandant nous fit amener devant lui , nous fit reprocher , par un auditeur , d'en avoir imposé à notre arrivée , à l'officier de garde , d'avoir insulté *son excellence* , et nous fit demander nos passe-ports : le *Compere* et moi présentâmes les nôtres , qui furent rejetés comme invalides et comme surannés ; *pere Jean* et *Diego* , n'ayant rien de mieux à montrer , le commandant conclut que nous étions dans le cas d'être traités comme espions.

A ce mot le *compere Mathieu* s'écria : quoi ! l'on traiteroit des gens tels que nous comme espions , sous prétexte que nous sommes entrés dans cette ville sans être munis de passe-ports valables ? N'est-il point libre à tout homme , sur-tout à un philosophe , de parcourir la terre entière sans être tenu de rendre compte à qui que ce soit de ses intentions et ses démarches ? Par quel droit monsieur le commandant s'arroge-t-il le pouvoir d'interdire l'entrée d'un pays à un étranger qui n'est pas muni d'un vain papier , lequel ne rend ni ses vues , ni ses intentions meilleures ? Un chacun ne porte-t-il pas sur son front le passe-port de la nature ? Lorsqu'un homme en voit un autre aller , venir , agir , ne doit-il point penser qu'il ne fait qu'user de la liberté naturelle , à

laquelle ni prince, ni roi, ni tel autre usurpateur d'une autorité injuste et barbare n'a aucun droit de s'opposer ? O liberté chérie ! l'esclavage et l'intolérance t'ont bannie de la terre — Monsieur le philosophe, dit l'auditeur, comme monsieur le commandant a passé sa jeunesse à être fife et ensuite tambour, il n'a point eu l'occasion d'apprendre ce que c'est que cette liberté naturelle dont vous parlez : depuis ce temps-là il fut occupé à remplir les devoirs des différents grades par lesquels il a passé, et n'a point eu le loisir de s'instruire davantage sur cet article. Mais il est commandant, et en cette qualité il a ordre de ne laisser entrer aucun étranger en cette ville, sans passeports suffisans, ou sans produire quelque honnête bourgeois qui réponde de sa personne, et rende raison des motifs qui l'amenent ici. Ces précautions ont été dictées par la prudence. Nous sommes voisins de la France, et à la veille d'une guerre avec elle ; nous ne saurions trop nous précautionner contre les entreprises que cette puissance pourroit former contre cette ville, qui est une des clefs du pays : d'ailleurs, cet usage est fondé sur un droit naturel et propre à chaque nation en particulier, lequel est de prendre chez elle telles mesures qu'il lui plaît pour son bien être et sa conser-

vation, sans devoir en rendre compte à personne. — Voilà donc les raisons, dit le *Compere*, que vous avez à alléguer, pour appuyer vos injustices et vos vexations. O nations policées !... Hélas ! divine liberté ! quand est-ce que... ? Le *Compere* alloit continuer, mais le commandant fit signe à la garde qui nous avoit amenés, de nous conduire au cachot.

Le lendemain nous fûmes présentés derechef devant le vieux Allemand, qui nous interrogea chacun en particulier. Le *Compere* lui tint à peu près le même discours que la veille, et l'envoya promener ; *pere Jean* voulut le battre ; *Diego* le traita d'hérétique, et moi je dis qu'ils avoient raison tous trois. — Après cet examen nous fûmes renvoyés en prison.

Quelques jours après, l'auditeur, dont j'ai parlé plus haut, vint nous annoncer que l'on n'avoit rien trouvé à notre charge touchant l'*espionnerie* ; mais que, comme nous étions des impertinens qui avions menti à l'officier de garde, qui avions perdu plusieurs fois le respect à son excellence, qui l'avions insultée, nous étions condamnés à passer une *roufle* (a) sur la place d'armes

(a) C'est ainsi que les Allemands nomment le châtiment qu'on appelle en France par les baguettes.

de la ville. A cette terrible nouvelle, *Diego* se mit en priere ; le *Compere* pesta de plus belle contre la persécution et la tyrannie ; *pere Jean* se fit apporter un baril de biere, et but le reste de la journée et toute la nuit ; pour moi je m'endormis , en attendant le régal que l'on destinoit à nos épaules.

Le lendemain matin un détachement de cinquante grenadiers vint nous prendre , pour nous mener où l'on nous attendoit. L'officier , qui commandoit cette troupe , nous dit , en sortant de la prison , de nous réjouir ; qu'au lieu de 800 hommes , que l'on avoit commandés pour l'exécution , il n'y en auroit que 780 ; qu'au lieu de six tours , que nous devions passer , nous n'en passerions que cinq ; et que , par le calcul qu'il avoit fait , nous ne recevriions chacun que quinze mille six cents coups d'étriviere , au lieu de dix-neuf mille deux cents que nous aurions reçu , si le confesseur de *son excellence* n'eût intercédé pour nous , et ne l'eût porté à adoucir notre sentence.

Cette épouvantable consolation fit un tel effet sur mon individu , qu'à l'instant les nerfs de ma jambe gauche se retirerent , et je suis demeuré boiteux depuis ce temps-là. Comme ceci est un fait constant , je prie , en passant , messieurs les physiciens d'exercer leurs spéculations sur un phénomène aussi singulier.

Au bruit qui s'étoit répandu qu'on alloit vergeter l'omoplate de quatre philosophes, qui ne reconnoissoient point de loi, qui n'étoient d'aucun pays, il s'étoit assemblé un peuple innombrable, pour assister à l'exécution de quatre hommes, qu'il s'étoit figuré devoir être extraordinaires, et autrement faits que d'autres.

C'étoit au milieu de cette multitude que nos gardes nous conduisoient; *pere Jean*, fumant sa pipe, marchoit le premier d'un pas grave et assuré; le *Compere* le suivoit en jurant; *Diego* prioit, et moi je pleurois. Nous approchions de l'endroit fatal; six ou huit maudits tambours préludoient déjà la marche qu'ils alloient battre pendant le régal dont on se promettoit d'honorer notre philosophie, lorsque tout-à-coup *pere Jean* renversa quatre grenadiers de sa droite, et fendit la presse. Le *Compere* et *Diego* le suivirent; j'en fis de même; et, en quatre pas, nous nous trouvâmes dans une église, vis-à-vis de laquelle nous venions d'arriver (b), et d'où nos gardes n'oserent nous tirer.

(b) Dans le tems que cette aventure arriva, les églises, les couvens, les cimetières des Pays-Bas Autrichiens étoient des asyles pour certains criminels. Mais il s'est fait, depuis, quelque changement à ce sujet.

Lorsque

IV.



THE
GREAT
REVOLUTION
OF
1848

TAYLOR INST.
RECORDED

Lorsque nous fûmes dans ce lieu, *pere Jean* s'écria : par la vertu de *saint Adhelme* ! je savois bien que je me tirerois de cette affaire-ci. Un homme, tel que moi, ne perd jamais la tête, dans quelque péril qu'il se trouve. Vivent les gens d'esprit, morbleu ! Pour toi, dit-il au *Compere*, tu aurois juré long-tems, avant que tes imprécations nous eussent épargné la millieme partie des coups que nous allions recevoir. Et toi, pieux bavard, dit-il à *Diego*, j'ai bien voulu être ton ami, ton protecteur, je le serai même toujours ; mais c'est sous cette condition que, de ta vie, tu ne compromettas la personne de *pere Jean* avec les commandans Allemands. — *Diego* reçut cette mercuriale les yeux baissés, fit une profonde inclination, et continua sa priere, que l'événement n'avoit point interrompue.

Nous fûmes à peine une heure dans cet asyle, que nous nous vîmes fournis de vivres au moins pour quinze jours. Dans l'après-midi un honnête cordonnier nous apporta plus de cent quatre-vingts florins, d'une quête qu'il avoit faite pour de *pauvres philosophes qui étoient en franchise* : il nous dit que les confréries de l'église où nous étions, s'intéressoient pour nous auprès de *son excellence*, et qu'elles espéroient d'obtenir incessamment notre délivrance.

Nous remerciâmes le cordonnier , et il partit.

Vers le soir , le curé de cette église vint nous voir : comme il nous trouva causant , il nous dit , d'un ton brusque , que nous devrions bien respecter le lieu où nous étions , et nous souvenir que Dieu y étoit présent. — Monsieur le curé , dit le *Compere* , Dieu n'est pas plus présent en ce lieu qu'ailleurs. C'est un être parfait , immense , que rien ne peut contenir que sa propre immensité ; il ne peut se diviser , ni s'étendre , ni se restreindre dans aucun lieu. — Tu es donc un hérétique , dit le curé. — Je ne suis ni hérétique , ni orthodoxe , répondit le *Compere* ; je n'endosse aucune livrée de parti ; je suis ce que tout le monde devrait être ; je suis philosophe. — D'où vient donc l'asyle dont tu jouis , maraud ? — Il vient , répliqua le *Compere* , de l'ignorance et de la méchanceté des hommes. L'établissement que *Moïse* (c) a fait des asyles pour des personnes entièrement innocentes , est une preuve de ce que je viens d'avancer. Si une personne avoit commis un homicide innocemment , devrait-il cher-

(c) V. ce que dit là-dessus GROTIUS , *lib. 2. cap. 21, §. 5* , et LE CLERC , *sur les nombres XXXV. 6.*

cher d'asyle ailleurs qu'aux pieds de la justice, et d'autre protection que celle des loix ? Mais, de tout tems, les hommes ont été sots, injustes, méchans, et les loix tyranniques ou insuffisantes ; ce n'est pas tout ; indépendamment de la cause vicieuse, qui a produit l'établissement des asyles, ces asyles sont devenus eux-mêmes la source d'une infinité d'abus affreux : les plus grands scélérats y furent à l'abri de toutes poursuites, et exempts de toutes peines (d). N'allons point chercher des exemples chez les païens ; arrêtons-nous au christianisme. Pour peu que vous ayiez lu ailleurs que dans votre breviaire, monsieur le curé, vous aurez vu que la coutume ayant, dès le regne de l'hypocrite *Constantin*, fait regarder les églises comme des lieux de refuge, *Théodose* et ses successeurs furent obligés de restreindre ce privilege, qu'on avoit étendu à des gens indignes de toute protection. Mais ces loix, ni celles que *Justinien* fit là-dessus long-tems après, ne furent point des barrieres assez fortes pour empêcher que vous autres, messieurs les ecclésiastiques, ne fissiez servir le progrès

(d) V. l'hist. de l'acad. des inscriptions, etc. tom. 5, édit. de la Haye, p. 52 et suiv.

d'un abus si énorme, au dessein d'établir votre propre domination, et d'attenter sur le droit du magistrat. Il est vrai que c'étoit un serpent qui vouloit dévorer l'autre : mais ce ne fut pas moins un grand mal ; car plus il y a de ces sortes de bêtes sur la terre, plus on risque d'en être mordu. Vous aurez encore lu, monsieur le curé, que les conciles ouvrirent l'asyle à toutes sortes de criminels, et le leur assurèrent par les foudres de l'excommunication, qu'ils lancerent contre ceux qui les en oseroient tirer ; que nos souverains seigneurs et maîtres, les papes de *Rome*, ne manquèrent point de pousser, aussi loin qu'ils purent, l'immunité de ces lieux, que leur prétendue sainteté devoit faire regarder comme souillés par une telle protection (e). . . Qu'entends-tu, interrompit le curé, par ce fatras de rapsodies dont tu m'ennuies ? — J'entends,

(e) V. JACQUES GODEFROI, sur le code Théodosien, lib. 9, tit. 44 et 45, tom. 3, pag. 356. et seq. --- BUDDÆUS, *jurisp. dist. specim.*, g. 15 et seq. --- THOMASIUS, *not. in LANCELOT*, lib. 2, tit. 20 pag. 1038 et seq. --- HERTIUS, *diss. de superiorit. territor. g. n.*

Ceux qui voudront voir ce qui concerne le droit d'asyle, que les ambassadeurs s'attribuent, pourront consulter THOMASIUS, *diss. de jure asyli, legat. ædibus compt.* et le traité de BYNKERSHOEK, du juge compétent des ambassadeurs, ch. 21.

dit le *Compere*, qu'il est étonnant qu'on ait établi des asyles pour recevoir un homme, qui, après avoir commis innocemment quelque crime, fuit les poursuites de la justice, comme celles d'une bête féroce; qu'il est encore étonnant de ce que ces lieux, destinés à être le refuge des malheureux, soient devenus celui des plus grands scélérats : j'entends, enfin, qu'il est surprenant que des magistrats, assez ignorans ou assez méchans pour confondre l'innocent avec le coupable, soient assez sots, assez foibles pour respecter le vain asyle d'un lieu qui n'a, par lui-même, et qui ne peut recevoir de Dieu ni des hommes, l'impertinent privilege de mettre l'innocence à couvert d'être traitée comme le crime, et le scélérat à l'abri de la punition de ses forfaits. — Je l'avois bien pensé, s'écria le curé en s'en allant, que tu étois un maudit hérétique.

Lorsque le curé fut parti, *pere Jean* dit au *Compere* : sais-tu bien, mon neveu, que tu déraisonnes, et que le galimathias dont tu viens de régaler ce prêtre, pourroit, en certaine occasion, nuire à notre philosophie ? — Je le sais aussi-bien que vous, mon oncle, répondit le *Compere*; mais comme je me suis apperçu d'abord que ce curé n'est qu'un ignorant, je n'y ai

point regardé de si près. Je réserve à raisonner en forme, lorsque j'aurai à faire à des personnes raisonnables. — Hélas ! dit *Diego*, en s'adressant au *Compere*, est-il possible que les grands hommes aient aussi leurs momens de foiblesse et d'aveuglement ? Vous venez de dire que Dieu n'habite point ici préférablement à d'autres lieux, à la bonne heure ; c'est que vous ne l'y voyez pas. Mais, les *saints* ! mon cher maître, les *saints* ! pourriez-vous dire aussi qu'ils ne sont point ici, plutôt que dans d'autres lieux ? Ne voyez-vous pas là-haut *S. Laurent*, avec son gril ; *S. Crepin*, avec son tranchet ; *Ste. Anne*, avec sa quenouille ; *Ste. Apolline*, avec sa mâchoire ; *S. Pierre*, avec ses clefs ; *S. Paul*, avec son sabre ; *S. Antoine*, avec son cochon ; et *S. Martin*, qui fait l'aumône au diable ? Ne voyez-vous point là-bas *S. Corneille*, au cou duquel pend une hardelée d'*ex voto*, qu'on prendroit pour les breloques d'un opérateur, si l'on ne savoit qu'il y a une terrible différence entre les opérations miraculeuses d'un *saint*, et les prestiges d'un charlatan ! Ah ! mon maître, mon cher maître ! si ce curé que vous venez d'irriter, s'avisait de nous excommunier tous, que deviendrions-nous ? nous deviendrions abominables aux yeux de Dieu, en horreur

aux bons catholiques, et aussi maigres (f) que des chats dans la saison des grenouilles. — Auras-tu bientôt fini, dit *pere Jean* à l'*Espagnol* ? Je croyois que cette affaire-ci t'auroit rendu plus raisonnable ; mais, à ce que je vois, c'est de mal en pis avec toi. — En conséquence de l'ordre de *pere Jean*, *Diego* se tut.

Lorsque la nuit fut venue, nous soupâmes sur les provisions que l'on nous avoit fournies ; et nous fûmes nous coucher dans une vieille chapelle, où les marguilliers nous avoient fait apporter quelques bottes de paille. Le lendemain de grand matin, nous apprîmes que notre grace étoit accordée, et que nous pouvions partir. Un sergent et huit fusiliers, qui nous attendoient à la porte de l'église, nous conduisirent hors de la ville, et le sergent nous signifia, en nous lâchant, que M. le commandant nous défendoit, sous peine de la vie, de remettre le pied dans *Mons*.

Lorsque nous fûmes libres, le *compere*

(f) C'étoit jadis une croyance généralement reçue parmi ceux de la communion de Rome, que les personnes excommuniées deviennent pâles, maigres, languissantes, étiques, cacochimes, et qu'ils périssent misérablement au bout d'un certain tems ; on ne pense plus de même.

Mathieu nous dit , en soupirant : je serois content de cette ville , si j'avois eu le tems de dire ma pensée à ce commandant Allemand ; j'eusse volontiers passé la moitié de la *roufle* qu'on nous destinoit , pour avoir pu lui faire une dissertation en regle sur le droit de la nature , et sur le prétendu droit des gens , et lui prouver qu'il n'est qu'un sot , qu'un brutal , un vil instrument de la tyrannie du plus fort : mais il me fit retirer au moment que j'allois lui débiter , tout ce qui me venoit dans l'esprit là-dessus. Ah ! mon cher oncle , si nous sommes dans le cas de trouver souvent des animaux semblables sur la route de Russie , il vaut mieux retourner en France. — *Pere Jean* répondit que le malheur qui venoit de nous arriver , ne devoit son origine qu'à l'imprudence de *Diego* ; que , comme il espéroit qu'il seroit plus sage par la suite , nous pouvions hardiment continuer notre route , en laissant toutefois les villes autrichiennes hors de notre chemin. Le *Compere* consentit à la proposition de son oncle ; mais il témoigna quelque peine de ne point voir *Bruxelles* , *Louvain* et *Anvers* , avant d'arriver en Hollande. *Pere Jean* s'appercevant du chagrin de son neveu , dit qu'il n'y avoit point grande perte en cela ; que les *Brabançons* , en général , ainsi que les *Flamands*

leurs voisins, quoique fort honnêtes gens, étoient le peuple le plus sot, le plus vain, le plus superstitieux de toute l'Europe; que pendant que l'on voyoit s'élever de tems en tems chez les autres nations, même en Espagne, quelque génie sublime, soit dans la littérature, les arts ou la philosophie, ces animaux belgiques croupissoient encore dans la plus crasse ignorance, dans une léthargie, dans une indolence qui fait honte à l'humanité; que les prétendus beaux esprits qui se trouvoient parmi eux, n'étoient que de pitoyables bavards, que le plus petit philosophe crotté, qui court les rues de *Paris*, mettroit à *quia*. Il ajouta que si le hasard venoit à y produire quelque plante qui promît quelque bon fruit, la superstition l'étouffoit aussi-tôt; que les prêtres et les moines y étoient trop nombreux et trop considérés; que *l'universitas alma Lovaniensis*, au lieu de donner à ses élèves des principes qui pussent élever leur esprit au moins jusqu'au sens commun, étoit un cloaque d'inepties et d'absurdités, un réceptacle de mille subtilités scolastiques et ridicules, où un jeune homme, qui auroit les moindres dispositions en y arrivant, se pervertiroit le jugement sans ressource, et deviendrait incapable du moindre raisonnement; que pour ce qui étoit d'*Anvers*,

tout ce qui y respiroit ne méritoit pas d'être vu ; que ce qui pouvoit y intéresser un galant homme , étoient les peintures exquises que l'on y voyoit des *Rubens* , des *Vandick* , des *Jordans* ; de ces peintures admirables qui , après avoir illustré leur siècle et leur patrie , ont fait place à un tas de misérables barbouilleurs , à des rapetasseurs de vieilles croûtes , à d'indignes charlatans , qui trompent imprudemment le trop crédule étranger (g) , en lui vendant de mauvaises copies ou quelques enseignes à biere , pour des tableaux originaux. . . . Savez-vous , mon cher oncle , interrompit le *Compere* , que ce que vous dites là , touchant la vente d'une chose pour une autre , est contraire à la bonne philosophie ? — Ma foi , je n'y songeois pas , dit *pere Jean* : or çà , que les *Brabançons* , les *Flamands* , les *Anversois*

(g) Je n'ai pu comprendre pourquoi *pere Jean* s'emportoit plutôt contre les barbouilleurs d'*Anvers* , que contre les barbouilleurs des autres pays. Il est vrai que dans cette ville il y en a quinze contre un ailleurs. Mais est-ce aux barbouilleurs seuls qu'il faut s'en prendre , s'il y a tant de tromperie dans le commerce de tableaux ? *Anvers* , ainsi que bien d'autres villes , ne fourmille-t-il pas d'une quantité d'autres brocanteurs de tableaux , qui ne sont pas barbouilleurs ? Comme *pere Jean* n'étoit point un homme à se laisser trop questionner , je n'osai lui demander la raison de cette préférence.

aillent à tous les diables, je n'en parle plus. Continuons notre route; nous parlerons à notre aise, lorsque nous serons arrivés à notre destination.

Nous continuâmes effectivement notre route, et cela avec tant de diligence, qu'en trois jours et demi nous arrivâmes à *Amsterdam*.

Fin du Tome premier.

74751474







